

Stephen ALEXIS

Diplomate, enseignant, historien, journaliste et écrivain haïtien [1889-1962]

(1933)

Le nègre masqué.

Tranche de vie haïtienne.

Roman

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par *Rency Inson Michel*, bénévole, étudiant en sociologie à la Faculté des sciences humaines à l'Université d'État d'Haïti et fondateur du Réseau des jeunes bénévoles des Classiques des sciences sociales en Haït, [Page web](#). Courriel: rencyinson@gmail.com
à partir de :

Stephen ALEXIS [1889-1962]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne. Roman.

Port-au-Prince, Haïti : Imprimerie de l'État, 1933, 173 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 13 décembre 2018 à Chicoutimi, Québec.



Merci aux universitaires bénévoles regroupés en association sous le nom de:

**Réseau des jeunes bénévoles
des Classiques des sciences sociales
en Haïti.**

Un organisme communautaire œuvrant à la diffusion en libre accès du patrimoine intellectuel haïtien, animé par *Rency Inson Michel* et *Anderson Layann Pierre*.



Page Facebook :

<https://www.facebook.com/Réseau-des-jeunes-bénévoles-des-Classiques-de-sc-soc-en-Haïti-990201527728211/?fref=ts>



Courriels :

Rency Inson Michel : rencyinson@gmail.com

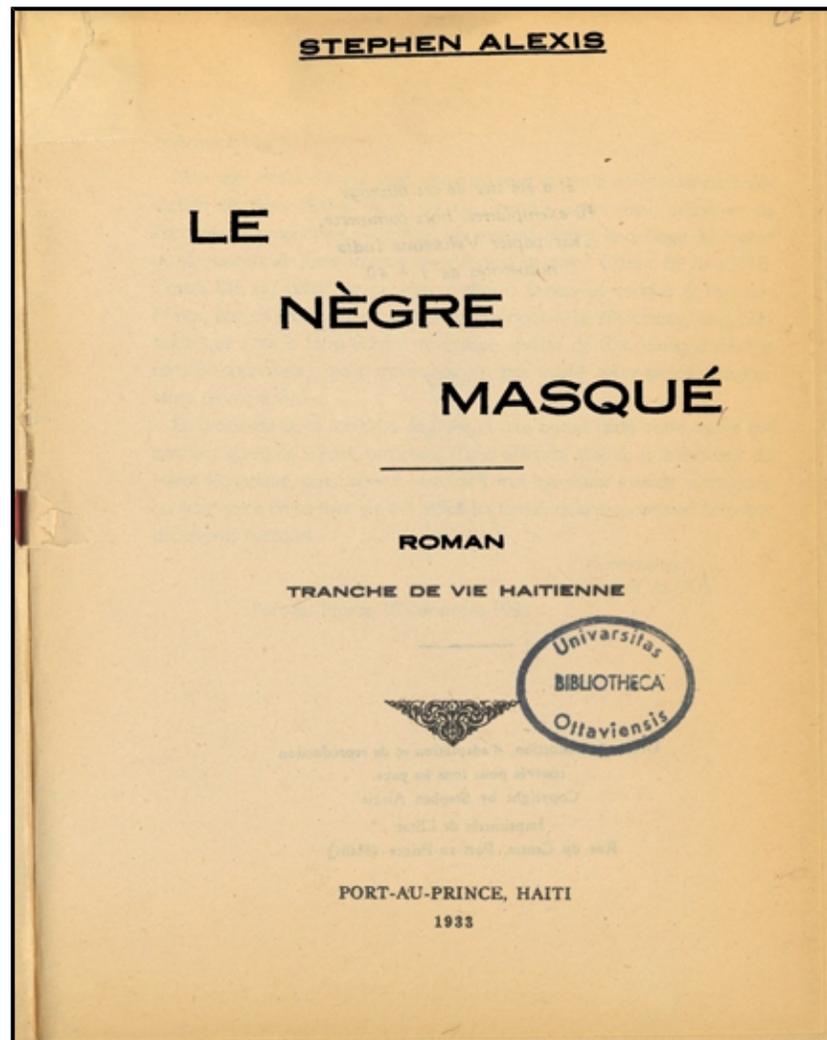
Anderson Laymann Pierre : anderson-pierre59@gmail.com

Ci-contre : la photo de Rency Inson MICHEL.

Stephen ALEXIS

Diplomate, enseignant, historien, journaliste et écrivain haïtien [1889-1962]

Le nègre masqué
Tranche de vie haïtienne.
Roman



Port-au-Prince, Haïti : Imprimerie de l'État, 1933, 173 pp.

Un grand merci à [Ricarson DORCÉ](#), directeur de la collection “*Études haïtiennes*”, pour nous avoir prêté son exemplaire de ce livre afin que nous puissions en produire une édition numérique en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.



jean-marie tremblay, C.Q.,
sociologue, fondateur
Les Classiques des sciences sociales,
13 décembre 2018.

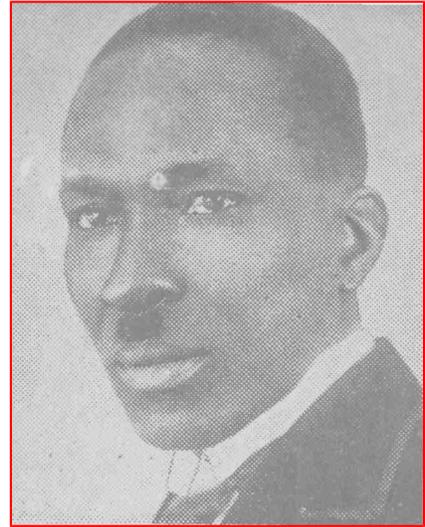
Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

STEPHEN ALEXIS

LE NÈGRE MASQUÉ (1933) de Stéphen Alexis est un roman où les passions s'aiguisent, où l'imagination créatrice riche et généreuse, multiplie les aventures et renouvelle sa matière. Ce livre est une observation, mais aussi une colère. L'auteur s'exprime lui-même, pousse ses personnages et leur prête ses propres réflexions. Ainsi les longues discussions qui aboutissent à l'acceptation de la formule maurrassienne, en passant par Marx, paraissent trahir un état d'esprit suspendu entre des solutions extrêmes dans la volonté de réformer le présent ...



... Le roman de Stéphen Alexis est, ... le roman du préjugé de couleur exposé sur deux plans. Le préjugé du blanc contre le nègre est à la base du roman, puisqu'il suscite les événements et leur donne son propre éclairage ...

... L'autre plan sur lequel évolue le roman et qui introduit l'élément d'observation sociale est le préjugé entre nègres haïtiens. Comment s'insurger contre le préjugé du blanc lorsque l'exemple est donné en Haïti même ? Et n'est-ce pas une juste punition que les racistes nègres soient confondus avec leurs frères dans une même réprobation et subissent ailleurs l'effet des sentiments inqualifiables qu'ils entretiennent en eux ? ...

(Dr. G. Gouraige in « *Histoire de la littérature haïtienne* »)

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[iii]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

À Antoine Rigal

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher Antoine Rigal, vous souvenez-vous de cette après-midi de malédiction où, dans l'Enfer de la rue du Centre,—vous aussi, prisonnier de l'occupation américaine, — jetâtes, en passant devant le grillage du cachot où je mourais de faim presque, un morceau de pain ? C'était en Juin 1918. J'avais été, au début de ce mois, arrêté à Ennery et conduit à Port-au-Prince, par un transport de la marine américaine, le « Potomac », sous prétexte que j'allais faire écho à l'héroïque révolte de Charlemagne Péralte contre l'opresseur. Vous n'avez, certes, pas oublié cette période douloureuse de notre vie.

En gratitude de ce morceau de pain, je vous aurais dédié cette œuvre qui contient quelques scènes, arrachées d'une affreuse réalité, si le souvenir du Héros légendaire, aussi cher à vous qu'à moi, ne m'eut interdit votre nom, au frontispice de ce livre qui est moins un roman qu'une succession de petits documents humains.

Cordialement

Stéphen ALEXIS

Port-au-Prince, 10 Décembre 1933.

[iv]

[v]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

DÉDICACE

[Retour à la table des matières](#)

À

Charlemagne Péralte,
« mon pins que frère, »
tombé le 1er Novembre 1920,
face aux Américains,
sur la terre natale, —

Aux

milliers de paysans
tués
dans les corvées et les batailles,

Je dédie

ce livre

IN MEMORIAM

[vi]

[173]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[À Antoine Rigal](#) [iii]

[Dédicace](#) [v]

[Prologue](#) [vii]

[Première partie.](#) Gaude et Roger [ix]

[Deuxième partie.](#) Noailles [65]

[Troisième partie.](#) La Vengeance de Seaton [87]

[Quatrième partie.](#) L'Épopée en fusée [137]

[vii]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

PROLOGUE

[Retour à la table des matières](#)

Voici l'heure antiléenne qu'eût aimée Roger Sainclair.

Un soir fauve tombe sur Port-au-Prince et ses trois collines. Il est cinq heures à l'Horloge paroissiale de Turgeau.

Le silence de ce quartier élégant, n'est troublé, de temps en temps, que de la trompe d'une auto, ou la voix traînante et musicale de quelque marchande de fruits.

En bordure des villas, de jeunes femmes passent, en souplesse, vêtues d'étoffes légères. Il y en a de brunes, trop poudrées ; de jaunes, couleur de miel ; de claires, fardées avec excès, pour dissimuler peut-être, les traces du sang de Cham.

Certaines sont silencieuses et ne s'appliquent qu'à rythmer leurs hanches ; d'autres causent à voix basse, et montrent leurs jolies dents. Les hommes qui les croisent se retournent, en souriant de désir.

En la roseraie d'une villa, un jardinier noir, nu-tête, penche sur des fleurs, un visage ébloui.

Des paysans, retour du marché, s'en vont vers leurs cases lointaines. Ils rient, ils crient dans l'air doré.

À l'Église il y a office vespéral. Harmonies d'un orgue, confondues avec les voix argentines d'un chœur féminin. Au coin de la rue, un gamin taquine une fillette. Un gendarme américain court après lui, avec un fouet, mais le gosse est agile et lui dédie son derrière.

Six heures. Le flot des voitures envahit les avenues. On voit, sur les coussins des luxueuses autos, des créoles langoureuses, des améri-

caines froides et belles, des officiers blancs, sans veste, au profil dur ; des fonctionnaires haïtiens ; masques neutres ; des commerçants soucieux. Les uns regagnent leur résidence ; d'autres s'arrêteront au Cercle Bellevue, car c'est l'heure du cocktail.

Des Marines-corps, soldats de l'Occupation, abandonnent, en titubant, la bouche pleine de « goddam », les tables du petit café peint en vert, à la devanture duquel on lit : « Rendez-vous de l'Oncle Sam. »

Une odeur de pistaches, de fruits, de maïs grillé, de friture et de roses, sature le paysage ?

[viii]

Au long des galeries, des vendeuses nocturnes, arrangent leurs marchandises, sur des plateaux de planches : bouteilles de tafia, tablettes de sirop noir, mangues et autres douceurs.

Vers l'ouest, retentit la trompette de l'étranger. Un tambourineur, dans la montagne proche, comme pour lui donner la réplique, libère un rythme sauvage et nostalgique.

Et Gaude de Senneville, accoudée au balcon de sa villa, ayant un peu chaud, a dénoué sa ceinture.

[ix]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Première partie

GAUDE ET ROGER

« Je ne pourrai plus sortir de cette forêt.
Je crois que je me suis perdue moi-même. »

(Pelléas et Mélisande)
MAETERLINCK

[Retour à la table des matières](#)

[x]

[1]

*
* *

D'un pas encore souple, Monsieur de Senneville, vêtu de blanc, gravissait la pente de Bellevue, au sommet de laquelle s'érigait sa villa.

Un moment, il s'arrêta et contempla la ville, la mer, la plaine, enveloppées comme d'une impalpable parure, puis il reprit sa marche, en piquant sa solide canne, d'un air satisfait, dans le sol pierreux.

C'était un homme de taille moyenne : cheveux grisonnants, visage régulier, couleur de vieil ivoire. De ses yeux bleus, aux grandes paupières d'observateur, émanait une indulgence méfiante, particulière aux hommes qui ont beaucoup considéré le spectacle humain.

Après avoir traversé un champ d'herbes vertes, il se trouva devant la barrière de sa maison. Des lauriers-roses bordaient l'allée. C'était une construction à deux étages, dans le style normand. Ce qui rendait cette résidence incomparable, ce n'était point seulement la vue splendide qu'elle offrait, sa spacieuse terrasse, ses jets d'eau, ses parterres bien tracés, non, c'était, au flanc de la colline, qui la protégeait, au sud, comme une défense : son verger précieux. Bruissant d'oiseaux multicolores, enrichi de tous les fruits tropicaux : grenades, citrons, sapotilles, mangues et autres exquisités, il donnait l'impression d'une petite Hespéride, où s'épanouissait tout le jour, une fanfare de couleurs, de sons et de parfums.

Gaude en avait fait son séjour d'élection. On y accédait par un sentier ombreux de bananiers aux longues feuilles cannelées, brillantes et caressantes.

À peine Monsieur de Senneville s'était-il trouvé sous la vaste galerie, que parut devant lui Maxoule : une petite bonne au teint de caille, au visage mangé de deux yeux trop grands, lascive et souriante.

— Où est Mademoiselle Gaude ?

— Dans le verger, Monsieur.

Le diplomate s'y rendit et trouva sa fille qui, étendue sur le dos, se balançait dans un hamac en soie tressée, fixé à deux palmiers. Réveuse, elle tirait d'un banjo des notes longues, d'une volupté languide...

— Alors Gaude, lui dit-il, après lui avoir caressé la joue, tu ne regrettes pas Paris ?

— J'y pense parfois père. Mais il y a des compensations. Songe donc aux longs soirs pluvieux de l'hiver, aux joies factices de la vie parisienne, à l'ennui du même décor, c'est amusant de changer. Ici tout me semble sain, [2] neuf et éclatant comme la lumière. Si même, les haïtiens, étaient assez gentils pour m'offrir le spectacle d'une opérette révolutionnaire, pas sanglante bien entendu, j'y prendrais un plaisir extrême, ajouta-t-elle en riant.

— Je crois, Gaude, que tu seras déçue sur ce point. Ils ont rompu avec ces jeux tragiques. Il en était temps d'ailleurs. Et puis, l'Oncle Sam, les gouverne avec son big-stick.

— Et pourquoi, l'Oncle Sam, ne s'occupe-t-il pas de ses affaires ? interrogea Gaude avec humour.

— Peut-on savoir Gaude, où commencent et finissent les « affaires » de l'Oncle Sam ? Il a grand appétit. Il a la prétention de régenter même l'Europe, juge un peu de ces petits Etats, ses voisins. Il semble que ses méthodes ici, sont outrageusement inhumaines.

— Ce n'est pas chic, pour un puissant, d'abuser de sa force contre un faible, dit Gaude.

— Les Américains ont beaucoup de qualités, continua M. de Senneville, mais ils sont fermés à la mansuétude. Quand on leur parle de réalités supérieures ils vous répondent : c'est nous qui savons : regardez nos coffres-forts !

— Alors, dit Gaude, c'est l'idéal du coffre-fort ?

— Simplement mon enfant. Mais l'air fraîchit et tu n'es pas assez couverte, avec cette robe de tulle : rentrons.

Ils gagnèrent la galerie de la maison où, un petit domestique : figure large, couleur de bitume, yeux naïfs, costaud et souple, disposait des dodines. Ils s'y assirent en attendant l'heure de dîner.

Le crépuscule s'était soudainement évanoui. Une odeur de roses et de jasmins embaumait la fin du jour. Et déjà, là haut, comme pour fêter sa victoire, la nuit se diadérait d'astres.

— On rencontre ici des gens d'une culture étonnante, dit M. de Senneville. Cet après-midi, à la réunion de l'Alliance Française, on m'a présenté un jeune noir qui m'a conquis. Jamais, je n'aurais cru, avant de venir dans cette île, que les Haïtiens fussent restés si français, de manières et d'éducation.

— Tu veux railler papa ? Un noir qui t'étonne par sa culture ? répondit Gaude, narquoise.

— Ton doute ne me surprend pas, ma chérie. Nous sommes habitués à les juger sous l'angle de nos préventions et des opinions toutes faites.

— Il a peut-être voyagé celui-là, et s'est affiné à notre contact.

— Justement, l'étonnement, c'est qu'il n'est jamais sorti de son île !

[3]

— Et comment s'appelle ce merle blanc ? demanda-t-elle, toujours moqueuse.

— Roger Sainclair, si j'ai bonne mémoire.

— Ça ne sonne pas mal. Et moi qui croyais qu'ils s'appelaient tous Romulus, Coucou, Agamemnon, Scipion, Philibert et Sosthène.

— C'est vrai qu'ils sont affublés parfois de noms drôles, observa M. de Senneville, avec un sourire, mais en revanche, on rencontre quantité de gens qui portent de beaux noms de chez nous.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, cela n'a rien que de naturel. Le sang français s'est curieusement mêlé ici... Suppose que le premier Dumas fût resté en Haïti, et qu'il y eût fait souche. On trouverait ici peut-être, de nos jours, des de La Pailleterie. Car le véritable nom des Dumas était de La Pailleterie. Mais le père du Général, le Marquis de la Pailleterie, lui avait interdit de servir la Révolution sous ce nom-là. Il prit alors celui de sa mère : une négresse : Rose-Cessette Dumas.

— Dans ces conditions, dit Gaude, le petit domestique qui vient de faire ici de la lumière descend peut-être de Hugues Capet ?

— M. de Senneville se retint pour ne pas éclater de rire.

— Oui, continua Gaude, mi-sérieuse, ce matin je lui ai demandé comment il s'appelait, il m'a répondu avec une ingénuité charmante : Louis Quatorze, Mademoiselle.

Cette fois, ils rirent éperdument.

— Écoute, Gaude, il y a longtemps que je n'ai ri comme ce soir. C'est un indice que sous ce climat, qui dore déjà ta peau, comme une mangue au soleil, nous reprendrons plaisir à la vie.

— Je voudrais, ajouta Gaude, pénétrer la psychologie des noirs. J'ai l'impression qu'ils sont toujours masqués.

— Jamais occasion ne sera plus propice pour toi, de les observer. Mais, je crois que, sans cette sympathie lucide, on ne peut pas comprendre un être. La vérité, quand il s'agit d'hommes, est très complexe.

— Ma documentation sur les noirs, dit Gaude, ne tient qu'en deux souvenirs : un défilé de Sénégalais, un matin d'automne, par les Champs-Élysées, au début de la guerre. Ils étaient magnifiques. Quelques jours après, les journaux étaient remplis de leurs exploits. Le deuxième souvenir, est un petit étudiant triste et vilain, que je rencontrais à la Sorbonne. Mais comme son regard était mystérieux !

— Oui, songea tout haut le diplomate. Il y a comme de la douleur dans leurs yeux. On dirait qu'ils se demandent tout le temps pourquoi la vie n'est [4] pas que paresse, danse et amour ? L'idéal blanc de richesse, de réalisation mécanique, leur paraît inutile.

Ils se turent un moment, puis M. de Senneville ajouta :

— Certains Haïtiens avec qui j'ai causé, se figurent que la France pour rait intervenir à Washington, pour faire cesser l'occupation de leur pays. Ils sont candides ! Et puis, les Américains ont inventé une machine de domination, en activité sur ce continent, qu'ils appellent « Doctrine Monroë ». Ce bluff tragique, presque admis par le droit public international, nous interdit de nous mêler de ces histoires.

M. de Senneville réfléchit une seconde et opina avec quelque vivacité :

— Gaude, quand la France est faible ou trop occupée d'elle-même, il y a dans le monde un peu plus d'injustice !

— Comme tu les aimes, papa ! s'exclama la jeune, fille, qui avait senti l'indignation frémir dans la voix de son père.

— Non Gaude, j'essaie d'être équitable. On doit aider ses frères en retard Mais leur imposer, à coups de mitraille et de bâton, votre discipline et votre conception de la vie, est une bouffonnerie cruelle.

— Monsieur est servi, avait interrompu Louis Quatorze, en esquissant une révérence.

Ils se rendirent dans la salle à manger où Dérilus, le vieux cordon bleu de la Légation, leur avait préparé un repas à la française, aggravé de raffinement ; tropicaux.

*
* *

Gaude de Senneville était une jeune fille de vingt deux ans, bien proportionnée, flexible et gracieuse. Sa chevelure, d'un blond mordoré, aux boucles, rebelles que, d'un mouvement gracieux, elle rejetait en arrière, découvrait un petit front Volontaire et altier, au-dessous duquel étincelaient deux yeux aigue-marine. Son visage, quoique classique de lignes, n'avait pas cette immobilité marmoréenne où la beauté est comme figée. Tout vivait dans sa figure d'une vie particulière, comme pour accuser l'harmonie de l'ensemble : la liqueur des prunelles, le nez court et mutin, les lèvres spirituelles et bien arquées. Artemis l'eût appelée : ma sœur.

Elle semblait n'être que superficialité, sécheresse et raillerie. Ce n'était qu'une apparence. Elle était de ces jeunes françaises qui, sous leur maillot sportif, leur sourire moqueur, mince et rouge, cachent une sensibilité très [5] Dans le grand monde parisien, où sa naissance et sa fortune la situaient au premier rang, elle étonnait souvent, par la désinvolture de ses opinions, et la franchise de ses gestes. La médisance ne l'avait pas épargnée, mais elle n'en avait cure.

Elle avait connu une grande peine d'amour, que personne n'avait soupçonnée autour d'elle.

Quand son cousin Paul Darlouze, presque son fiancé, partit avec une américaine, fille du roi du *mess pork*, elle fut la première à en sourire. Cependant, que de soirs, après avoir paru joyeuse, n'avait-elle, en rentrant dans sa chambre, pleuré sur cette déception. Mais le lendemain, devant ses parents et ses amis, elle reprenait son joli masque railleur.

C'était pour oublier, s'étourdir, changer d'horizon et d'idées, qu'elle avait insisté auprès de son père, grand fonctionnaire au Quai d'Orsay, pour qu'il acceptât le poste diplomatique d'Haïti, que lui offrait le Gouvernement de M. Clemenceau.

M. de Senneville était sans volonté, devant cette enfant charmante qui, à six ans, fut sevrée des caresses maternelles.

Gaude, après sa désillusion, s'était défilé de l'amour. L'homme pour elle était un ennemi. Plusieurs beaux partis s'étaient présentés, qu'elle avait repoussés en souriant. Elle avait eu des flirts, arrêtés à temps, pour ne pas s'enflammer à ce jeu d'étincelles.

Mais, depuis son arrivée sous les Tropiques bleus, elle sentait son cœur et ses sens devenir plus exigeants. L'ardent climat, qui suggère les réactions normales, la tourmentait comme une « meringue »....

*
* *

Effets de nuit sur le Champ-de-Mars. La T.S.F. de l'occupation, installée au faîte de la tribune des courses, blesse l'obscurité de leurs brèves. Des voitures montent et descendent dans les allées asphaltées. La musique d'un bal lointain arrive, où dominant les notes rageuses d'un trombone. Sur la place mal éclairée, des promeneurs errent à pas lents. Des groupes sont couchés sur le gazon tendre, en des poses libres. Des vendeuses d'amour, devinées à leur violent parfum de « narcisse noir » déambulent, en quête de preneurs, en balançant leur derrière. La devanture d'un cinéma fait constamment de l'œil, avec sa maigre lumière. Le Palais National, à l'ouest : harmonieuse masse blanche, est illuminé a giorno.

Un petit tramway poussif monte vers le sud, en crachant des escarbilles. Sur le morne l'Hôpital des boucans brûlent. D'un petit café, très [6] éclairé, de l'autre côté du grillage, où des consommateurs boivent et jouent aux cartes, viennent des rires, des éclats de discussion politique

Une grande automobile Buick, bleu de ciel, s'est arrêtée devant la galerie du Parisiana-Théâtre. Trois jeunes hommes en descendent. C'est Roger Sainclair, Pascal Darty et Louis Dorfeuille

Roger Sainclair est un homme de vingt sept ans, grand, élancé, les épaules larges, souple et musclé. Son visage d'un noir-havane, aux

grands yeux doux et durs, tour à tour, est spiritualisé, énergique, allongé, avec une moue impertinente au coin des lèvres sensuelles. Le nez droit, prend racine très haut, sous un front élevé. Profil aiguë qui éloigne et attire, comme ces faces de condottiere maure, qu'a peintes Goya.

Sa situation de fortune est appréciable. Il a hérité de « l'habitation Noailles », l'un des plus beaux domaines de la contrée, et dont sa famille est propriétaire depuis l'Indépendance. Il est avocat, et dirige un cabinet très achalandé.

Sur les hauteurs du quartier de Bourdon, il possède une charmante villa, célèbre à Port-au-Prince, pour le luxe averti de son ameublement, et sa bibliothèque bien pourvue. Il y vit en garçon, avec une vieille servante depuis la mort de sa mère.

Roger Sainclair est l'un des meilleurs cerveaux de sa génération. Depuis l'intervention, il fuit le monde, en proie à la plus douloureuse humiliation patriotique. Sa vie est à cette limite où l'orgueilleux souhaite mourir. Mais son désespoir est discret. Son existence est partagée entre les devoirs de sa profession, la culture des choses de l'esprit, le cheval et la chasse.

Après de solides études faites chez les Pères du Saint-Esprit, il étudia le Droit et obtint sa licence d'avocat. Plusieurs gouvernements avaient essayé d'utiliser son précoce et brillant talent, pour des missions diplomatiques à l'étranger, des postes pleins d'honneurs et de profits, dans l'administration intérieure. Mais il avait refusé les plus séduisantes propositions. D'aucuns disaient qu'il faisait le fier, parce qu'il était riche. Ce n'était point la cause de son dédain. La folie, le désordre, le ridicule dont ses concitoyens offraient le spectacle ; l'avaient de bonne heure, dégoûté de la politique.

Rarement gai, il vivait sous le beau ciel haïtien, accablé des échecs de sa race, de ses discordes. Maintes fois, il avait été sollicité par ses jeunes amis, purs comme lui, de se mettre à la tête d'un mouvement réactionnaire. Toujours il avait atermoyé, passionné de l'ordre, jusqu'à l'indifférence.

Mais, lorsqu'au matin du 28 Juillet, il vit les américains descendre de leurs vaisseaux, pour asservir sa patrie, il oublia toutes les fautes de

ses concitoyens, [7] et voulut se faire tuer. Il chercha des hommes et n'en trouva point

À part les classiques, ses auteurs préférés étaient Le Play, Comte, Fustel de Coulanges, Taine, le Renan de la Réforme Intellectuelle, Barrés et Mourras. Il en aimait d'autres, mais pas autant que ceux-là qui, pour lui, continuaient les [traditions de](#) simplicité, de grâce et de profondeur, par où l'art nègre rencontre celui des grands anciens.

Lutinant la Muse à ses heures perdues, Roger Sainclair avait publié un petit volume de vers : « Rythmes Aradas », qui avait fait la dilection des lettrés. Ces poèmes tranchaient avec les œuvres de la majorité des poètes haïtiens, trop attachés à rebattre des thèmes presque épuisés par le génie français. Tout son orgueil intellectuel était d'être lui-même, de se tendre pour apporter une note personnelle et neuve, en fonction de ses hérédités et climat, dans le concert spirituel du monde

Les œuvres de Roger Sainclair, énonçaient des états d'âme et des paysages tellement authentiques que, chacune presque de ses productions était un joyau étrange, qui reflétait l'universel.

Il avait contribué pour beaucoup à améliorer l'intelligence haïtienne, dévastée par un romantisme forcené, en politique, en littérature autant que dans les gestes quotidiens. Au Palais, il avait donné le ton des plaidoyers précis et clairs. En des essais littéraires : éblouissements de logique et de grâce, cruels parfois, publiés dans une petite revue, « Les Treize », il avait essayé de démontrer que l'Art n'était pas orgie de sensibilité, mais mesure, messe, sens profond de la vie intérieure et de la réalité visible. « Je sais, écrivait-il un jour, que notre atmosphère est conseillère d'emphases et d'outrances, mais une discipline aiguillée vers la .raison peut et doit régler ses suggestions, dans l'expression de la pensée et les modes de vivre ». Il eut, contre les poètes, serviteurs de l'informe et du faux dans les sentiments, des sarcasmes qui lui valurent des inimitiés inexpiables dont il se moquait éperduement.

Roger Sainclair n'avait pas que des qualités. Sa modestie si vantée, n'était que l'alibi de sa vanité. Désireux d'être sage, il se croyait plein de sagesse. Il lui arriva souvent d'en donner l'exemple, tant il est vrai que le désir d'acquérir une vertu, c'est presque la posséder. Il était toujours calme, mais cette surface cachait la pire violence de caractère. Il ne voulait jamais montrer sa sensibilité.

Certain jour, il était resté insensible en présence d'une misère, pour se prouver à lui-même, qu'il était au-dessus de la douleur. On lui faisait une [8] réputation d'homme sans entrailles. Cette erreur chatouillait son grand orgueil.

Les psychiatres connaissent cette espèce de volupté, que ressentent certaines âmes, de savoir méconnue en elle ; une vertu. Ce qui les incline à s'illusionner sur elles-mêmes, et à s'exagérer leurs mérites.

Le bien que Roger réalisait en secret, n'était d'abord que plaisir d'égoïste ; souci de se juger plus noble que les autres.

Passionné dans ses aversions, comme dans ses amitiés, ceux qu'il ne prisait pas avaient toujours tort, ses amis toujours raison.

Il était incroyant, mais sa négation était muette. À douze ans il avait perdu la foi, parce qu'un Frère de son collègue ; une espèce de brute, à visage carré, troué de petite vérole, lui avait dit qu'il ne pourrait pas figurer dans un chœur, appelé à jouer aux anges, à une procession de Fête-Dieu. Selon la coutume, il devait en faire partie, parce que le premier de sa classe, mais le jour du triage, il avait été écarté. Il en avait demandé la raison au religieux qui lui répondit avec onction que les Anges, selon l'Église, n'étaient pas noirs.

Tout le reste de l'après-midi, il avait joué et ri. Mais le soir, au dortoir, couché sur son petit lit, l'humilité des pleurs avait inondé sur sa face, son jeune orgueil.

Quelques jours après cette mésaventure, il faisait sa première communion. Cet acte qui est un événement dans la vie d'un enfant, n'eut de l'importance à ses yeux, qu'en raison des dragées qu'il recevrait, du beau costume qu'il porterait.

Durant tout l'office, il s'amusa à éteindre son cierge et celui de son voisin, à faire des minuscules bonshommes, avec la cire qui coulait de sa grande bougie. Le père instructeur lui avait prescrit de ne pas mordre l'hostie, de la laisser se fondre sur sa langue. Il l'avait mordu, pour vérifier s'il en sortirait du sang, comme le prêtre avait raconté que c'était arrivé. Le gamin trouva drôle que le miracle ne se renouvelât pas pour lui. Il douta de l'histoire.

*
* *

Son intime ami, Pascal Darty, était un beau mulâtre clair, bien fait, de visage et de corps, aux yeux gris-bleu, de taille moyenne. Il avait gardé de son séjour à Paris, à Londres, cette allure de grand seigneur que confèrent des années de vie élégante et oisive. Son baccalauréat passé, après ses humanités faites à Stanislas, il s'était inscrit à l'Ecole -de Médecine de Paris [9] selon le vœu de sa famille. Sept ans après, quand il rentra au pays, ses parents furent éberlués d'apprendre qu'il n'avait pas son diplôme de docteur. Il parait que Pascal Darty avait mieux aimé étudier l'anatomie, sur le corps nu des jeunes personnes de Montmartre, au lieu de s'en instruire, sur les cadavres de la Faculté.

L'un des premiers agents de change de Port-au-Prince, il avait un matin, abandonné une fructueuse situation à la Banque Nationale, préférant, disait-il, « les hasards de la bataille, à une sécurité mensuelle et prisonnière ». Dépensier, sentimental, persifleur et libertin, Pascal Darty aurait cyniquement trompé le Pape, pour tirer un ami d'un ennui d'argent.

Il accomplissait avec honneur ce qui aurait déshonoré un voyou.

Il était le prototype du créole brave, désinvolte et fataliste, faisant d'une larme un sourire, la sienne et celle des autres. A Roger Sainclair, qui le grondait souvent de son insouciance, il répondait un jour : « À quoi bon prévoir ce qui sera demain, ce que nous deviendrons, puisque la terre elle-même, sur laquelle nous marchons, peut se dérober sous nos semelles, d'un moment à l'autre, comme une chaussetrape.

En présence des méfaits de l'Intervention, il ne se lamentait pas, il riait toujours. Son rire était pire que des sanglots.

Enfin, le dernier qui les accompagnait, était le célèbre musicien Louis Dorfeuille, artiste génial, dont chaque création était une synthèse de l'âme nègre. Son nationalisme sans bornes, le conduisait à l'injustice. Il fermait volontairement les yeux devant les erreurs de ses congénères.

Il était plein de talent, mais paresseux. Il travaillait par à-coups, et ne pouvait se soumettre à aucune discipline rigoureuse.

Petit, d'un noir riche, il était un être étrange et compliqué.

*
* *

— Je renvoie la voiture, dit Roger Sainclair, car le chauffeur n'a pas encore diné.

— Tu tiens quand même Roger, interrogea Pascal Darty, à assister à cette séance, où les nationalistes pour rire, ne vont défendre le pays qu'à coups de gueule ?

— Que veux-tu, Pascal, j'ai promis à Julien Dorny de m'y trouver. Et puis, je suis curieux de voir comment fonctionne la « Ligue Résistance ».

— Évidemment, appuya Louis Dorfeuil, si Roger a promis à Dorny, il ne peut faire autrement. Dorny est un patriote sincère, lui.

[10]

— Écoute Dorfeuil, répliqua Pascal Darty, nous allons y perdre des heures qui pourraient être mieux employées. Les seuls patriotes que je salue très bas, en ce moment, ce sont les paysans en haillons, qui meurent comme des mouches, dans la plaine, sous les balles des yankee. Nous, de l'élite nous sommes des s....ds !

— D'accord Pascal, répondit Roger Sainclair en souriant, "mais rends-toi compte que depuis qu'ils m'ont nommé membre du Comité de la Ligue, je n'y ai jamais mis les pieds.

— Bon. J'entre avec toi dans ce théâtre ; mais tu n'iras pas t'asseoir sur l'estrade ?

— C'est promis Pascal. Je resterai avec vous. Mais tu es terrible, je t'assure.

— Non, Roger, je ne te verrais pas sans quelque peine, en compagnie de ces harangueurs

Ils pénétrèrent discrètement dans la salle, violemment éclairée, et allèrent s'asseoir à la dernière rangée des fauteuils où trois places étaient inoccupées.

Cinq cents auditeurs au moins étaient réunis dans la vaste salle, assis sur de larges chaises en acajou. Sur la scène, dans le fond, les dignitaires du Comité, sérieux comme des pontifes, étaient installés en des sièges de velours grenat, disposés en fer à cheval. Au centre du plateau, près de la lampe, était une petite table, supportant une carafe d'eau et un verre.

Il faisait chaud. La salle bourdonnait. L'air était enfumé. Tout les mouchoirs étaient dans les mains pour éponger les fronts en sueur.

Pascal Darty, en attendant l'ouverture de la séance, s'amusait à considérer les leaders. Voilà, pensait-il, Céday Raton, mulâtre vain comme un paon, bon nageur entre les deux eaux, si troubles, du nationalisme et de l'américanisme. Il joue et gagne sur les deux tableaux. Et dire que cet olibrius, doublé d'un raseur, est candidat à la Présidence... Oh ! Manguo Fouchay, l'ancien commandant de l'arrondissement, est là aussi : — c'est un jésuite sombre, qui louche des yeux, avec un sourire au coin de ses lèvres, murmurant toujours un faux ave-amia. Mais pourquoi, s'interroge Pascal Darty, Sterne Vandeuil, cultivé, artiste jusqu'aux moelles, s'aventure-t-il en cette pétaudière ? Ce beau garçon est si sincère dans son patriotisme, qu'il clôt ses yeux par désir de servir. A gauche, là-bas, quel est cet homme au visage noir de pêche, placide, qui lève au plafond, un regard ennuyé ? C'est le sobre historien de Pétion : Julien Dorny. Lui si lucide, quand il analyse [11] les hommes et les événements, ne voit-il donc pas la laideur de cette comédie ?

Pascal Darty jubile. Il vient de remarquer Syl Coquier, qui s'est levé pour attirer l'attention : important, autogobeur, marchant comme s'il avait une plume de perroquet quelque part. Syl Coquier, c'est un Monsieur de Bougreton nègre, jouant au revendicateur, pour la crédulité des gobes-mouches, il est plus noir que personne, dans la salle, mais il n'aime pas ses congénères, — ce qui ne l'empêche pas cependant de nourrir un préjugé de peau contre les mulâtres, — préjugé qui n'est chez lui qu'une forme de l'envie. Quelle suprême fleur de médiocrité, poussée sur ce sol trop gras ! pense Pascal Darty.

Le tintement de la sonnette qu'agite frénétiquement Jules Lapouitte, pour ouvrir le débat, interrompt la promenade de Pascal Darty parmi la faune politique.

La séance est ouverte, Jules Lapouitte est debout derrière la table. Il cambre le torse, passe sa main sur sa tête presque chauve. C'est un homme entre deux âges, de taille moyenne, fortes mâchoires, visage maussade, couleur de brique rouge, avec des yeux de cabri. Il est habillé d'une jaquette d'alpaga noir qui tombe, ample, sur un pantalon blanc, bien empesé Jules Lapouitte est un rhéteur, un rhéteur intégral, car il n'est plus lunatique dès que sa sécurité ou sa bourse sont en jeu.

Il parle. Ce sont tous les topos, tous les brouillards inventés par l'impayable président Wilson, qui sortent de ses lèvres infatigables. Il ouvre les bras et les referme sur son cœur, comme pour y presser l'univers. Il crie : « Le Droit est plus formidable que toutes les Berthas! la fraternité entre les hommes n'est pas un concept vain ».

Pascal Darty s'esclaffe !

— « Silence, crie-t-on de tous côtés. Laissez continuer l'orateur ».

Lapouitte continue à sévir : la « Société des Nations », dont nous sommes membres cotisants, signifiera aux Etats-Unis sa volonté de Justice et l'illégalité de son intervention sur la terre sacrée de nos ancêtres. Même à Washington, des hommes épris d'équité travaillent pour nous : les dignes fils des Wilberforce, des Abraham Lincoln, des Wendell Philips, des John Brown !

— Des patati-patata ! coupe Pascal Darty.

— Silence à l'interrupteur !, clament quelques voix.

La salle est houleuse. Jules Lapouitte se verse un peu d'eau. Il essuie son front luisant de sueur, et poursuit : « La France, l'Angleterre, le Japon, se lèveront comme un seul homme, pour dire à cette nation de... Il tourne la tête à droite et à gauche, les yeux exorbités, et ne lance pas le qualificatif [12] vengeur qui brûle sa langue rose, qu'il promène sur ses lèvres lippues, parce qu'un gendarme blanc pénètre dans la salle...

Les trois jeunes gens étaient pétrifiés à leur place. Sur la scène, Sterne Vandeuil paraissait excédé. Julien Dorny était plus triste.

Jules Lapouitte, ayant avalé son adjectif, repartit sur le mode sentimental... les immortels principes...

— Cet homme, dit Roger Sainclair, est sorti tout armé du cerveau de la Chimère....

— Non, Roger, répondit Pascal Darty, du cerveau de la Ruse ! Car il n'est plus fou, dès qu'il s'agit de mettre dehors le garçon de recettes qui vient recouvrer les cotisations !

Maintenant, l'orateur pleure, avec des trémolos dans la voix. La salle est émue. Mais voici que subitement rasséréiné Lapouitte explique :

— Messieurs, l'autre soir, dans les prolégomènes de mon argumentation, je vous avais parlé des missions que nous devons envoyer de par le monde, mission dont je serai le président, pour faire connaître l'iniquité internationale dont nous sommes victimes. Eh bien ! Le moment de l'action est venu. Il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent ! Vendez vos villas, vos plantations, vos bijoux ; apportez-nous-en le produit, car l'argent est le « nervus rerum ».

Il y eut un froid.

— J'achète votre villa de Turgeau, dès demain ? lança Pascal Darty.

— Vous êtes un coquin ! ajouta Roger Sainclair, qui s'était dressé.

— Vous êtes des impertinents, glapit Jules Lapouitte.

D'un pas vif, Roger Sainclair escalada la rampe, à la grande surprise de l'auditoire, et débuta d'une voix indignée :

— Etes-vous vraiment des inférieurs ?

Comme un éléphant blessé au profond, la salle barrit.

Alors, avec une éloquence haletante, hachée, il jeta en vrac, ces mots, sur l'assemblée pantoise : « Il n'y a pas de droit qui tienne. Sans la force pour l'étayer, le Droit n'est qu'un mot vide de sens. Chaque peuple a son poing pour droit ! Si ce poing est débile, tant pis pour lui. Vous croyez vraiment, que ces puissances, dont vous espérez le secours, s'aliéneront, à cause de vos prosopopées, l'amitié d'une nation riche et bien armée ? Laissez-moi rire ! D'ailleurs, dès qu'une race est esclave, elle a tort. Et puis Dieu seul sait, si je la déteste l'Amérique— mais quelle est la puissance qui peut lui montrer, pour la faire rougir, des mains blanches ?

— La France! La France! clame la selle [13] Roger Sainclair eut un sourire énigmatique, et répondit : « Elle est peut-être plus humaine que les autres. Sa domination sur les races attardées, est peut-être plus douceur que violence, mais son domaine est vaste. Ses élites, devant lesquelles on est obligé, par simple esprit de justice, de se découvrir, savent-elles ce qui se passe d'horreurs, dans les coins perdus de son territoire colonial ?

— « La France ? Je l'estime autant que vous, mais avec lucidité. Je ne peux pas non plus lui demander l'impossible. Elle doit penser à elle

d'abord, se délester de ses sentiments chevaleresques, pour ne pas périr, elle-même, au milieu du matérialisme et de l'égoïsme qui déferlent sur le monde.

« Et puis, pédagogue Lapouitte, apprenez qu'une race n'en sauve pas une autre. Chacune se débrouille elle-même, est l'ouvrière de son propre bonheur et de sa liberté. Si vous voulez renaître, vous autres, rectifiez vos mentalités, révissez votre conception de la vie, cessez de vous haïr, sachez découvrir les disciplines de l'action, celles de l'esprit, mesurer sur la raison, votre pensée et vos actes, travailler en silence.

« Vous hurlez sous l'Américain ! Je me demande souvent, si les heures féroces que nous subissons, ne sont pas les justes sanctions de nos infamies ?

Oh ! assez, gémit quelqu'un dans la foule.

Ce n'est pas avec plaisir, que je mets le fer rouge dans le chancre Mais, continua-t-il, avec une salubre tristesse, je terminerai ma besogne.

« Durant un siècle et plus, vous n'eûtes, pour le beau visage de l'Ordre, que des regards d'aveugle ? Vous n'avez rien fait pour le peuple qui subit presque seul, tout le poids des impôts. Sachez qu'il n'y a pas d'élite sans vertus morales, sans courage, sans don de soi, sans effort de perfectionnement intérieur, sans altruisme, et qu'en dehors de ces qualités une élite n'en est que la caricature !

« Malgré le préjugé blanc, qui nous confond tous dans le même dédain, depuis l'octavon le plus clair, jusqu'au nègre le plus noir, vous en êtes encore, entre vous, à de misérables distinctions d'épiderme ! Ne vous plaignez pas du préjugé américain ; l'attitude de beaucoup d'entre vous le légitime.

« Il me coûte de vous énumérer toutes vos hontes. Si les Américains en débarquant sur le sol, avaient trouvé devant eux des hommes, et non pas des néants à pattes, ils seraient déjà partis.

« Les belles individualités qui ont voulu mettre dans votre vie des règles supérieures, de la lumière, de la dignité, de la beauté, qu'en avez-vous fait ? Un Anténor Firmin, qui arrachait le respect, pour sa science et la probité de sa vie, vous l'avez vilipendé, acculé à l'errance. Il est mort de chagrin en [14] exil. Un Pierre Frédéric, chassé du sol, parce qu'il vous criait casse-cou, (vous en souvenez-vous, Général

Manguo ?) est mort, un soir d'hiver, sur un banc, dans un square de New-York. Un Plésance, par dégoût de vous, s'est presque laissé mourir de faim. Toutes vos complaisances allaient aux corrupteurs, aux corrompus, aux imbéciles, aux assassins en jacquette ou en habits galonnés !

Les yeux de Roger Sainclair étincelaient. La salle était comme hypnotisée. Il s'arrêta une minute, promena sur l'auditoire, un regard de justicier, et jeta avec une violence sourde. « Je voudrais vous haïr tous, autant que je hais les Américains ! »

Des injures résonnaient dans l'air. Les chaises craquaient. Les chapeaux volaient. Un énergumène courut vers la rampe. Roger Sainclair le dévisagea. Il rentra dans la foule.

Pascal Darty et Louis Dorfeuill exultaient. Dès le début du tapage, ils s'étaient rapprochés de la scène.

— Nous devons alors accepter la domination américaine ? questionna un orateur.

— Ou avoir le courage de payer votre liberté d'un peu de sang. Rien de vraiment grand ne s'accomplit sans cela, surtout pour les peuples.

Ce fut inouï.

— Mais, ce jeune homme perd la tête, il veut nous faire arrêter ! s'inquiéta Manguo Fouchay, qui regardait vers la porte.

— Il faut le radier de la Ligue ! proposa une voix.

— Je m'en fous cordialement ! répondit Roger Sainclair.

— Du calme, Messieurs, conseilla Pluton Nacius, vice-président de la Ligue.

Lapouitte, abasourdi, lui avait passé la clochette, avec la direction du meeting.

Pluton Nacius continua d'une voix nasillarde : « L'expression de la pensée est libre en cette enceinte. On répondra à l'orateur. La Déclaration des Droits de l'Homme...

— Roger, veux-tu partir ? coupa Pascal Darty.

Sainclair descendit de l'estrade et suivit ses deux amis.

Le grand air lui fit du bien. Redevenu calme, il souriait. Pascal Darty faisait des saillies féroces. Louis Dorfeuille chantonnait. C'était sa manière d'oublier une tristesse.

[15]

Au Champ-de-Mars où ils s'étaient rendus, un manège de chevaux de pois, qu'entourait une foule joyeuse, ronronnait un air insipide mais qui pourtant attristait.

— Que t'avais-je dit ? triompha Pascal Darty. Ces gens ne sont pas équilibrés. Il faut les laisser à leurs blagues. Mais, tu sais, tu as été superbe.

— Allons prendre un bock au Terminus, proposa Louis Dorfeuille.

— Avec plaisir, répondit Pascal Darty, bien qu'après le discours de Lapouitte, il nous eût plutôt fallu un verre d'huile de ricin !

Ils s'amuserent comme des enfants de cette boutade. Tandis qu'ils s'en allaient vers le café, le meeting continuait dans un tintamarre indescriptible.

*
* *

Au bar Terminus, ils étaient assis autour d'une table, quand Pascal Darty demanda à Roger Sainclair :

— Mais, Roger, à quelle cause attribues-tu l'échec de la race noire ?

Sainclair prit un temps et répondit :

« Durant des siècles, la race blanche, l'a maintenue en esclavage. Un homme qui travaille sous le fouet, pour un autre, contracte des vices, hait le travail et garde cette répugnance, longtemps après que la contrainte a cessé de peser sur lui. Dès son premier contact avec l'homme blanc, le noir a senti sur son cœur la pointe du plus cruel réalisme. Il n'a pu rien établir dans l'ordre de l'esprit, ni de la matière, car un serf, à part ce qu'il produit pour son maître, ne peut créer que des mélodies, pour bercer son désespoir et, si je peux m'exprimer ainsi, que de la destruction. Car la vue de la chose qu'il fait naître, dont il ne jouit pas, et qui témoigne de sa souffrance, lui est intolérable.

Les noirs, à travers l'espace, ont gardé de cet état d'âme, un dédain de l'effort, un fatalisme, qui sont à la racine de leur stagnation. Ces propositions de la douleur, jointes aux conditions climatiques et hygiéniques dans lesquelles ils vivaient, conditions peu excitatrices de l'activité cérébrale, ont entravé leur essor.

M. Paul Bourget a soutenu quelque part, dans « Outre-Mer » je crois, je ne me rappelle pas très bien, — que les négriers ont rendu service aux nègres, en les arrachant de leurs forêts, pour les initier aux beautés de la civilisation blanche. En écrivant ceci, cet homme, qui se dit catholique pratiquant, [16] a eu contre ces parias, une ironie de cannibale, pour laquelle il serait châtié, si l'enfer existait. Car le noir qui vit loin des splendeurs du progrès, est plus heureux, moralement que n'importe lequel d'entre nous. S'il était impossible d'être humain envers nous, on aurait dû nous laisser dans nos grands bois. Nous serions arrivés à établir une civilisation par le jeu fatal d'évolution, qui est une loi pour les corps organisés. Cela prendrait du temps. Mais qu'importe ! Le temps ne compte pas pour cette espèce de logique qui a l'air de conduire le monde. Je voudrais voir M. Paul Bourget, nègre, pour une journée seulement, il m'en donnerait des nouvelles.

Quant à nous spécialement, qui avons forcé notre destin par les armes, il y a, pour excuser notre retard, que la démocratie fût pour nous prématurée. Aucun peuple n'est arrivé à l'épanouissement sans gravir les étapes indispensables. Les colons, par leurs cruautés, nous ont acculés à la guerre désespérée de l'Indépendance.

Jeunes, ardents, sans l'expérience de l'organisation politique, nous avons voulu, une fois libérés, nous dédommager des trois siècles de servitude. Notre vie fut un long farniente coupé d'excitations. Nous avons pris pour la liberté : la paresse, la danse et le jeu des guerres civiles. Notre climat trop doux, la vie facile des Tropiques, n'ont pas été non plus un stimulant pour nous. La nécessité, créatrice de tout progrès, ne nous traquant pas, nous nous sommes attardés sur la route à batifoler.

Si, au lendemain de la libération, le pays était resté longtemps sous la dure poigne de notre roi Christophe, nous aurions connu la paix et le bonheur. Sa tyrannie éclairée fut une flèche de direction, il avait, celui-là une intelligence constructive, — son œuvre encore debout en témoigne,— et il savait comment diriger un peuple sorti à peine du

servage. Une bonne contrainte pouvait nous conduire à d'heureuse destinées ; Ce résultat eût démenti le dogme blanc de notre infériorité congénitale.

Il n'y a pas dans le temps, poursuivit Roger, d'une voix passionnée, un type intellectuel immuable. Les races atteignent, paraît-il, un sommet de perfection et régressent. C'est un rythme de bascule. Il y a cinq mille ans,— ça c est de l'histoire, —alors qu'il existait déjà une civilisation mongole très avancée, l'Européen de nos jours croupissait dans une situation pire que celle du sauvage actuel au cœur de l'Afrique.

Vous souvenez-vous de ce vers d'Homère, dans l'Iliade où Thétis dit à Achille : « les dieux sont allés chez les Nègres irréprochables faire la fête ». Et dans l'Odyssée : « Poséidon devant leur hécatombe de taureaux et d'agneaux, vivait dans la joie, installé au festin ». C'est une fable mais elle [17] est une présomption, qu'à cette époque, on nous prêtait quelque dignité, puisque les dieux de l'Hellade prenaient plaisir à nous fréquenter, d'après le grand aveugle.

Roger avait cessé de parler et regardait sur la rade les lumières de la flotte américaine.

— Mais Roger, dit Louis Dorfeuil, malgré les obstacles que nous avons rencontrés, nous avons établi, sur tous les plans, des œuvres appréciables. Par exemple, notre législation scolaire, qui organise la gratuité de l'enseignement, à tous les degrés, est une belle réalisation ?

— Dorfeuil, répondit Roger, c'est un petit nombre qui en profite, l'élite en particulier. Il y a un abîme entre toi et l'homme de la campagne.

— Le régime haïtien, dit Louis Dorfeuil, était condamnable, certes, mais moins atroce que celui du yankee. Et puis, on était entre congénères. Un type qui vous pinçait aujourd'hui, vous l'attrapiez demain.

— Ce jeu de repréailles n'était pas admissible non plus, protesta Pascal Darty.

— Nous sommes pris, mes amis, entre le blanc et le noir, murmura le musicien avec tristesse.

— C'est nous les nègres sandwiches ! jeta Pascal Darty avec une gaieté amère.

— Je suis fier quand même de ma race, reprit Roger. Ma colère de tout à l'heure, a été l'envers de ma passion pour elle. « Nous guérirons par la vertu de la douleur. « La race blanche est en train de provoquer, l'union de toutes les races de couleur, par sa dureté et ses maladroites. Une autre guerre viendra. Nous y jouerons un rôle. À la lueur de ses incendies, nous trouverons notre voie, et nous nous libérerons des féroces oppressions. Nous nous adapterons facilement au maniement de leurs engins, nous en créerons aussi. Ils ont compris que les Japonais étaient des hommes, lorsqu'ils les ont vus aussi méchants qu'eux. Ce sera la même chose pour nous. L'acier froid du Nippon a été plus éloquent que toutes les thèses d'égalité. Mais qui Vivra verra...

— Oh ! Sainclair, protesta Pascal Darty, c'est toi, un civilisé, qui souhaite le désordre, le massacre, toi un maurassien ?

— J'admire Mourras, amoureux que je suis du jeu des idées, mais un homme de ma race ne peut pas partager sa doctrine. Lui-même, si logique parfois, si humain, dans le sens latin du mot, excuserait mon vœu. Car tout l'avenir de mon intelligence,— je ne veux pas faire un douteux calembour— , toute ma chance d'épanouissement sont dans le bouleversement [18] du monde. L'ordre latin que préconise Mourras perpétuerait ma servitude. Ce n'est pas pour moi, qu'il a écrit, ses lumineuses pages de dialectique. Le désordre, mais un désordre organisé, c'est le recours des races et des hommes qu'on assassine.

Mais, lorsque nous aurons constitué notre Cité, j'estime, que pour la maintenir, une application de certaines parties de cette doctrine, s'imposera.

— Le Roi aussi ? ironisa Pascal Darty.

— Qu'importe le vocable, mon vieux ! un pouvoir fort et bienfaisant, entre les mains d'un seul, avec une certaine garantie de durée, pour l'accomplissement des tâches longues. Cette évidence de la doctrine du maître a toute mon audience.

Il y eut un silence. Puis Roger après avoir souri voluptueusement, ajouta, avec cette préciosité de langue qui était l'un de ses travers :

« Mourras ! C'est l'olivier grec qui veut toucher les nuées, mais qu'émonde et réduit, la hache du lecteur. Sa pensée et son style me blessent, comme ces roses sauvages, si odorantes de Noailles, qu'on

ne peut cueillir sur la haute branche, qu'en se déchirant les doigts. Sa logique est spinescente »,

Quand même, Roger, dit Pascal Darty, tes vœux de boucheries ne me plaisent pas. Ce n'est pas les vrais oppresseurs qui paieront. Ce sont les petits qui écoperont. Il y aurait peut-être un outre moyen pour les humanités asservies de...

— Lequel ? coupa Roger Sainclair avec vivacité. Mon cher, continua-t-il, c'est le sentimentalisme qui perdra notre race.

— Mon souhait est humain. L'histoire nous apprend que les opprimés, le plus souvent, ne se sont libérés, que pendant ou après les grands déséquilibres sociaux, économiques, déterminés par les guerres. Dès le conflit russo-japonais, le moujick s'éveillait. Quant à la récente extermination, elle a porté sa puissance à l'extrême... Je concède aussi qu'il exagère parfois le moujick : C'est ta le défaut de sa cuirasse. Je ne te comprends plus, Pascal : on nous étrange et tu parles de stabilité et de beaux sentiments ?

Son masque s'était durci.

— Alors, Roger, demanda Pascal Darty, tu souris au bolchevisme ?

— Il y a en moi un drôle de personnage, qui l'a en horreur, mais quant a l'autre, l'Africain, celui qui souffre beaucoup, il l'adore.

— Tu pencherais donc pour une alliance des masses de couleur avec les slaves ?

— Et pourquoi pas, Darty ?

— Tu ne vois pas mon ami, quelle nuit rouge cela ferait sur le globe ?...

[19]

— Mais je m'en bats l'œil, moi ! Je cherche un peu de justice. J'accepte qui m'aide à en avoir. Quand on se ligue pour vous martyriser c'est bête de dédaigner le concours du diable même qui vient à vous. Et puis, qui dit que de cette conjonction russe et noire...

— Quelle salade, mon Dieu ! coupa Pascal Darty.

— ... ne sortirait, continua Roger Sainclair, une clarté plus douce que celle qui nous dévore. Le bolchevisme est une généreuse utopie,

pleine de vérité à laquelle notre race doit adhérer, quitte après son triomphe, à l'harmoniser, pour son bonheur, avec les justes réalités.

— Je me sens plus d'affinité, intervint Dorfeuil, avec le russe qu'avec tout autre blanc. Le Russe avec ses alternatives soudaines de désespoir et de joie, son âme légère, riante et triste, son idéalisme cruel, m'est fraternel.

— Et pourtant Dorfeuil, dit Pascal Darty, ta musique si intelligente en sa technique presque wagnérienne, te rapprocherait plutôt de l'Allemand.

— Attention, pas de confusion, exprima Roger Sainclair. Il y a deux allemands : d'abord, le german sentimental, rêveur celui des vieilles forêts romantiques, des « Niebelungen », le créateur des hautes hypothèses philosophiques, des thèses généreuses, dont le monde s'est grisé et réconforté ; celui-là, je suis à genoux devant lui. Mais quant à l'autre, dont Henri Heine ricanait déjà, le matérialiste des usines, du racisme, des divinités brutales et de la guerre, je m'en détourne. Cependant, j'ai pour l'Allemagne une mystérieuse indulgence. Est-ce parce que Goethe et Beethoven m'ont dispensé de suprêmes joies ?

— En tous cas, observa Louis Dorfeuil, l'Allemand est le blanc qui se marie le plus avec nos sœurs, ici. Il a su nous apprécier pendant la guerre Je crois qu'il nous fait de l'œil. Car il sait prévoir l'Allemand.

Il est évident que l'Allemagne pourvue du sens des ondes, regarde parfois vers l'Orient, dit Roger Sainclair. Elle ne dédaignerait pas peut-être, le concours des races de couleur, pour se venger de ses pareils. Mais, il n'y a rien de bon à attendre d'elle. Je la crois trop cyniquement intelligente pour avoir du cœur

— Mais dans toute cette revue, dit Pascal Darty avec moquerie, vous n'avez pas parlé de notre charmant oncle le Yankee ?

— Quant à lui, répondit Roger Sainclair, avec un sourire cruel, la fatalité de sa puissance économique, son orgueil énorme, sa démesure, le conduisent sûrement à la catastrophe. Les 12 millions de nègres, vigoureux et prolifiques qui vivent aux Etats-Unis, y constituent un potentiel volcanique qui éclatera à la première perturbation politique ou économique. Pour [20] enrayer cette menace, les Américains n'ont à choisir qu'entre l'un de ces trois moyens : ou les massacrer en masse,

ou les réexporter en Afrique,— ou se conduire humainement envers eux. Car il est hors nature que des hommes avec pieds, mains, cœur et tête, acceptent indéfiniment d'être molestés et lynchés. En attendant, laissons l'Amérique à son pétrole, à sa mécanique, à ses gratte-ciel et à ses conserves.

Bon, Messieurs, assez causé, il est tard, dit Pascal Darty. Je ne me suis pas encore amusé. Il y a, paraît-il, du côté de la place Sainte-Anne, un cabaret nouveau. D'après ce que m'a dit Claude Maxcence, les filles y sont de choix et l'alcool itou. Vivons joyeusement, devant que vienne la mort, dans l'espérance du jour de revanche ! Ce soir, Roger, tu nous accompagnes ?

— Tu sais, Pascal, que je ne fréquente pas les lieux de plaisir. Va gaspiller sans moi l'argent que tu gagnes si durement ; j'ai à travailler ce soir.

— Tu me feras plaisir, vieux Sainclair. Tu ne vis pas depuis que ces rapaces se sont rués ici. Tu t'enfermes pour cuver ton chagrin. C'est mauvais. La vie est une « fandango ». Il n'y a que les imbéciles qui ne la dansent pas. Te souviens-tu de cette anecdote, rapportée par Moreau de Saint-Méry, de ce jeune noir qui, condamné à être brûlé vif, dansa dans le bûcher jusqu'à la mort, après avoir crié : « Moi montré z'autres comment nègre dansé dans du feu » !

— C'est splendide ! s'exclama Louis Dorfeuille.

— Nous devons faire comme lui, ajouta Pascal Darty en riant.

Roger Sainclair se laissa séduire. Un buss stationnait devant le bar. Pascal donna l'adresse. Et la vieille voiture, attelée d'un cheval étique, s'ébranla avec un bruit de ferraille.

— Alors Pascal, demanda Roger Sainclair. Ta semaine a été fructueuse ?

— Épatante, mon cher. Je suis riche comme Rockefeller. Des affaires magnifiques. La dernière, c'est la grande maison de Latour Francillon que j'ai affermée au nouveau Ministre de France. A propos, j'ai vu chez lui, en allant signer le bail, la plus jolie blonde qui soit. Il paraît que c'est sa fille.

— Ah ! questionna Louis Dorfeuille, avec intérêt. Elle est belle ?

— Je savais, sensuel artiste, que cette annonce piquerait ta curiosité. Tu es fou des femmes blanches, Dorfeuil.

— Tu te trompes, Pascal, la femme blanche ne me chante pas.

— En tous cas, ajouta Pascal, ce morceau n'est pas pour nous, il est créé pour les rois.

[21]

— J'ai rencontré le Ministre de France, dit Roger Sainclair. Il me paraît très aimable.

La voiture avait dépassé le square Pétion-Dessalines, planté de jeunes palmiers. Elle s'était engagée dans une ruelle étroite, bordée de maisons basses.

Dans une cour vague, des gens étaient assis sur de vieilles caisses de savon, autour d'une femme qui chantait une légende guinéenne, douce et déchirante. Les auditeurs écoutaient la chanson, avec une immobilité de cadavres. La voiture roulait cahin-caha. Le cocher, à tour de bras, fouettait la haridelle. Vous la battez trop, intervint Pascal Darty. — Il est de « mauvaise foi », répondit le cocher.

— Le nourrissez-vous en proportion de l'effort que vous lui réclamez ? ajouta Sainclair.

— Il mange comme un éléphant, Monsieur, mais il ne veut rien faire.

Le cheval ahanait et se trainait. Soudain, il s'écroula sur la route. Les passagers descendirent du buss. Le cocher, en pestant, continuait à fouetter la bête rendue.

— Cessez ! dit Pascal Darty en lui donnant le prix de la course. Il ne me semble pas qu'il mange comme un éléphant.

Une automobile de place passait. Ils la prirent. La voiture filait.

— Dorfeuil, et tes amours avec Alice Marvil, interrogea Roger Sainclair. Où en es-tu ?

— La petite me veut encore quelque bien, je crois, mais le père et la mère me trouvent toujours trop brun, répondit le musicien. Ils cherchent un blanc, ajouta-t-il.

— Quelle tristesse, dit Roger Sainclair. Voici, Dorfeuil, un artiste hors pair : un beau nom de ce pays, auquel un sous-homme comme Beudrap Marvil refuse la main de sa fille, parce qu'il est noir. Entre nègres c'est hilarant. Et tous en veulent au blanc de son préjugé. C'est à perdre le peu de logique qu'on a dans la tête. Tu as raison, Darty, c'est nous qui sommes fous de vouloir mourir pour ce pays.

— Et le plus fort, dit Pascal Darty, ils disent tous que ce snobisme n'existe pas ici. Le préjugé de couleur en Haïti, c'est comme l'Alsace quand la France ne l'avait pas reprise : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais ! »

— Heureusement, ajouta Roger Sainclair, que c'est seulement une minorité qui est affligée de ce ridicule dont les blancs se gaussent avec raison.

[22]

Subitement, des éclatements de musique les frappèrent au visage. Hullulements de pistons noués à des miaulements de saxophones ; roulements de tambour, vomissements de trombone, déchaînements de piano, coup de klakson, rires exaspérés de flûtes. Cela faisait mal, courait sur les nerfs. Et cependant, c'était agréable.

— Nous y sommes, dit Pascal Darty, avec enthousiasme, en secouant ses épaules. N'est-ce pas Roger, que ce rythme démentiel jette un sort aux vrais d'Haïti ?

— Autrefois, j'y prenais plaisir, mais maintenant...

— J'ai vu, dit Louis Dorfeuil, Max Holberg, octavon allemand, tomber en transe, un soir, dans un salon huppé, aux premières notes d'une « meringue » qu'attaquait le fameux saxophoniste Carpentier.

— Ce cas de Max Holberg relève de l'atavisme opina Sainclair. Le sang de Cham est impératif. Il faut une perpétuelle surveillance pour parer à ses surprises.

— L'homme, généralisa Louis Dorfeuil, doit être toujours en réaction contre ses instincts.

— Nous davantage que le blanc, marqua Sainclair, car nous ne bénéficions pas comme lui, de longs siècles de discipline et d'hypocrisie.

*

* *

L'automobile s'était arrêtée. À la devanture de la maison de plaisir, se balançant, au souffle d'une brise de mer, des lanternes vénitiennes, Des rires, des voix avinées déchiraient la nuit. Au balcon, aux fenêtres, des couples s'embrassaient à pleines lèvres.

Le patron qui se trouvait au rez-de-chaussée, courut, obséquieux, à Ici rencontre des arrivants.

C'était un nègre albinos, de haute stature, tête ronde et rasée de près, figure large, yeux malins, couleur de cuivre, nez sectionné par une cicatrice, sourire fuyant et équivoque des exploiters de vices humains.

— Je savais, dit-il, en s'adressant à Pascal Darty, que le « Pacha » viendrait faire honneur à mon établissement.

Ils suivirent le tenancier. D'abord une pièce carrée, meublée seulement d'une longue table nue, à droite, autour de laquelle, des hommes, aux mines congestionnées par le désir du gain, jouaient aux dés. La pièce retentissait d'exclamations rageuses, d'injures lourdes, de rires heureux.

[23]

Un serveur arrivait avec un plateau de métal blanc, chargé de petits verres de rhum, que des joueurs saisissaient et buvaient, après avoir bruyamment craché sur le parquet. En gravissant l'escalier, le groupe des arrivants aperçut par une fenêtre, ouvrant sur la cour, des dîneurs des deux sexes, assis le long d'une planche horizontale, posée sur deux barils. Ils buvaient en silence du bouillon, dans des bols multicolores. Ce liquide dégageait une odeur de piment et de thym qui saisissait à la gorge.

Arrivé sur le palier, Ajax poussa une porte gardée par un garçon. Et la salle de débauche apparut : hallucinante.

Elle était spacieuse. Deux guirlandes en papier de soie rose, en forme d'X, remuaient au plafond bas, où pendaient des ampoules électriques en couleurs, qui répandaient une lueur malade, rouge-verdâtre. Les visages en sueur paraissaient fantomatiques. Çà et là, dans les coins, il y avait de petites tables d'acajou, derrière lesquelles étaient assis des couples excités. Aux murs on voyait des chromos de mauvais goût.

L'orchestre était près d'une porte donnant sur le balcon. Le piano n'avait pas de couvercle. La table d'harmonie baillait de toutes ses dents de cuivre. Le pianiste, un homme brun, au visage d'hindou, maigre, vêtu de noir, précocement vieilli, riait sans répit, exhibant des dents gâtées. A sa tempe droite, la sueur collait une mèche de cheveux poivre et sel.

Il abandonna le Pleyel, et vint, avec ostentation, saluer Roger Sainclair, qui, avec ses amis, avaient pris place autour d'une table, près d'une fenêtre.

— Et dire, murmura Roger Sainclair, quand il fut parti, que cet individu est juge suppléant à la Justice de Paix !

— Que veux-tu, répondit Pascal Darty. Les Américains ne lui allouent que quinze dollars par mois. Il fait argent de toutes cordes !

Pascal Darty commanda du Champagne. Les amis buvaient. L'orchestre jouait une « meringue tigre »

Dans la pièce ardente, une foule polychrome, affolée d'alcool et de prostitution, s'agrippait, hurlait. Névroses, Mélomanies. Faces déshonorées et tristes. Résonances de triangles. Jappements de saxophones. Hoquets de basse. Coups de cymbales. Musique nègre. Harmonie cardiaque et désaxée. Appels des forces élémentaires. Unique impérialisme d'une race crucifiée...

Une odeur de « Narcisse Noir », mariée à celle des transpirations, chargeait l'atmosphère rouge-verdâtre. Des femmes noires, brunes, jaunes, blanches, déjà saoules, vêtues de robes aux teintes criardes, chaussées de souliers à talons brillants et hauts, se trémoussaient, accouplées à des nègres purs, dorés à des Chinois, à des marins blancs en bordée, à des dominicains, [24] à des soldats américains. Tout cela, en concurrence d'obscénités, dansait en contorsions descendantes, jusqu'à toucher le parquet luisant, plein de bouts de cigarettes et de cigares aplatis. Il y avait dans leur plaisir quelque chose d'instinctif et de désespéré. Des dominicaines, reconnaissables à leur type espagnol, poussaient des cris stridents, hystériques... Aie... ë... ë.

Tout à coup, la musique s'arrêta. Seul, le shaker, qu'agitait, là-bas, à la buvette, d'une main infatigable, le barman, rythmait le souffle des danseurs épuisés. Les uns allaient respirer au balcon l'air de la mer ;

d'autres demandaient à boire, en chantant d'une voix éraillée et sourde l'air à la mode :

Le serpent vous fait mal ? oui, oui !
— Je le retirerai ? non, non !

Tandis que les trois jeunes gens regardaient la salle en folie, tout en dégustant leur Veuve Cliquot, un colloque s'était élevé à la porte de l'escalier.

— Vous ne pouvez pas pénétrer ici, criait le gardien à une femme mal habillée qui voulait s'introduire dans la pièce. Allez au « wharf-Zherbe ». Cette boîte-ci est pour les gens chics !

Mais la jeune femme força l'entrée.

— Pourquoi m'interdire le bal ? dit-elle au portier. Je ne suis pas en robe de soie, mais je vaux autant que n'importe quelle femme du dancing.

À ces mots, plusieurs d'entre elles se mirent à l'injurier. L'une, particulièrement laide, lui éructa : « Tu ne t'es pas considérée dans une glace, vendeuse de poissons ! »

— Je ne vous répondrai pas, comme vous le méritez, riposta l'arrivante, car même les gens de chez vous m'ont dit, que vous êtes acariâtre, dès que vous portez des souliers !

Il y aurait eu bataille, si le patron, survenant, n'avait mis le holà entre elles. Puis il avait dit à l'étrangère : sortez !

Mélancolique, elle se retournait vers l'escalier, poursuivie par le rire des autres femmes, quand, Roger Sainclair, à l'étonnement de ses amis, signifia au tenancier :

— Je l'invite à ma table.

Toute émue, la jeune femme était venue y prendre place, enviée maintenant par les autres qui ne riaient plus.

*
* *

Cette personne était de taille moyenne, couleur de sapotille, au corps gracile, à la chevelure épaisse et brillante, retenue par un foulard de satin vert, [25] noué à l'espagnole. Dans sa figure ovale, deux grands yeux marrons, un nez assez pur, des lèvres sensuelles. Ses bas étaient troués. Elle portait une robe bleue, d'une seule pièce, semée de fleurs roses. A ses pieds, elle avait des chaussures fatiguées.

Roger Sainclair fit venir une autre bouteille de Champagne avec une coupe et servit l'arrivante.

— Vous n'êtes pas d'ici ? lui demanda-t-il ?

— Non Monsieur, je suis de la frontière. J'arrive de Hinche. Je n'oublierai jamais votre bonté pour moi.

— Et que venez-vous faire ici ? continua-t-il.

— Excédés par les corvées et les mauvais traitements, les paysans de chez-moi sont en armes. Mon père, qui était pourtant un vieillard paisible, a été fusillé par les Américains, qui l'ont pris pour un insurgé. Les révoltés, — de leur côté, croyant que mon père donnait sur eux des renseignements aux Kakis,— ont ravagé, une nuit, notre habitation, détruit nos troupeaux, brûlé notre maison, d'où je suis sortie toute nue. Ma mère est morte de chagrin. La vie n'étant plus « vivable » là-bas, je suis venue chercher du travail à Port-au-Prince. Toute la journée, j'ai marché. Je n'ai encore rien trouvé. Une amie, chez laquelle je gîttais vient de me mettre à la porte, en douce, en me disant : qu'une femme a toujours de l'argent, dans un endroit de son corps. Je suis sortie, sans savoir où j'allais. Passant devant cette maison, les lumières et la musique m'y ont attirée. J'y suis entrée, avec l'espoir d'y rencontrer une âme charitable. Je ne m'étais pas trompée, acheva-t-elle, en un sourire meurtri.

Ce drame de la force aveugle, raconté d'une voix dolente, dans ce lupanar, par cette enfant aux abois, faisait avec la joie environnante, un cruel contraste.

Pascal Darty essayait de sourire. Louis Dorfeuil chantonnait. Roger Sainclair avait le regard des jours, où la vie lui montrait le côté douloureux de son visage.

Il y eut un long silence que rompit Pascal pour demander son nom à la jeune femme.

Florencia Miguel, répondit-elle.

— J'essaierai de vous placer. Vous avez eu plusieurs amants déjà ?

— Pascal ce n'est pas charitable de poser une telle question à cette petite, lui reprocha Dorfeuille.

[26]

— Que veux-tu mon cher, ça ne fait rien. Nous ne pouvons pas pleurer. Dites petite ? continua-t-il

Florencia baissa les yeux et répondit, avec un mince sourire :

— Des enfantillages, Monsieur, puisque jusqu'à ce jour aucun homme ne m'a eue.

— Hein, sursauta Pascal, vous êtes vierge ?

— Oui, c'est vrai, affirma-t-elle, en tournant ses yeux de tourterelle, vers Roger Sainclair.

— Alors vous veniez offrir cela au premier venu, dit celui-ci, sceptique ?

— Je ne trouve pas de travail, et j'ai peur de mourir, répondit-elle d'une voix enrouée de larmes.

Il y eut encore un silence.

Roger commanda pour elle des sandwiches, qu'elle mangea avec un calme affecté.

— Vous n'avez pas d'endroit où coucher ce soir ? lui demanda Roger ?

— Non, Monsieur.

Le patron passait, Roger lui dit :

— Trouvez moyen d'héberger cette fille, à mes frais.

Ajax s'inclina, et se retira.

Voici, continua Roger en se levant.

Il avait tiré des greenback de son portefeuille qu'il tendait à la jeune femme.

— Oh ! merci Monsieur ! exclama Florencia, les yeux humides de gratitude.

— Mon ami s'occupera de vous trouver quelque chose. Venez me voir à mon cabinet, rue des Miracles. N'importe qui, vous l'indiquera. Je m'appelle Roger Sainclair Bonne nuit!

Ils s'en allèrent. Devant la maison, ils trouvèrent une voiture. Florecita les avait suivis. Elle vint vers eux, au moment où ils entraient dans l'auto. Elle voulut parler, mais elle éclata en sanglots.

— Ne pleurez donc pas comme cela, dit Roger. On s'occupera de vous.

Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Je ne sais pas si c'est vrai que je vous reverrai ?

Cela ne dépendra que de vous, charmante enfant, dit Roger en souriant. Au revoir !

Tandis que le chauffeur démarrait, ils entendirent dans la nuit une petite voix, mi-joyeuse, qui lançait, avec cet accent musical et tendre des filles de la frontière :

— Adios ! à la manana, dolce mio !

[27]

*
* *

— Alors mon cher Roger, dit Pascal, tandis que la voiture filait, tu nous diras bientôt si la gosse était réellement... pucelle ?

— La femme ne me dit rien ces jours-ci, répondit-il. Je ne me laisserai pas tenter par son allure. Je crois n'avoir eu pour elle que de la pitié.

— Prends garde, Roger, répondit Pascal, gouailleur, la pitié est souvent un guet-apens de la volupté.

— Roger, tu serais coupable, intervint Louis Dorfeuill, de ne pas faire avec cette jeune femme un petit frétillage. Elle est souverainement balancée.

— Que vous êtes voluptueux, mes amis, répondit-il, amusé.

— Pas d'hypocrisie, vieil amateur ! jeta Pascal. Tu as bon œil. Je ne coupe pas dans ton histoire de pitié !

Leurs rires résonnèrent dans la nuit.



Une semaine s'était écoulée, depuis la conversation de Gaude, avec son père, dans le parc. Rapides, les jours passaient, lui apportant ces petites joies fugaces et colorées, qui rendent la vie tropicale si agréable.

Elle avait assisté à une réception à l'Ambassade des Etats-Unis. Cette fête morne et sans grâce, lui avait donné toute la soirée de soudaines envies de bâiller. Elle y avait rencontré un jeune officier blond, très grand, du nom de Smedley Seaton. Gravement, celui-là lui avait fait la cour. Elle s'en était divertie, car ce jeune homme qui baragouinait à peine le français, l'incitait à songer, invinciblement, à « l'Homme synthétique », que rêvé de créer la mécanique anglo-saxonne.

Ce soir-là, M. de Senneville était convié à dîner avec elle, chez M. Beau-drap Marvil, riche commerçant haïtien, dont la fille aînée, était mariée à un jeune martiniquais : Jacques Poussigni.

Comme il était sept heures et demie, ils allèrent prendre place dans la Willy-Snigth, qui attendait dans l'allée, avec le chauffeur et partirent.

Les Beudrap Marvil habitaient au Bois-Verna, une grande villa à deux étages, en planches, peinte en blanc. Elle était, à l'extérieur, surchargée de corniches et d'arabesques. Ce mauvais goût était atténué, par les guirlandes de plantes grimpantes qui décoraient la façade du balcon et la balustrade de la galerie.

Pascal Darty trouvait l'ameublement des pièces un peu rococo. Mais n'importe, disait-il en riant, Beudrap Marvil est le prince des amphytrions.

[28]

Jacques Poussigny, acquis à prix d'or par les Marvil, tenait à fêter l'arrivée de son Ministre par un petit raoût

Ce qui avait animé Beudrap Marvil pour réaliser sa grosse fortune, c'était, disait-on, le souci de faire oublier à sa femme son visage très noir.

Comme on le voit : un ridicule peut être aussi productif qu'une vertu.

Cette mulâtresse, cocasement altièrre, n'avait pas, prétendait-on, accepté avec enthousiasme, son mariage avec Beudrap Marvil. Elle s'y était vue obligée, parce que aucun blanc ou mulâtre très clair ne se présentait, et qu'elle vieillissait par surcroît. Maintenant, comblée par la fortune, elle se consolait de l'épidermique noirceur de son mari, en contemplant le luxe dont il l'entourait. Mais certains jours, elle avait pour lui des regards chargés de mépris, où se lisait la conviction qu'elle le jugeait malgré tout, son débiteur.

Et pourtant, Beudrap n'était pas vilain. Ses tics à part, son visage était presque plaisant à regarder. Ses yeux étaient admirables de naïveté. Il avait en somme, une bonne gueule sympathique.

De cette union naquirent deux filles et un garçon.

Le couple Beudrap était d'accord sur ce point : leurs enfants ne s'allieraient jamais à des gens bruns.

Aussi faillirent-ils tous deux, périr de colère lorsque le jeune docteur Félix Népoti, revenu de France, s'avisa de prétendre à la main de Blanche, l'aînée.

« Comment ! s'étranglait Beudrap, ce petit nègre, rêver d'épouser ma fille ! C'est trop fort ! »

Il en attrapa une jaunisse. Cela dut lui faire plaisir, car sa couleur évoluait ainsi, selon sa conception. Quant à sa femme, elle ne pouvait que pousser de petits cris de rage, les larmes aux yeux, piquant toutes les cinq minutes,, une crise de nerfs.

Après cet « attentat » du docteur Félix Népoti, ils n'hésitèrent pas, car la jeune fille aimait le jeune médecin, à solliciter presque Jacques Poussigny d'être leur gendre, pour prévenir un coup de tête de Blanche.

Jacques Poussigny : épave échouée à Port-au-Prince, avait tenté de divers métiers, boulanger, commissionnaire en tissus, épicier, souteneur, mais il n'avait pas eu de chance. Il se préparait à s'embarquer comme matelot, à bord d'un brick français en rade, pour rentrer au pays, quand Madame Marvil lui fit signe. Il bondit sur la situation.

Et maintenant, ce gros garçon joufflu et insignifiant, de grande taille était aux anges. Les Marvil lui donnèrent tout : villa, maison de commerce, auto, etc.. Le jour du mariage, fut le plus joyeux de la vie des Marvil. La [29] réception avait pris les proportions d'un scandale public. « Comprends donc ma chère, disait le lendemain Mme. Beaudrap à une amie, il faut que nous mettions du lait dans notre sirop de réglisse ! »

Lorsque les Marvil offraient des fêtes,—ce qui arrivait souvent,—la liste des invités était scrupuleusement dressée. M. Beaudrap, de son passage dans une maison d'exportation comme commis, à l'époque de sa misère, avait gardé une expression pour caractériser ses réunions :

« Il faut, disait-il, que mon salon soit comme un lot de café extra-choix, — expurgé des fèves noires. —

Dans sa bouche d'ombre, cette image sortait immaculée comme un lys.

Cependant, son fils, Raoul, était affranchi du travers paternel. Il lui imposait parfois certaines invitations.

M. Beaudrap Marvil avait des parents dans les quartiers do la plèbe Mais il n'entretenait nulle relation avec eux, sous quelque prétexte que ce fût A la mort de l'un d'eux, Claude Maxcence, le brillant journaliste, impayable pince-sans-rire, eut la malice de lui faire, à cet égard, dans son journal, des « condoléances émues ». Il s'en fallut de peu que M. Beaudrap Marvil mourût, à son tour, d'indignation.

M. Beaudrap Marvil était en conflit perpétuel avec son épiderme. Il espérait qu'à force de pâtes et de volonté, il arriverait à vaincre la nature. Ce brave homme se demandait parfois, si un jour, quelque biologiste inspiré, n'arriverait pas à découvrir un sérum qui conférerait aux gens la nuance qu'ils préfèrent. En attendant, il dépensait, annuellement, en onguents, poudres et savons, pour se blanchir, une petite fortune, sans se douter qu'il avait à sa portée, un moyen rapide et simple de s'évader de sa race : c'était de se donner la mort.

M. Beaudrap Marvil, quand il n'était pas contraint par les convenances, d'être en costume noir, s'habillait invariablement de blanc, de la tête aux pieds. En ce pays chaud, ses lourdes mains noires étaient toujours gantées de blanche filoseille. Son automobile était peinte en blanc, capitonnée de daim blanc. Les chevaux de ses voitures blanches

étaient blancs. Il était tout blanc, excepté son visage. Il avait pourtant une qualité. Ce « blancomane » était mélomane. C'est pourquoi Louis Dorfeuil trouvait grâce à ses yeux. Quand cependant, Raoul Marvil, qui était l'intime de Dorfeuil, envisageait avec sympathie, devant ses parents, l'union de son camarade avec sa sœur, M. et Mme. Beudrap ne se fâchaient pas, le propos leur paraissait tellement fol : ils éclairaient de rire.

[30]

*
* *

Au bas du perron de la villa des Marvil, Gaude et son père furent accueillis par Jacques Poussigny et sa femme qui les conduisirent au salon. Madame Beudrap, grisée de vanité, habillée de soie gorge-pigeon, était très excitée, parce qu'elle recevait un blanc de marque !

Il y avait au salon, la femme du ministre des Relations extérieures, Madame Furcy Vautieux, mulâtresse splendide qui flirtait, prétendait-on, avec le jeune Marvil. Mais sans conteste la plus jolie haïtienne de la réunion était Marcel Ricard : souple poupée brun-or, avec des yeux noirs, passionnés et vifs, dans un visage parfait. Spirituelle et légère, Marcelle Ricard était une inoubliable vision féminine.

Son père, le célèbre romancier Paul Ricard, assis sur un divan de velours bleu, causait avec Louis Dorfeuil. C'était un mulâtre très clair, de grande taille, frisant la cinquantaine. Son visage de pharaon triste, s'éclairait d'un ironique sourire, au coin des fortes lèvres, comme teintées au jus de betterave

Les derniers convives arrivaient : des français, des haïtiens, et parmi eux, Smedly Seaton, ami de Raoul Marvil, attaché au chef de l'Occupation et soupirant de Gaude.

L'officier était en tenue de gala, blanc et or.

Il donnait l'impression qu'il n'avait pas beaucoup d'idées en tête, mais qu'il savait ce qu'il voulait. Il paraissait affranchi du préjugé de couleur, car souvent on le voyait en compagnie d'haïtiens. On s'y tromperait cependant. Smedley Seaton présentait en effet cette particularité que les hommes de couleur à caractère humble lui étaient sympathiques. Il aurait partagé son lit avec l'un d'eux, se serait battu

pour lui, mais ceux qui se croyaient ses égaux, — sentiment qu'il prétendait deviner à leur regard et allure, récoltaient toute son exécration.

Après le dîner qui fut excellent, les convives se rendirent au salon où ils dégustaient des liqueurs. La conversation s'aiguilla sur la littérature locale. Paul Ricard questionné à ce sujet par M. de Senneville souligna l'éclipsé de la pensée haïtienne depuis l'intervention. Il marqua l'apport splendide de Roger Sainclair dans la formation d'une esthétique indigène.

Mais, hélas ! concluait-il, pouvons-nous songer à l'Art, aux créations de l'Esprit, comme me disait Sainclair l'autre jour, lorsque l'étranger nous écrase sous sa botte. »

[31]

— J'ai rencontré l'autre jour Monsieur Sainclair, dit M. de Senneville, quel jeune homme séduisant !

— C'est un poseur qui n'aime pas la « Société » souligna M. Beau-drap Marvil.

— Permettez-moi, répartit Paul Ricard, de prendre la défense de mon ami. Roger est un gentil garçon, très sociable, mais que voulez-vous, il y a tant de tableaux attristants en notre milieu, tant de gens déplaisants...

Un silence pesa une minute, puis Paul Ricard continua : Les Américains qui sont ici et qui ont en mains tous les leviers de commande/nos finances et tout se soucient du perfectionnement intellectuel du pays, comme de leur premier chewing gum. Ils font tout pour entraver l'épanouissement de la pensée haïtienne.

— L'art, intervint Seaton, le jeu des idées, sont agréments de peuples riches !

— Mais Monsieur, objecta Louis Dorfeuil, vous êtes venu ici au nom de la civilisation. Je crois qu'elle réside dans tout ce qui sert à élever l'âme humaine.

— Mon opinion, dit Seaton, est que civilisation est synonyme de bien-être matériel.

— Croyez-vous, Monsieur, interrogea Louis Dorfeuil, qu'un barbare qui habite une maison à quarante étages, pourvue de tout le confort moderne, soit un civilisé pour cela ?

— Que voulez-vous dire, Monsieur, questionna Seaton, rouge comme un piment.

— Qu'il ne faut pas confondre civilisation et progrès répondit Dorfeuil. La première procède de l'âme et la seconde procède de la matière. La civilisation n'est pas que matière travaillée, mais équilibre entre les richesses spirituelles et matérielles !

Au sourire amusé de Gaude, on voyait qu'elle était enchantée de cette réponse.

M. et Mme. Beudrap exécutaient des mimiques désespérées. Dorfeuil osait contredire un blanc, et Américain encore ! C'était renversant !

— Etes-vous allé entendre, Monsieur Ricard, demanda Mme Lefer : une française dont le mari était directeur d'une banque, — la causerie prononcée à l'Automne Club, par Mlle. Vaudreuil, sur la politesse française au XVIII^{ème} siècle ?

— Non, Madame. Je n'ai pas eu ce bonheur, répondit le romancier, avec lenteur. Pc vous dire toute ma pensée, ces dissertations ne m'intéressent [32] pas. Cette jeune fille, qui n'est pas sans talent, pourrait mieux l'employer, à des choses qu'elle sait, à des choses moins lointaines, plus haïtiennes.

— Vous voudriez, Monsieur Sandral, qu'Henriette Vaudreuil racontât comment les paysans vont jeter des fleurs et des dragées dans les rivières, les soirs de Noël ? riposta Mme Marvil.

— Et pourquoi pas, chère Madame ! Ce sont des gestes charmants qui expriment une sensibilité très pure.

— Je n'ai rien de commun, moi, avec ces gens ! jeta M. Beudrap Marvil.

— On le sait, Monsieur Marvil, répondit Ricard en souriant.

Paul Ricard continua avec nonchalance.

« La Société haïtienne ne veut pas comprendre que pour être intéressante, elle ne doit pas renier ce que ses origines contiennent de bon. En copiant servilement tout ce que fait l'Europe, elle se grime. Le vrai seul est aimable. Si notre élite voulait allier à sa culture latine, les vertus de ses hérédités, elle offrirait au monde un spectacle qui aurait

quelques chances d'être original et suggestif. Mais hélas, elle n'entend qu'être latine. C'est simplement grotesque.

Mme. Marvil retroussa une lèvre rouge de douairière scandalisée. Deux motifs l'empêchèrent de rembarrier Paul Ricard : c'était un Haïtien presque blanc, et ensuite son hôte.

— Monsieur Dorfeuil, dit M. Beudrap, pour arrêter sans doute cette conversation désagréable, jouez-nous donc quelque chose !

Louis Dorfeuil aimait à se faire prier. On insista. Le musicien se leva et alla s'asseoir devant le Pleyel qui brillait à l'angle droit du salon. Il entama l'une de ses mélodies « vaudouesques ». C'était une musique nostalgique, sauvage et raffinée, au rythme vif et alangui, tour à tour.

Quand il eut modulé les derniers accoras, ce fut en son honneur un concert de louanges.

Alice Marvil pleurait presque sur le divan, là-bas. Gaude était rêveuse et se demandait ce que l'artiste avait mis dans cette musique, pou- la rendre si émouvante.

—À New-York, Monsieur, vous auriez fait fortune ! dit, Seaton. Voulez-vous que j'écrive à l'un de mes amis du Metropolitan-House ?

— À quoi bon ! Monsieur, répondit Dorfeuil, qui sortit et alla s'accouder à la balustrade de la galerie.

Il était devenu subitement triste. Mme. Marvil avait appelé Alice près d'elle, parce que la jeune fille avait fait signe au pianiste de venir prendre place à son divan.

[33]

Gaude, laissant les galanteries que lui débitait Seaton, rejoignit Dorfeuil.

— Pourquoi, Monsieur Dorfeuil, ne voyagez-vous pas à Paris, pour faire apprécier votre musique ?

Dorfeuil eut un sourire désabusé et répondit :

— Vous êtes très bonne, Mademoiselle, mais je paierais un succès relatif par mille petites humiliations qui seraient insupportables à ma sensibilité, et à ma fierté.

Gaude se tut en présence de ce tranquille découragement : Mais elle mesurait, aussi, ce qu'il contenait de mauvais orgueil. Elle se demanda même si ce découragement n'était pas une forme de paresse intellectuelle, qui cherchait son excuse dans l'hostilité d'autrui.

— Vous exagérez, répondit-elle avec indulgence, l'hostilité qu'on a contre vous. Au contraire, on commence à rendre justice à votre race. Et puis le monde ne sera convaincu de votre valeur que lorsque vous la montrerez. J'ai frémi, tout à l'heure-en écoutant votre musique. D'autres, comme moi, y prendraient plaisir, tout en estimant l'auteur.

— La femme, Mademoiselle, est plus équitable que l'homme. S'il ne dépendait que d'elle, la vie serait plus riche d'amour que de haine. Mais c'est le mâle égoïste qui mène le monde.

— Je ne vous savais pas si flatteur, Monsieur Dorfeuill, mais croyez-moi vous noircissez les blancs.

Quelques instants après, les invités prenaient congé des Marvil.

Dans la voiture qui la ramenait chez elle, Gaude appuyée à la portière, regardait les villas encore éclairées, au fond des allées. Un violon, dans le paysage, abîmait la Chanson de Solveig, de Grieg. Des autos passaient, pleines de groupes joyeux. Au coin de la Place Saint-Louis, sous un réverbère, une femme assise sur une petite chaise, avec sur ses genoux un éventaire, rempli de mangues roses, riait aux éclats des propos., peut-être grivois, que lui tenait un gendarme noir, vêtu de jaune.

— La soirée a été très amusante, dit Gaude.

— Oui, répondit M. de Senneville, les Haïtiens sont des gens très intéressants ! Mais celui que je veux te présenter, c'est M. Roger Sainclair.

— Tu es toqué de lui, papa, sourit Gaude.

Elle était très curieuse de voir ce jeune homme, dont on parlait tant.

*
* *

Une pièce assez grande, bien cirée, au deuxième étage d'un immeuble construit en briques rouges, dans la rue des Miracles. Comme ameublement :

[34]

deux fauteuils, en acajou,-forges et bas, un classeur en métal bronzé, une petite, bibliothèque vitrée, à droite. Sur ses rayons, des livres de jurisprudence

On entend, à côté, dans le salon où travaille un clerc, le cliquetis d'une machine à écrire- li est quatre-heures.

Roger Sainclair est assis derrière un large bureau plat, chargé de papiers. Il lit un dossier et prend-des notes. Le meuble, sur lequel il est penché, est de-bel-ébène, avec-des coins en cuivre et supporte : un écrioire en argent massif, décoré d'une Minerve de même métal ; un vase en cristal bleu, où se fanent trois roses rouges. Dans un cendrier de gaïac, il y a de la cendre, avec des bagues de cigare et des bûchettes d'allumettes, à demi-consumées.

Depuis cette fameuse séance de « La Ligue Résistance », la tristesse de Roger Sainclair s'était aggravée. En vain, cherchait-il, dans le travail et l'équitation, une diversion à son chagrin. Il revenait des rares apparitions qu'il faisait dans le monde, plus navré que jamais du spectacle de la vie haïtienne. Alors, il écrivait, dans l'un des carnets verts, auxquels il confiait ses peines. : « Aller le moins souvent possible dans cette mascarade. Je suis traqué par la violence du blanc et l'inconscience de ; miens. Le problème est sans issue, sinon une seule ; mais je suis si lâche ! ».

Le lendemain de son intervention au meeting, l'occupation l'avait, requis de se présenter devant le grand Prévôt. Celui-ci lui avait proféré des menaces. Roger écoutait la verte mercuriale sans répondre, calme et dédaigneux. Mais quand l'Officier lui eût dit, que les Haïtiens n'étaient que des phraseurs, il l'avait cinglé de cette réponse : — nous ne faisons pas de phrases à Savannah, pour vous aider à conquérir votre indépendance! — Subitement radouci, le Grand Prévôt lui avait dit :

« Pourquoi ne voulez-vous pas collaborer avec nous, en vue du bien de votre pays ? ».

—Vous dites Justice, avait-il répondu, et je ne vois que Crime. Droit des Peuples à disposer d'eux-mêmes ! et vous nous avez imposé un traité léonin ! Occupation provisoire, et vous prenez des mesures

financières qui doivent la rendre définitive. Fraternité, et c'est Haine. D'ailleurs, Grand Prévôt, la coopération du requin et de la sardine est une farce tragique.

— Vous auriez reçu des dollars, Monsieur, des faveurs, avait insinué le Yankee tentateur.

— Non, Monsieur ! il n'y a pas de livrée à ma taille !

La scène fut violente, mais on le laissa partir.

[35]

Tous les après-midi, son travail terminé, il allait, parfois à pied, parfois sur son beau cheval gris pommelé se promener, solitaire, parmi la campagne environnante, continuer ses amères méditations. Des décisions contradictoires s'entrechoquaient dans sa tête. Devant cette chute de sa patrie, il était humilié d'être un contemplatif. Il ne croyait pas à la vertu de l'action par la plume ou par la parole. Il se disait que les peuples ne s'affranchissent de la domination étrangère que par la belle réalité du sang. Mais le néant de ses moyens, accentuait davantage son désespoir. Il vivait sans joies, bien qu'il eût fait sa maîtresse de la jeune femme rencontrée au cabaret.

Maintenant, pourvue de robes et de bijoux, habitant une maisonnette propre, dans le verdoyant quartier du Bois-Chêne, Florecita Miguel était une jolie volaille de luxe, sur le passage de qui se retournaient les connaisseurs.

*
* *

Pascal Darty, le visage triste, venait d'entrer dans le cabinet. Lui, toujours souriant ! Que se passe-t-il ? s'interrogea Roger Sainclair.

— Alors, mon vieux, ça ne vas pas ? Ennui d'argent. Je suis à tes ordres, tu sais !

— Non ! Roger. Je suis en train de me demander pourquoi la vie nous fut donnée ? Si la création est un accident, nous sommes bien en déveine !

— Pas de blasphème, mon Cher Pascal. Ce n'est pas élégant.

— Si tu savais ce qui m'est arrivé, tu ne me parlerais pas d'élégance.

— Au fait, Pascal, qu'y a-t-il ? questionna Roger avec une amitié inquiète.

— Un Américain, qui habite à côté de chez moi, le Dr. Manhattan, vint l'autre jour me prier d'assister à une réception qu'il donnait en sa résidence. J'éludai l'invitation. Il insista. Finalement j'acceptai. Je dois te dire qu'il s'était toujours montré très gentil à mon égard, sa femme également. Hier soir, à neuf heures, je me présente donc chez lui. Accueil cordial : Champagne cocktails, blues-. L'Architecte Pierre Dalbreuse était avec moi le seul Haïtien de la réunion. Les femmes s'efforçaient d'être charmantes. Soudain, une jeune Américaine belle, mais sans charme, comme fabriquée « en série » pénétra dans la salle. Dalbreuse, poussé par je ne sais quel démon, demanda au Dr. Manhattan de lui être présenté. Celui-ci m'invita à les accompagner. Pouvais-je refuser ? Je maudissais intérieurement Dalbreuse qui semble n'être heureux qu'en la compagnie des blancs, — une sorte d'intuition nègre, m'avisait "qu'à cette présentation, il y aurait un désastre. Arrivés devant la jeune femme qui mangeait une crème à la glace, tout en flirtant avec un officier [36] vois ma guigne ! je fus le premier à être présenté. Je m'inclinai. En relevant la tête, j'avais reçu en plein visage, tout le contenu de sa coupe ! tandis qu'elle s'écriait, d'une petite voix pincée : « Je ne veux pas qu'on m'amène des nègres » !

Il paraît que je m'inclinai encore devant elle. J'étais comme dans un cauchemar. Des rires fusaient à côté de nous. J'entendais le Docteur Manhattan qui élevait In voix. Au vestiaire, où je me trouvai sans savoir comment, je rencontrai Dalbreuse. Des milliers de chandelles dansaient devant mes yeux. Le Dr. Manhattan vint nous marmotter des excuses. Par une porte de la cour, nous nous sauvâmes, Dalbreuse et moi, comme des cambrioleurs surpris. Rentré chez moi, je m'étendis sur mon lit, sans retirer mon smoking. Je ne sais pas si je n'ai pas pleuré. Roger ! je suis mûr pour toutes les folies.

Il y eut un silence.

— Mais, mon petit, qu'allais-tu chercher chez ces gens ? Ne sais-tu pas que l'Américain qui s'attendrira sur la colique d'un chien sans race, dansera le cake walk, devant le cadavre d'un noir, qui ne lui a fait aucun mal ?

— Tu me reproches, Roger, d'avoir été chez ces gens. Ce n'est pas de ma faute. À cette réception, j'avais des chances de rencontrer des

hommes d'affaires du Wall-Street, venus pour acheter la récolte de coton. Je suis courtier. Ils auraient pu me faire des propositions intéressantes. Toi tu peux t'isoler, car tu en as les moyens. Mais nous qui « turbinons » « au bord de mer » il nous faut frayer avec tous ces gens, avaler notre orgueil, sourire quand nous avons l'envie de mordre. Notre peine est peut-être plus humble que la tienne, mais pas moins cruelle.

Il y eut encore un silence.

Pour la première fois, Roger Sainclair, voyait les yeux de Pascal Darty s'embuer.

— Il semble, Roger, que l'Occupation t'en veut beaucoup de ton attitude. Un officier que je vois souvent à l'Hôtel de France, m'a dit qu'on a l'œil ouvert sur toi.

— Que me veulent-ils ? S'ils me poussent à bout, Pascal, je tomberai en puissance devant leurs mitrailleurs. — Son masque s'était durci.

Pascal Darty était parti. Roger Sainclair vit à sa montre bracelet qu'il était cinq heures moins le quart. Il sonna son clerc qui parut, lui passa des ordres pour le travail du lendemain, prit son chapeau, sa canne et s'en alla.

[37]

*
* *

Ce même après-midi, Gaude avait eu la fantaisie de faire une promenade par la ville. Son père, au bureau, travaillait avec le Chancelier. Elle était partie sans le prévenir. On était au 10 Décembre. L'approche de la fin de l'année donnait à la cité un air de fête. Malgré l'inquiétude qui marquait les visages, Port-au-Prince était joyeuse. La foule se ruait dans les magasins remplis de belles marchandises. Les pâtisseries regorgeaient d'acheteurs. Les cafés ne désemplissaient pas de consommateurs grandiloquents. Dans les rues, les enfants soufflaient dans leurs minuscules ballons de couleurs.

Foule de campagnards naïfs, vêtus de drill bleu, nus pieds, parcourant les boutiques, les épiceries, les bazars, pour s'approvisionner de toiles, de liqueurs, rubans, vins, bonbons et babioles, en vue des réjouissances annuelles ;— de courtiers marrons, aux faces tordues de

soucis, guettant à la borne d'une rue, la proie candide ; — d'anciens généraux, aux masques dévastés de privations et de regrets, fantoches d'un passé décevant, s'en allant flasques, dans leurs-vieux costumes, veufs de galons, en racontant d'une voix dolente, leurs splendeurs évanouies, — de beau monde, entrant dans les magasins, en ressortant les, mains pleines d'utilités et de frivolités.

Le « Bord de Mer », avec sa foule composite, les chansons des débardeurs, transportant sur leur dos des sacs de cafés, avec son odeur de fruits, de goudron et d'épices, dispensait une allégresse d'autant plus dynamique, qu'elle était toute empoisonnée d'incertitudes.

Gaude, en traversant ce paysage, sentait sur sa figure, l'haleine ardente et musicale de la vie tropicale.

Eternel mystère du cœur humain. Certains jours, on foule la terre d'un pied léger, comme un bel animal insouciant, ne percevant pas la douleur des autres, ni la sienne parfois.

Magnifique de santé, Gaude s'en allait par les rues. Des gentlemen bronzés, la détaillaient des yeux, avec admiration. Cet hommage des mâles lut faisait plaisir. Tout en marchant, elle songeait aux menus faits de la semaine écoulée. Smedley Seaton était venu la voir. Décidément ce colosse ne lui plairait jamais. Elle avait reçu de Marcelle Ricard pour laquelle elle ressentait une vive amitié, un panier de fruits et une cage d'oiseaux.

Elle haussa son poignet à ses yeux et constata cinq heures dix à sa montre. « J'ai le temps », se dit-elle. Un buss passait. Elle appela le cocher, y monta et ordonna au conducteur de sortir de la ville, dans la direction du Pont Rouge.

[38]

Dix minutes après elle était parmi la campagne. Les champs de cannes, les grands bois, se teintaient déjà sous les feux du soir. La mer, là bas souriait comme un immense tombeau rose.

Tout le long de la route, des villageoises joyeuses, juchées sur des bourriques rapides, regagnaient leur chaumière.

Lentement, le buss s'avavançait. L'air était léger et parfumé. Une forêt apparut.

— Attendez-moi ici ! dit Gaude au cocher,

Lestement, elle sauta à terre et pénétra dans la futaie aux mille sentiers. Eblouie elle marchait. Des trilles d'oiseaux, éclataient ça et là. Une chanson brutale et triste lui arrivait accompagnant dans le lointain, la cognée de quelque bûcheron.

Sans pensée précise, toute à la joie d'une découverte, elle s'enfonçait dans la forêt. Dix minutes avaient fui, depuis qu'elle cheminait, arrachant les orchidées sauvages qui pendaient aux branches basses des arbres.

Mais déjà le soir tombait. Une ombre mauve vêtait la forêt.

« Rentrons ! se dit-elle tout haut » en souriant, Elle rebroussa chemin et s'engagea dans un sentier bordé de pois de senteur. Cinq minutes. Mais au lieu de sortir elle avait l'impression qu'elle pénétrait davantage au cœur du bois. Le soleil, entre temps, était entré dans la mer. L'ombre mauve tournait au demi-deuil Elle ne pouvait s'orienter. Elle avait essayé de tous les sentiers. Ç'avait été pis... La peur l'avait gagnée. Elle s'était ingéniée, douloureusement, à se rappeler la sortie. Nenni ! Toutes les voies lui semblaient conduire au fond. Gaude constatait avec effroi, qu'elle s'était perdue dans la forêt.

Elle aurait voulu crier, mais l'écho de sa voix l'eût effrayé davantage. Des larmes perlaient à ses yeux. Affaiblie de crainte, elle s'était laissée choir sur un palmier écroulé.

— Mon Dieu ! gémissait-elle que deviendrai-je quand la nuit sera complètement venue ? Si un satyre nègre surgissait ?

Brisant le silence, un pas craqua sur les feuilles. Elle ferma les yeux ! Seigneur ! Une prière monta à ses lèvres. Elle se défendra d'abord.

Débouchant d'un sentier, un jeune homme vêtu avec élégance, le devant du panama baissé sur les yeux, les bras croisés au dos, passait. Gaude le regarda à la dérobée. Il lui avait adressé aussi un coup d'œil rapide et continuait avec indifférence.

— Monsieur ! appela Gaude, craintive.

[39]

Il s'arrêta, s'avança, son chapeau à la main, et dit : « Vous désirez Mademoiselle ? »

— Excusez-moi, Monsieur. Je me suis égarée en la forêt. Voulez-vous être assez bon pour me remettre sur la grand'route ?

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, de n'être pas venu à vous ; je vous avais prise pour une Américaine en balade, familiarisée avec ces petits chemins inextricables.

— Quelle chance, Monsieur, pour moi, que vous passiez par ici !

Elle s'amusait maintenant de son fourvoiement, mise en confiance par les manières courtoises du jeune homme.

— La forêt est perfide, Mademoiselle, donnez-vous la peine de passer devant moi. Je vous indiquerai la direction à prendre.

Ils marchaient.

Dix minutes après, ils sortaient du grand bois. Le cocher du buss sourit avec paillardise, quand il vit sa passagère arriver en compagnie d'un homme. L'inconnu salua Gaude et fit le geste de se retirer.

— Non, pas encore, Monsieur. Comment vous remercier de votre bonne grâce.

— Ne me remerciez pas, Mademoiselle. Je n'ai accompli qu'un simple et agréable devoir.

— Puis-je savoir le nom de mon sauveur ?

— Sauveur est de trop, Mademoiselle. Je m'appelle Roger Sainclair répondit-il en s'inclinant.

— Comment ! Mais, Monsieur, je suis ravie de vous rencontrer. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Mon père, Monsieur de Senneville, vous connaît.

— Effectivement. J'ai eu l'honneur d'être présenté à Monsieur de Senneville. Excusez-moi, Mademoiselle, de faire votre connaissance, en une occasion qui vous laissera de moi un bien vilain souvenir.

— Non, Monsieur, agréable ! Maintenant que je suis dehors, je ne regrette plus de m'être perdue.

Le soir était presque tombé. À l'horizon, il n'y avait qu'un vague haillon pourpre, rongé de noir, qui naviguait lentement.

— Je vous présente mes respects, Mademoiselle, et vous prie de me permettre de m'en aller.

— Si cela ne vous dérangeait pas, Monsieur, je vous demanderais de venir avec moi jusqu'à la maison. Mon père sera heureux de vous présenter, de vive voix, sa gratitude. Montez, Monsieur, je vous en prie.

— Le peu que j'ai fait, Mademoiselle, ne mérite pas cette attention.

[40]

— Vous me feriez plaisir, Monsieur.

— On ne peut résister à tant de bonne grâce.

Roger prit place à côté de Gaude. La voiture partit.

D'un clin d'œil, le jeune homme admira le fin visage, le corps parfait, les yeux de mer. La voix de la jeune fille était insinuante. Pascal Darty n'avait pas exagéré.

— Monsieur votre père, dit-il en souriant, va vous gronder, Mademoiselle. Il sera étonné de vous voir arriver en si disgracieuse compagnie ?

— Ne vous calomniez pas, Monsieur, mon père sera enchanté de vous revoir. Il a de vous une si excellente opinion !

— Il est trop indulgent, Monsieur votre père, Mademoiselle.

— Je suis vraiment contente Monsieur, de ce joli hasard qui m'a permis de vous connaître.

— L'honneur et le plaisir sont pour moi, Mademoiselle.

Vingt minutes après, ils étaient arrivés dans l'allée de la villa où le cocher arrêta la voiture.

De la galerie, Monsieur de Senneville qui commençait à s'alarmer, courut vers eux. Quand le diplomate vit un homme descendre du buss pour offrir la main à Gaude, il fut surpris, mais salua de la tête, Gaude prévint sa question et lui dit avec une étourderie d'enfant gâtée :

— Ne me gronde pas, petit père. Je me suis aventurée dans une forêt où je me suis égarée. Heureusement que Monsieur a surgi, pour me remettre sur la route. Je te l'amène pour que tu le remercies.

— Mais c'est M. Roger Sainclair ? dit M. de Senneville.

— Pour vous servir, Monsieur. Je m'excuse de tomber chez vous, comme un accident.

— Heureux, Monsieur, Merci de votre amabilité pour ma fille.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

M. de Senneville pria Sainclair d'accepter un apéritif.

Ils se rendirent sous le péristyle de la maison où, ils s'assirent sur des dodines. Gaude s'en alla et revint, suivie de Louis-Quatorze qui portait un plateau d'argent, sur lequel étaient posés trois verres, à moitié remplis de Cassis et de vin de Pouilly.

Tandis qu'ils buvaient, Gaude observait discrètement Roger Sainclair. Elle remarqua ses beaux yeux pleins de tristesse et d'intelligence, dans le visage harmonieux, le grain de la peau noir-havane, les grands sourcils presque joints. Roger Sainclair, de son côté, évitait de diriger ses regards vers la jeune fille, comme sous le coup d'un obscur et soudain malaise.

[41]

Bientôt il prit congé. Gaude et son père allèrent dîner. À dix heures, après avoir fait un peu de piano, elle gagna sa chambre, se dévêtit, prit un livre et se coucha ! Elle ne lisait pas. Elle songeait plutôt...

Le climat des tropiques semblait lui souhaiter une perpétuelle bienvenue. Elle s'avoua le plaisir très subtil qu'elle avait éprouvé au contact de Roger Sainclair.

Il est gentil, se dit-elle tout haut, avec un vague sourire.

Gaude sentait refleurir ses puissances sentimentales.

Par la fenêtre ouverte elle voyait palpiter un pan de ciel étoilé.

Une odeur d'amour montait de la terre.

*
* *

Huit jours après, Monsieur de Senneville offrait à la Légation sa première réception.

Depuis une heure de l'après-midi, le ciel boudait. Le vent d'Est sacageait le feuillage des arbres, sifflait dans la chevelure des palmiers. Dans l'air, c'était un tournoiement de feuilles vertes, de pétales et de paille. Un parfum de tempête chargeait l'éther. La mer, là-bas, noircis-

sait. Dans les rues, les passants s'empressaient de rentrer chez eux ; des chiens, la queue sous le ventre, fuyaient.

De seconde en seconde, des éclairs décrivaient au ciel d'airain, des zigzags vert et or. Et cela éclatait... crê... ê ê...

C'était à croire que là haut, des artilleurs ivres, actionnaient des milliers de canons.

La petite bonne Maxoula, qui torréfiait du café dans la cuisine, se signa en tremblant et lamenta : « Papa Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? C'est un grand Esprit qui se réjouit ! »

Puis elle cria d'une voix que la peur rendait plus aiguë :

« Louis Quatorze, allez fermer les fenêtres de l'étage ! »

Le garçonnet qui causait dans la rue avec des camarades entendit l'appel. Comme une flèche, il gagna la maison.

Soudain, un nuage creva. Les premières mesures de la pluie prélu-dèrent sur les arbres sur la terre, que les grosses gouttes creusaient, sur les toits, de tôle, tac... tac... Et, d'un coup, déchirant les nuages de plomb, l'eau nombreuse gronda sur la ville, furieuse et sombre.

Garde, qui contemplait cette dégringolade à travers les persiennes de la pièce où elle se trouvait avec son père, à l'étage, était joyeuse et craintive [42] à la fois. Elle s'amusait de l'harmonie formidable de l'averse, soulignée par les déflagrations de l'orage. Cependant tous deux restaient silencieux.

Mais, dans la cour, Louis-Quatorze tout nu, dansait, chantait et riait. Chaque éclair faisait étinceler ses dents. Il avait l'air d'un petit bronze en gaîte, descendu de son socle. Etait-il un minuscule élément ?

— C'est quand même beau cette ondée ! finit par dire Gaude.

— Pourvu, répondit M. de Senneville qu'elle ne continue pas jusqu'au-soir, pour empêcher les invités de venir.

— Oh ! non, ça passera.

— Il me semble, Gaude, que tu prends plaisir à ce déluge.

— Je ne sais pas, père, mais cette pluie qui rugit comme une bête en délire, agace moins les nerfs que celles de chez nous, d'un gnan-gnan à rendre neurasthénique.

— C'est la nouveauté, Gaude, qui te séduit. Tu es bien de ton temps. Une demi-heure s'était écoulée. La pluie, comme affaiblie par sa propre violence, déclinait.

— Que te disais-je, papa, s'exclama Gaude, elle passe !

— En effet, [difrMi.de](#) Senneville, qui allait regarder à travers les persiennes.

— Tant mieux, ajouta-t-il.

Des morceaux de clarté, ça et là, plaquaient le ciel encore nuageux. Une odeur de menthe et de terre mouillée, était mêlée à la brise salubre qui venait de la mer. Sur la colline proche, une longue écharpe d'arc-en-ciel, rose améthyste, lilas, traînait. Dans le lointain, mugissait une génisse.

Sur la ville, une buée lumineuse s'irradiait.

La vie reprenait dans les rues où, des gamins jouaient dans les rigoles, comme de jeunes chiens. Une douceur fraîche envahissait toutes choses.

Soudain, dans toute sa splendeur, reparut le soleil.

Le rire de Maxoule s'égrenait dans la cour.

*
* *

Après une brève inspection du buffet, disposé dans une pièce attenante au grand salon, Gaude alla s'habiller.

Tout en se parant elle songeait aux incidents des huit jours passés. Smealey Seaton était revenu chez elle. Ils avaient été, la veille, prendre, en compagnie de l'ambassadrice américaine, le thé à leur club. Drôle d'endroit, songeait-elle, où les gens mettent los pieds sur les tables.

[43]

Deux jours après, elle avait assisté aux Variétés, à une représentation théâtrale. À l'entre-acte elle avait rencontré Roger Sainclair cau-

sant avec Marcelle Ricard. Il s'était incliné devant elle, avait parlé une minute, puis s'était retiré, souple et sobre, comme cherchant à l'éviter.

— Il a vraiment l'air sauvage, sous ses manières polies, pensa Gaude. Viendra-t-il à la réception ?

Et mi-rieuse, elle s'avoua que son absence lui causerait une mince déception.

Au même moment, on frappa à la porte de la chambre. Elle était en combinaison de soie mauve, déjà chaussée, assise devant sa psyché.

— Qui est là ? demanda-t-elle ?

— C'est moi, Maxoule.

Gaude passa un peignoir, et alla tourner le loquet de la porte. Maxoule entra et dit :

— Depuis avant la pluie, Mademoiselle, un garçon avait apporté ces fleurs avec cette lettre. J'avais oublié de remettre à Mademoiselle.

Maxoule tendit le pli à Gaude qui ouvrit l'enveloppe non cachetée et en tira une grande carte. Elle lut :

« Roger Sainclair, empêché au dernier moment d'être cet après-midi, à la réception de M. de Senneville, s'excuse auprès de lui et de Mademoiselle Gaude. Que M. de Senneville, daigne prier, en son nom, Mademoiselle sa fille, d'accepter ces quelques fleurs, avec ses respectueux hommages ».

— M. Marvil avait raison, pensa Gaude. C'est un poseur-ce noir !

D'un geste presque nerveux, elle lança le carton sur une petite table de gaïac, où elle déposa la corbeille d'oeillets rouges, qu'elle avait prise des mains de Maxoule.

Elle continua à s'habiller, un tantinet contrariée. Elle renonça à la robe grenat, d'une coupe hardie, qu'elle s'était promise de porter, et se revêtit d'une toilette simple, en linon blanc, agrémentée de point de Bruxelles, puis descendit.

Cinq minutes après, les invités affluaient.

Dans le salon, aux murs décorés de roses pourpres et de dahlias bleus, c'était un charmant papotage. L'orchestre, placé dans un coin de

la pièce, jouait des blues, des valse, des tangos. Déjà des couples dansaient.

Malgré la bonne humeur qui l'entourait, Gaude ne se sentait pas en train. Smedley Seaton, vint la prier à danser. Sans plaisir, elle se leva. Elle tournait avec cadence, entre les bras de l'officier, mais elle ne dansait pas, car l'âme [44] n'y était point. En vain, Smedley Seaton faisait tout son possible pour lui plaire. Elle ne comprenait pas son langage.

Elle était lointaine. Elle devinait, à la mine de l'officier qu'il voulait lui faire un aveu, mais la physionomie de cet amoureux, lui suggérait plutôt une envie folle de rire.

Il y a tant de comique pour une femme, dans le visage d'un prétendant indésirable.

La danse terminée, elle se rendit au buffet, en compagnie de l'officier qui ne la laissait pas d'une semelle. A son retour au salon, elle était assise à côté de l'ambassadrice des Etats-Unis et de Mme Jacques Poussigny, quand elle entendit celle-ci s'exclamer presque :

— Est-ce possible ! Roger Sainclair dans le monde ?

Elle tourna la tête et le vit, en effet, dans un groupe près du piano, qui saluait son père. Il portait une veste noire, bordée, un pantalon gris sombre au pli impeccable, des souliers à tige ardoise. À sa cravate noire était fichée une perle.

Gaude éprouva un étrange petit frisson à voir le jeune homme. Elle regretta de n'avoir pas mis sa robe grenat.

Après avoir d'un regard, fait le tour de la salle, Roger Sainclair la remarqua. Il quitta le groupe. Et, de son allure lente et féline, qui plaisait tant à la jeune fille, il vint s'incliner devant elle.

— Je ne vous espérais plus, Monsieur Sainclair, dit-elle en souriant.

— Vous, m'espérer, Mademoiselle, c'est vraiment trop de grâce.

— Vos fleurs m'ont ravie et vous venez, c'est encore mieux, Monsieur mon cicérone.

— Ne songez plus, Mademoiselle, à ce mauvais quart d'heure ; toute la peine a été pour vous et toute la joie pour moi.

— Laissez-moi, Monsieur Sainclair, vous montrer la foute du buffet.

Ils s'en allèrent.

Arrivés dans la pièce, Gaude fit servir deux coupes de Champagne, en offrit une à Roger et, prenant la sienne, lui dit d'un air mutin, toute gaie maintenant :

— À la santé du sphinx. À son apprivoisement !

— Vous faites erreur, Mademoiselle, répondit-il, en souriant, il n'y a rien de moins mystérieux que moi. Quant à ma réputation de sauvage, elle est faussée.

— Toute la salle, Monsieur, a été surprise de vous voir entrer tout à l'heure continua Gaude avec enjouement.

[45]

— Dois-je vous avouer, Mademoiselle, que je ne m'explique pas comment je suis ici ce soir ?

— Ah ! fit Gaude, en le menaçant du doigt, gentiment, votre excuse n'était qu'un petit mensonge ?

M. de Senneville arriva dans la pièce, avec le Ministre des Relations Extérieures et d'autres personnages officiels.

— J'aurais regretté votre absence, Monsieur Sainclair, lui dit-il.

— Je ne demandais qu'à venir. Mais dans notre profession, il y a tant d'ennuis soudains.

Gaude sourit de la réponse de Roger. Comment se disait-elle, il me prend déjà pour sa complice ?

Quand même, ajouta M. de Senneville, je ne vous absous pas de votre retard. Et, comme punition, Monsieur Sainclair, vous dinerez avec nous.

— La pénitence sera agréable, Monsieur.

Smedley Seaton vint se mêler au groupe qui, avec entrain, vidait des coupes et mangeait des gâteaux.

Gaude et Roger continuaient à s'entretenir. Smedley Seaton toisa le jeune homme. D'instinct, il pressentit un rivai en lui. L'officier s'avança vers eux, et demanda à Gaude l'honneur d'un fox-trott que jouait

l'orchestre à ce moment. Elle s'excusa auprès de Roger et prit le bras de Seaton. Roger ne s'attarda pas dans la pièce. Il alla s'appuyer contre une porte de la salle de réception, en considérant les couples d'un regard morose.

Depuis le jour où le destin l'avait conduit dans la forêt, sur la route de Gaude, il était tourmenté, inquiet. Tout ce qu'il faisait lui semblait terne. Avant la pluie, ne pouvant travailler, obsédé par l'image de Gaude, il s'était rendu chez Florecita, décidé à ne pas déferer à l'invitation de M. de Senneville. Florecita, toute nue, avait dansé pour lui une « bangouline » voluptueuse. Cela ne l'avait pas intéressé.

Après l'averse, il était rentré chez lui, avait essayé de lire, mais il avait remis le livre à sa place, avec lassitude et puis s'était habillé comme un médium sous la suggestion, pour se rendre à la réception.

De voir Gaude, qu'il connaissait à peine, danser avec l'officier, une souffrance le saisit, traîtreusement, Roger s' alarma. Qu'y avait-il de commun entre cette jeune fille et lui ? D'ailleurs pourquoi était-il là après s'être excusé ? C'était même une incorrection. Il eut peur de regarder au fond de lui. Que faisait-il encore dans ce salon ? C'est vrai, il avait accepté à diner.

Dans le remous du bal, le couple vint à passer à quelques pas de lui. Il crut voir de l'ennui dans ses yeux. Cette illusion de son [46] imagination fut agréable à sa vague jalousie. Maintenant, elle sourit à son danseur.

Oh ! Gaude, pensa-t-il, pourquoi souriez-vous à cet homme déplaisant ?

— Est-ce que j'aime cette jeune fille ? se questionna-t-il

— Non ! se répondit-il avec une fatuité amère.

Le mot de Pascal Darty lui revint à la mémoire : « Ces morceaux ne sont pas pour nous ».

— Et pourquoi pas après tout ?, se demanda-t-il avec rage.

Tous les couples qui passaient, figuraient à ses yeux, Gaude et l'officier.

Roger Sainclair, chasse ton désir, pensa-t-il. Tu te juges supérieur à Smedley Seaton. C'est ton opinion, ce n'est pas celle du monde. Que lui importe, au monde, tes privilèges spirituels, et même ta grâce ani-

male ! Tu es homme de couleur.. .Cette belle jeune fille est interdite à tes mains artistes ! Ne vois-tu pas comme elle fait, avec Seaton, un couple assorti ? Rentre dans ta villa où les hommes t'exilent, mâcher ton désespoir de n'être pas aimé.

Roger sourit. Il murmura :

— Non, Mademoiselle Gaude, je ne vous aime pas !

Le couple repassa près de lui.

— Oh ! se dit-il, comme ce fauve aux yeux d'acier, traîne avec perversité, sa lourde main de boutiquier, sur l'épaule bouleversante ! Vous riez de moi ours blanc ! Je suis capable de vous détruire ! Quant à Gaude, je croyais qu'elle était plus belle que cela. Sous la lumière des lustres, les défauts de son corps s'accusent. Oh ! comme je l'aime !

La musique s'était tue.

Smedley Seaton et Gaude avaient pris place, sur un canapé, à un mètre du jeune homme. Ils se parlaient. Gaude tournait entre ses doigts une fleur. Roger supposa que c'était l'une de celles qu'il lui avait envoyées. Cette idée lui fit plaisir. L'orchestre exécutait la valse à la mode de Louis Dorfeuil, à lui dédiée : « Fleurs de Rêve ». Le couple s'était mis debout.

— Navrée, Monsieur Seaton. J'avais promis cette danse à M. Sainclair. Et Gaude se retourna vers lui, simple et séduisante. Roger fit trois pas, médusé. Smedley Seaton pâlit. Il décocha au noir un regard de haine.

— Je crois vous avoir promis cette valse, Monsieur Sainclair ? dit Gaude.

— Oui, Mademoiselle, balbutia-t-il. Je vous espérais.

Ils se lient. La musique, comme complice du jeune homme, s'exalte. La salle n'en croit pas ses yeux : Roger Sainclair danse !

[47]

Souple, la tête en arrière, il marquait son fameux pas de valse lente, qu'il inventa naguère, dans une éclaircie de sa jeunesse.

Dès le moment où il avait passé la main sous le bras de la jeune fille, cruelle et douce, s'était imposée à son esprit, la conviction, qu'il venait de toucher la taille de sa destinée.

Des couples cessaient de danser pour admirer le spectacle.

« Ah ! s'exclama Louis Dorfeuill, dans un groupe, nous retrouvons le premier danseur de la capitale ».

Roger dansait, avec cette divination nègre des cadences, cette harmonie dépouillée et libre, presque religieuse, laissées en lui, par des siècles d'ancêtres, qui avaient fait de la danse l'expression sacrée de leurs âmes.

Le couple semblait exécuter un rite, précédant l'accomplissement d'un mystère dyonisiaque...

— Oh ! comme vous dansez, Monsieur Sainclair, dit Gaude d'une voix câline et basse.

— Non ! Mademoiselle Gaude, c'est vous qui m'entraînez ! Vous êtes inouïe, Mademoiselle Gaude !

Sa voix frémissait d'amour. La jeune fille leva vers lui ses yeux pers. Elle vit que les siens étaient exténués. Le frisson de la vérité agita ses seins tièdes.

La musique s'était tue Un murmure flatteur parcourut la salle. Roger avait oublié tout : sa couleur, les Américains, la petite patrie piétinée.

Plus loin, vexé et furieux, Smedley Seaton demandait à M. Calvin Wallace, le ministre anglais, elle ne se souvenait pas de ce tableau de Frémiet du British Muse : « Le gorille emportant une nymphe ».

La demie de sept heures sonna. Les invités partaient. Roger alla s'accouder à la balustrade de la galerie.

Dans le parc, derrière un bouquet de palmiers, la lune, sur le ciel nuptial, s'élevait comme un disque de nacre Roger sourit à l'astre mâle, d'après la mythologie Wo Dou.

*
* *

Après le diner, ils gagnèrent la terrasse où ils dégustaient des liqueurs, tout en bavardant sur la vie tropicale.

— La société haïtienne est très intéressante, dit Gaude, mais elle ne me change pas beaucoup de Paris. J'imagine que la campagne et ses habitants sont assez pittoresques.

[48]

— Oui, répondit Roger, par ses sites et les mœurs de ses habitants, l'intérieur de la contrée est plaisante.

— Ils m'apparaissent simples et aimables, ces campagnards, ajouta M. de Senneville.

— Pleins de belles naïvetés,, oui, répondit Roger, mais pas toujours charmants.

— Cela m'amuserait de les voir chez eux, dit Gaude rêveuse...

— Je vous prends au mot, Mademoiselle, répondit Roger, Monsieur de Senneville me fera l'honneur et le plaisir d'accepter une invitation. J'ai, dans le département de l'Artibonite, à cinq heures d'auto de la capitale, un petit domaine. Je vous convie à y aller passer deux jours, après les fêtes de fin d'année.

Mr. de Senneville tiqua, imperceptiblement, et répondit en regardant Gaude, comme pour prendre son avis :

— Vous êtes trop gentil, Monsieur Sainclair. Vos occupations n'en souffriraient pas ?

— Nullement ! Monsieur, vous m'honoreriez.

Gaude n'intervint pas, mais son sourire exprimait son acceptation.

— Bon, Monsieur Sainclair, acquiesce le diplomate, nous profiterons de votre gracieuseté.

— Monsieur, dit Louis Quatorze qui venait d'arriver, le facteur est en bas avec un papier. Il ne veut le remettre qu'à Monsieur lui-même.

Mr. de Senneville s'excusa et descendit.

Il y eut un silence. Puis Gaude dit avec une sympathie soudaine :

— Pourquoi, Monsieur Sainclair, êtes-vous toujours triste ?

La voix pleine d'amitié, remua voluptueusement Roger qui répondit : Vous êtes bonne, Mademoiselle Gaude ! Laissez-moi baiser votre main, ajouta-t-il, presque suppliant :

Dans sa voix s'angoissait le doux appel des sexes.

Simplement Gaude lui tendit sa main. Il la prit, la garda quelques secondes dans la sienne, puis la jeune fille sentit dans sa paume tiède,

un baiser brûlant et passionné. Elle en avait frémi jusque dans sa chair intime. Un silence fervent et inquiet régna entre eux

À quelle impulsion avait obéi Gaude en se conformant au désir de Roger ? Aimait-elle déjà le jeune homme ? Le climat avait peut-être son influence, dans l'attendrissement soudain de la jeune fille. Car, certains soirs, seule au balcon de sa chambre, légèrement vêtue, devant la belle nuit tropicale, la caresse de la brise en sa chevelure, sur ses seins, à ses lèvres, lui dispensait [49] une volupté violente, qui faisait venir des larmes à ses yeux, un désir de baiser à sa bouche. Et puis, Roger Sainclair, mâle aimable, qui semblait cacher sous sa réserve, une âme enfantine et distinguée, avait à ses yeux le prestige de l'inconnu.

Roger était à peine parti que Gaude gagna sa chambre. Elle se mit à réfléchir. Elle voulait faire le point de son étrange sentiment. Pourquoi cette faiblesse qu'elle éprouvait pour Roger. Ne venait-elle pas de lui livrer sa main par un baiser sans innocence, dont elle vibrait encore ? Quel était ce souffle qui la poussait vers le jeune homme de couleur ? Elle s'en voulait de cette inclination. Seaton de même race qu'elle l'aimait. Elle le jugeait indigne de son amour. C'était Roger qui bénéficiait de ses secrètes préférences. Gaude. n'élucidait pas cette élection.—« Non je ne l'aime pas se dit-elle, il n'y a dans ma complaisance pour lui, que raffinement de générosité.

Le visage de Roger traversa sa méditation. Elle a l'impression qu'aucune force ne l'empêchera de réaliser avec le jeune homme une aventure exquise et pathétique. Elle se dévêtit et essaya de dormir. Elle ne put. Gaude était la patiente d'un désir subtil et cruel. Etendue sur son lit, toute nue, la chaleur était forte, elle ferma ses yeux, dans la crainte que ne lui apparut, sous une forme lumineuse, la vérité de son cœur.

*
* *

Roger de son côté était bien troublé aussi. Il s'en alla vers le Champ-de-Mars. Il foulait la pelouse de la place d'un pas nerveux, tout en pensant à l'audace de sa prière de son baiser. Plus que Gaude il était humilié de son attitude, car son orgueil était excessif. Que ne pensera-t-on pas de lui, quand on saura qu'il aime une blanche ? Lui qui se croyait au-dessus de l'amour et qui raillait tant ses congénères

qui perdent la tête devant le sourire d'un minois rose. Pour ne pas rester seul avec ses pensées il se rendit chez Florecita.

D'ordinaire, il apercevait de l'allée, la clarté de la lampe du petit salon, à travers les jalousies de la porte. Cette nuit, nulle lueur, nulle petite voix chantante l'accueillant de loin.

Roger entra des la pièce en s'éclairant d'allumettes. Puis il gravit l'escalier qui conduisait à l'étage. Au palier, une plainte partie de la chambre, le frappa. Il s'y rendit et vit, la jeune femme sans voiles, peletonnée comme une boule sur le lit.

— Qu'as- u ma sauvage ? lui demanda-t-il d'une voix douce.

[50]

Florecita ne répondit pas. Il frotta encore une allumette. Elle pleurerait, le visage enfoui dans un oreiller.

— Écoute, Florecita, dit-il avec ennui, tu me fatigues à la fin avec tes pleurs, sans cause. Je suis certain que tu as été consulter encore un devin qui t'a prédit des stupidités !

— Je sais que tu me quitteras, répondit-elle, d'une voix triste. J'ai fait hier un mauvais rêve.

— Sois sage, Florecita, ne t'inquiète pas des songes. Ne va plus interroger les « Papas lois » qui sont des menteurs. Je t'aime bien...

Ces mots l'apaisèrent Elle se leva et fit de la lumière. Roger s'était assis sur le bord du lit. Prise d'une joie subite, Florecita sauta sur ses genoux, le caressa de la main, frotta ses seins durs, couleur de sapotille, sur son visage. Le jeune homme resta insensible à ces caresses Florecita l'examina d'un regard inquisiteur.

La jeune femme n'avait plus de charmes pour lui. Elle lui apparaissait vulgaire, primitive. Il était plein d'ingratitude pour le corps mince, brun-or. Son imagination, intoxiquée d'amour, créa une vision de la nuance de Gaude, qu'il compara à celle de la griffe. Le corps blanc lui parut inégalable. Il ferma les yeux....

Florecita, assise sur le plancher devant le lit, respecta sa songerie. Trois minutes après elle poussa un long soupir. Roger releva la tête et la vit pénétrer dans une pièce contigüe à la chambre.

Cinq minutes passèrent. Ne la voyant pas revenir il se leva et la trouva à genoux, dans un angle de la pièce, en extase, devant des portraits de Saints et de Saintes, fixés à la cloison, par des épingles. C'était des images de fabrication allemande : un Saint-Joseph blême, vêtu d'une cape bleue, debout, un lys à la main ; une vierge Marie, trônant sur un nuage d'or, bénissant des damnés qui brûlaient, en grimaçant, dans des flammes d'un jaune de soufre, tandis que les fouettaient de noirs démons à queue. D'autres chromos représentaient Jacques le Majeur, sur un cheval gris, piétinant un dragon et des blessés ; un Père Éternel barbu, entouré d'éclairs, sous un œil énorme, enclos dans un triangle ; un Saint-Pierre avec une grande clé à la main droite ; — un Christ noir, — Adam et Eve, nus dans un jardin, sous un arbre en fleurs, contemplant un serpent à grosse tête.

Sur un foulard de soie rouge, étendu sur le parquet, se trouvaient des coquilles multicolores, des soucoupes en porcelaine rose, pleines de pistaches, de mais grillés et de dragées. Dans une large écaille de tortue, il y avait du miel. En de petits plats de grès des gâteaux rassis. On voyait encore [51] côte à côte, couchées sur du coton, trois statuettes en pierre, bien huilées, l'une jaune, l'autre blanche, et la dernière noire. Deux petites cruches en terre cuite contenaient du laurier desséché. Un bol d'huile de palma-christi, où affleurait un bouchon, surmonté d'une minuscule mèche allumée, éclairait l'oratoire. Fichés dans un trou de la cloison, trois bâtonnets enrubannés, portant, au bout, de petites calebasses, zébrées de hiéroglyphes, achevaient le décor.

Navré, Roger s'était approché de Florecita, perdue dans une silencieuse invocation : œil dilaté, tête inclinée en arrière, bras croisés sur ses seins. Pas un muscle de son corps ne bougeait. La lumière du bol d'huile rougissait son ventre nu. Malgré sa colère, Roger fut curieux de la scène. Il se taisait. Maintenant, Florecita parlait. C'était un charabia africain, des incantations tragiques, des appels désespérés et passionnés à des saints catholiques, à des dieux Wo-Dou, qu'elle suppliait, semblait-il, de déjouer les astuces de puissances invisibles, hostiles à son bonheur.

Soudain, Florecita se redressa, les yeux exorbités, les mains unies sur sa tête échevelée. Elle courut dans la pièce, à droite, à gauche, comme une bacchante, tournoya, éclata de rire, superbe, bestiale et illuminée. Roger ne savait, si l'impression que lui distillait le spec-

tacle, était du respect ou de la peur. Immobile, adossée à une cloison de la pièce, Florecita chantait.

C'était une mélodie lente, légère et triste, qui touchait chez le jeune homme, des cordes qu'il ignorait :

J'ai donné à mes dieux.
Des roses et des patates,
Des gâteaux de maïs
Chauds et dorés,
Ils viendront guérir ma peine.
Nos dents rient du malheur.
Je sers mes « lois » d'Afrique.
Ils sont terribles et doux.
Il y a du chagrin qui s'avance
Pour attendrir le destin,
Je jetterai du riz, des fleurs et du thym !

Avec un intérêt pénible, Roger Sainclair écoutait la chanson. Une obscure inquiétude l'envahissait. Il était humilié, que, par une fissure, les alarmes vagues de la petite femme, s'insinuaient dans son esprit. Il intima l'ordre à Florecita de se taire. Inconsciente, elle continuait à chanter. Elle se tut enfin, courut encore à travers la pièce, une main sur les yeux, tournoya et s'écroula sur le plancher.

[52]

Roger était sous le coup d'une froide colère. Florecita se releva et vit le visage sévère du jeune homme. Elle supplia.

— Roger, ne m'abandonne pas ! c'est pour toi que j'ai prié !

Cette plainte poignante l'émut. Son courroux se tempérerait de pitié.

— Florecita, je vais détruire tes idoles, dit-il.

Il s'avança vers l'oratoire, se baissa, arracha les images qu'il déchira, — lança par la fenêtre ouverte le bol d'huile, les cruches, les assiettes, — prit les statuettes, les coquilles et autres fétiches, qu'il jeta dans un panier proche, les descendit dans la cour, et les noya dans un puits, où se mirait une lune railleuse.

À son retour il retrouva Florecita qui sanglotait, à la même place, accroupie sur le parquet. Sans paroles, il tira son portefeuille, en prit de l'argent qu'il déposa sur une table et s'en alla.

Il était étouffé. Il marcha vivement, sans penser. Au Champ-de-Mars, il vit un couple enlacé qui remuait, appuyé sur le soubassement en ciment, du kiosque en fer forgé. Il était minuit et demi. Des gens sortaient du théâtre : « Parisiana ». C'était des ligueurs de la « Résistance » qui, plus qu'avant, espéraient qu'une justice immanente viendrait au secours de la patrie occupée.

Ces ombres, dans la nuit, lui firent songer à la dure réalité. Son cœur se serra. Une voix cria, peureuse : « Liberté ou la Mort ! » Roger sourit, L'amour avait presque remplacé son chagrin patriotique. La haute flamme cruelle consumait en lui tout ce qui ne se rapportait pas à elle. Un météore dans le ciel stellaire.

Contraindre l'Amour et la Joie, murmura-t-il.

Il prit la direction de sa villa.

*
* *

Rapidement le mois avait fui. Le dernier soir de décembre était venu.

Roger Sainclair était seul dans le salon bibliothèque de sa résidence privée. Il songeait à Gaude, étendu sur un divan, tout en fumant un londrès. Le crépuscule, à son terme, inondait la pièce d'une lueur mauve, jouait au dos des beaux livres sur les étagères.

Pascal Darty, vêtu de tussor de soie gris, pénétra dans l'appartement, joyeux et désinvolte.

— Ah ! coquin ! dit-il, en souriant. Tu reprends goût à la vie. Mes compliments ! On ne parle dans les salons que de ton flirt sérieux avec la belle Gaude de Senneville.

[53]

— Que ces « mondains » sont bêtes, répondit Roger. On voit bien qu'ils sont oisifs. Je fréquente les Senerville parce qu'ils sont charmants. Mes visites chez eux n'ont aucune importance.

— Il paraît, Roger, que la jeune fille te veut beaucoup de bien. Ne dit-on pas encore que le jour du match entre le onze du dernier croiseur français et une équipe de l'U.S.S.H., elle poussa un petit cri, dans la loge présidentielle, quand ton cheval, sur le land, se cabra de si dangereuse manière.

— Mon cher Pascal, il n'y a aucune intrigue entre cette jeune fille et moi. Tout ce qu'on raconte à cet égard est faux.

— Ce n'est pas ce que croit, paraît-il, Smedley Seaton, le major américain. On le dit au désespoir.

— Pascal Darty, toi qui me connais, me juges-tu capable d'aimer une blanche ? Même si c'était vrai, je la fuirais.

— Voire ! Sainclair, si tu n'étais pas bien pincé !

— Je suis sûr de moi, Pascal.

— Vas-tu ce soir au Bal de Mariani-Club ?

— C'est possible, Pascal.

— Roger ! Tu ne me trompes pas, ajouta Pascal avec bonne humeur. Je te connais un peu. Il y a dans tes yeux une lumière de passion.

— Pascal ! Sais-tu que tu m'embêtes ?

— Oui ! Ces fleurs partout dans ton appartement, ta vie mystérieuse depuis un mois près... hum...

— Darty ! La vie est belle. Ne dis-tu pas souvent qu'elle est une danse, que seuls les niais refusent de danser ? Eh bien, je t'annonce que je suis dans la ronde ! Prenons une coupe de Champagne pour saluer l'année nouvelle.

Le domestique qu'il avait sonné apporta le nécessaire. Donnons-nous une accolade dit Roger comme nous faisons toujours à cette époque de l'année.

Ils s'embrassèrent, et prirent leur coupe.

— Buvons, Roger ; dit Pascal Darty, avec une émotion soudaine, à la résurrection de la petite maman noire, qui saigne !

Roger regarda son ami avec reproche. Son regard semblait lui dire : « Pourquoi réveiller cette douleur ?

Ils burent et se refirent.

Il y eut un court silence.

— Mais que devient Florecita ? Interrogea Pascal Darty.

— Je continue, à l'entretenir, mais je ne la vois plus, répondit Roger. Je déteste cette Afrique instinctive, cette Afrique à tam-tam, à gris-gris, à plumet, [54] toujours en quête de merveilleux. Celle-là est très loin de moi. Et dire que mon ancêtre, le fondateur, traquait déjà en 1780 les sorciers de la plaine. J'ai découvert, à cet égard ses ordonnances militaires, dans les papiers de mon père.

— Il ne faut pas exagérer non plus, Roger, tous les cultes se valent. Ce sont les superstitions qui entretiennent l'espérance au cœur des foules, qui ont besoin de magie, comme l'âne de fourrage. Les religions sont nées, de la peur des hommes en présence du mystère de la vie, qui commence et finit dans l'obscur. Entre ces deux pôles, il n'y a que de vagues lueurs : l'amitié, l'amour, la bonté. Notre peuple cherche l'âme, le divin, dans ses pierres et ses simagrées. Personne n'est certain de rien, puisque toutes les religions, je dis toutes, ne s'étaient sur aucune évidence. Les adorations de Florecita ne sont pas plus ridicules que les autres. L'homme quelle que soit sa race, est tourmenté de confuses craintes, veut se dépasser. Il étouffe dans le cercle où l'enferme la dure réalité. Il a soif de mystère et de fétiches Florecita est pure dans ses idolâtries qui lui procurent de beaux frissons. Elle est plus heureuse que nous, qui ne croyons ni en Dieu, ni en Diable, nous qui nous moquons de tout, sans vouloir être consolés.

Le soir obscurcissait la pièce. Roger se leva, alla tourner le bouton de l'électricité en disant avec une gaité noire : « Bah ! la lumière sortira de l'ombre ! »

Pascal s'en alla, ayant au préalable demandé à Roger de passer le prendre dans sa voiture pour qu'ils se rendissent ensemble au bal.

Roger fut repris par sa sonnerie amoureuse. Il voulut, dans le désarroi de sa pensée, prendre conseil de l'expérience de ses maîtres. Il s'avança vers une étagère où étaient quelques livres. Ses yeux tombèrent sur les « Pensées ». Il prit le volume, l'ouvrit et lut : « Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nos yeux pour nous empêcher de voir »

Contrarie, il remit le livre à sa place, en murmurant : « Ce Pascal m'ennuie à la fin avec ses sentences d'homme malade ».

Il alla s'appuyer à la fenêtre, aspira *avec force*, une bouffée d'air parfumé de citronnelle, qui venait des sommets de Pétionville. La

perspective de revoir Gaude plus tard, mit dans sa tête fiévreuse une diversion enchanteresse. « Oh! se dit-il, qu'elle soit mienne toute ».

An dehors, la fête retentissait.

[55]

*
* *

— Papa ! Il n'est que dix heures, dis au chauffeur de monter à Mariani-Club, en passant par le « bord de mer ».

M. de Senneville donna l'ordre.

On n'oubliera jamais cette fin d'année de 19... Les denrées se vendaient en Europe à des prix astronomiques. L'argent touchait tout le monde. Malgré la présence de l'étranger, ses brutalités, il y avait du bonheur dans tous les yeux. Ce soir-là, il semblait que tous les passants fussent heureux. La gaîté frappait au visage, à chaque pas qu'on faisait. Des feux d'artifice ensanglantaient la nuit claire. À perte de vue, à même le perron des maisons, c'étaient des rangées de chandelles. A tous les poteaux des résidences claquaient les petits drapeaux bleu et rouge... Dans les cafés, des individus qu'on croyait ruinés, répandaient des dollars par poignées. Des femmes ivres, dans les quartiers populaires, dansaient dans les cours, criaient, pleuraient. Elles couraient après les mendiants presque repus déjà, pour les gaver de victuailles et de tafia, reste des « libations aux Morts ».

Les marchandes nocturnes, assises sur leurs petites chaises, aux coins des rues, abandonnaient, de temps en temps, leurs plateaux de marchandises, pour aller se « dégourdir » les hanches, derrière une « coudiaille » qui passait. En attendant, des gamins rieurs pillaient fruits, tablettes de noix et poissons frits. La cité n'était qu'une immense gueule qui chantait, buvait et mangeait, un énorme bas du dos qui se rythmait.

Même les soldats de l'occupation étaient pris par cette allégresse contagieuse. Ils se ruaient dans la fête, raidis de rhum, embrassaient les femmes publiques, les hommes en goguettes, en disant « tous brothers ».

Gaude et M. de Senneville en parcourant la ville en liesse, voyaient et entendaient déferler la joie brutale et sans lendemain du peuple opprimé.

*
* *

Quinze minutes après, ils étaient au Mariani-Club, bien illuminé, devant la mer, au fond d'une allée, plantée de palmiers.

Tout le high-life port-au-princien s'y amusait, dans une atmosphère d'élégances et de sourires. Les visages partaient du blanc d'albâtre au noir havane. Cette dernière nuance était en minorité.

Les femmes, en général, portaient des toilettes réalisées à Paris. Sans dépit, Gaude pouvait louer leur chic, car elle était inégalable dans une robe de style, en taffetas vieux rose.

[56]

Marcelle Ricard, qui passait, l'aperçut sur le canapé où elle avait pris place, et vint s'asseoir à ses côtés, tandis que le Ministre d'Italie entraîna M. de Senneville. Marcelle rayonnait de plaisir. Elle agitait imperceptiblement ses épaules, au rythme de la « blues » que jouait l'orchestre.

— Bonne année ! Gaude, dit-elle avec effusion.

— Bonne année ! Marcelle quelle jolie fête !

— Ah ! nous autres nous fêtons éperduement la fin d'année. Ce doit être quand même mieux à Paris.

— C'est un autre genre, Marcelle. Il me semble qu'ici c'est plus vivant que chez nous.

— À propos, dit Marcelle, il paraît que nous allons ensemble à Noailles. Roger Sainclair était à la maison hier, et il nous y a invités. Papa, qui connaît déjà la région, nous a dit que c'est un endroit ravissant.

— Oui, mon père et moi nous avons été heureux de l'invitation de Monsieur Sainclair. Vous y serez, double -plaisir pour moi. Mais est-ce qu'il vient ce soir ? demanda-t-elle avec un détachement affecté.

— J'en doute, Gaude. Il y a si longtemps qu'on ne l'avait vu dans le monde. Quand il est venu chez vous, au five-o'clock, ce fut une sur-

prise générale. Vous possédez,' Gaude, un sortilège, acheva-t-elle avec malice

— Il a voulu, sans doute, faire plaisir à mon père qui l'apprécie beaucoup.

Le bal s'animait. Il était onze heures. Smedley Seaton, en grande tenue, vint s'incliner devant Gaude, et lui demanda à danser.

Gaude se leva et prit son bras. Le couple évoluait en silence lorsque Smedley Seaton exprima :

— Me permettez-vous, Mademoiselle, de vous dire quelque chose ?

Gaude se dit : « Il va enfin accoucher de son aveu ». Elle s'en divertissait déjà, et répondit :

— Oui, si c'est une parole que je puis entendre, Monsieur !

— Oh, Mademoiselle, je vous respecte trop pour que la pensée même de vous dire un mot incorrect m'effleure.

— Je vous écoute alors ! répondit-elle, souriante et moqueuse.

— Pourquoi, Mademoiselle Gaude, vous, une blanche, accordez-vous tant de privilèges aux nègres d'ici ?

— Mais, Monsieur, je n'en accorde pas plus à eux qu'à vous !

— Oh, moi, je suis de la même race que vous. Il n'y a pas de distance entre nous. Mais ces nègres prétentieux et méprisables...

[57]

— Depuis que je suis ici, je n'ai pas eu à me plaindre de ceux que je vois, Monsieur, ils sont tous respectueux et polis. J'aurais pu, Monsieur, ne pas répondre à votre question et mettre fin à cette danse, mais votre interrogation m'amuse plutôt. Pour vous dire toute ma pensée, je ne les trouve pas méprisables du tout. Au contraire, ils sont de fréquentation plaisante.

Gaude, devinant sa jalousie prenait plaisir, — cruauté bien féminine, — à l'agacer.

Oh ! je ne dis pas, répondit Smedley Seaton, qu'ils ne sont pas tout à fait « pas bonnes » ; ils sont même « spiritualist », mais ça ne les empêche pas d'être nègres. Ne l'oubliez pas, Mademoiselle Gaude!

Et quel est celui d'entre eux qui bénéficie, selon vous, de mes faveurs, s'interrogea-t-elle, en souriant.

— Aoh ! Je ne distingue personne, mais tous sont des « inferior », répondit-il, en donnant un son métallique au dernier mot.

À la fin de la danse, Seaton raccompagna Gaude à sa place et s'assit près d'elle, humble, muet et lointain.

*
* *

En compagnie de Claude Maxcence et de Pascal Darty, Roger Sainclair, élégant et discret, venait d'entrer dans la salle.

Il abandonna ses amis, après avoir d'un bref regard, exploré la fête, et alla saluer une jeune femme très belle qui était assise seule sur une chaise-bourrée, près d'une porte.

Gaude entendait les commentaires qui partaient autour d'elle : « Le prince de Noailles est descendu de sa tour d'ivoire ». « Voici Roger Sainclair, est-ce que les Américains vont partir ? ».

M. Beudrap disait dans un groupe : « Ce garçon est plus plein de lui-même que l'empereur Guillaume ».

Roger, debout auprès de la jeune femme, aux traits fins et douloureux, causait avec elle. Son badinage la faisait sourire.

Gaude remarqua l'air distingué de la femme, la coupe finie de sa robe noire perlée.

— Tiens, dit Marcelle Ricard, voici notre ami Sainclair.

— Quelle est cette jolie personne à qui il parle ? demanda Gaude.

— Vous ne la connaissez pas ? C'est la riche Mme Otto Henfeld, veuve d'un banquier allemand, tué à la guerre. On dit que Roger et elle s'étaient beaucoup aires naguère. Elle voudrait, paraît-il, que Roger l'épousât, mais [58] on dit encore qu'il n'accepte pas. Elle lui a donné un surnom : « Masque de Velours ».

Gaude pensa que c'était pour cette femme qu'il était venu au bal. Elle devint un peu nerveuse, tourmenta' son collier de saphirs. Elle sentit qu'il faisait chaud, et demanda à Seaton, toujours taciturne à ses côtés, de l'accompagner dans la cour.

Ravi, l'officier se leva comme un automate et lui offrit le bras. Le couple passa près de Roger qui continuait à marivauder avec Mme Henfeld. Roger tourna la tête et vit Gaude. Il inclina légèrement le front. Gaude fut troublée de son regard. Elle ne savait s'il contenait un reproche ou une supplication.

Qu'est-ce que vous avez Roger, dit Mme Henfeld. Vous êtes devenu tout songeur.

Non Gisèle, vous vous trompez, répondit-il en souriant. Il partit, un peu morose, une minute après.

Gaude était à peine arrivée à l'extérieur qu'elle s'en revint au salon. Des yeux, elle chercha le couple et, comme elle ne le voyait pas, sa vague mélancolie se précisa. La musique jouait un tango. Un cavalier vint l'inviter à danser Elle se leva avec lassitude et rentra dans la foule joyeuse.

Smedley Seaton, averti par son amour, perçut qu'entre Gaude et Roger existait une affinité dangereuse. Sa haine contre le jeune homme augmenta. Il sortit de la pièce.

Accoudé à la balustrade du péristyle, il regardait d'un œil lourd, les préparatifs des garçons pour le feu d'artifice de minuit.

Gaude dansait maintenant avec Jacques Poussigny. Elle remarqua Sain-clair, debout, près d'une grande glace. Prétextant un peu de fatigue, elle pria son danseur de l'excuser et regagna sa place. Roger sans hâte, alla vers elle et lui dit :

— C'est un regret pour moi, Mademoiselle, d'avoir tant tardé à venir vous présenter mes hommages.

— Ne regrettez pas, Monsieur, il y a tant de personnes dans cette salle, que vous ne m'aviez peut-être pas vue dès le début, répondit-elle avec un mince sourire.

— Si, Mademoiselle, je vous avais remarquée, mais un gentleman était à cote de vous, j'ai redouté d'être indiscret.

— Vous aviez peur, Monsieur Sainclair, de ce gentleman ? questionna-t-elle, narquoise.

[59]

Roger sourit et répondit :

— Ne me jugez pas vantard, Mademoiselle, mais je n'ai jamais connu la peur. La preuve que j'étais tout à vous, depuis mon arrivée, c'est que je n'ai dansé encore avec personne. Me faites-vous l'honneur de cette « meringue » ?

— Je ne connais pas encore cette danse, Mr. Sainclair, répondit Gaude, toute ranimée.

— Ça ne fait rien, elle est facile, Mademoiselle.

Elle se mit entre ses bras.

Smedley Seaton, plus loin, les observait. Il ne put celer un mouvement de mauvaise humeur, en les voyant ensemble.

— Cet officier américain, dit Roger, ne me semble pas content de me voir danser avec vous, Mademoiselle.

— Où prenez-vous cela, Monsieur Sainclair. Vous êtes susceptible, ajouta-t-elle en souriant.

— Oh ! non ! Mais il doit nourrir pour vous, un sentiment qui le rend égoïste.

— Quand cela serait, puis-je m'en défendre, Monsieur Sainclair ? dit-elle en levant vers lui des yeux pleins de promesse.

Roger sentit Gaude en déroute dans ses bras. La jeune fille frémissait Roger était bouleversé, par la forme et la tiédeur du corps, qui le frôlait. C'était tellement doux, qu'il en avait mal. Subitement défaillant, il dit, le visage implorant :

— Comme vous seriez charitable Gaude, si vous vouliez ce soir, m'accorder un moment d'entretien. J'ai tant de confidences à vous faire ?

Elle tressaillit au son désolé de la voix, mais répondit :

— Mais nous parlons à notre aise ici, Mr. Sainclair.

— Je voudrais causer avec vous, loin de la rumeur de cette salle. Après le feu d'artifice ; j'irai vous attendre dans la roseraie, en face de la porte qui donne sur la mer. Venez, je vous en supplie !

Il y eut un silence. La prière était tendrement impérative. Gaude n'eut pas de courage devant ce désir.

— Allez m'y attendre, répondit-elle, comme avec une douleur dans la voix

*
* *

Il était minuit moins cinq. M. de Senneville parlait politique, attablé dans la cour, avec le Ministre des Affaires étrangères et M. Calvin Wallace, chargé d'affaires anglais, qui vivait dans le pays depuis dix ans. Ce dernier, [60] en bon britannique, adversaire de toute nation qui développe son commerce, et qui tend à lui disputer l'empire des mers, critiquait durement l'intervention américaine en Haïti. Il exagérait même les qualités des Haïtiens. « Les révolutions, affirmait-il, c'était du sport, Monsieur ! » Après la « meringue » si dangereuse, Gaude voulut revoir son père. Roger la conduisit vers lui.

Minuit ! Coups de canon au fort National ! Feux d'artifice ! Souhaits ! Baisers ! Comme fécondée par ces brèves contingences, la fête rebondissait,

Gaude et Roger y rentrèrent. Le jeune homme oubliait toute tristesse. Sur la voie de l'amour, il s'en allait, léger, comme un esclave affranchi.

Le tango que jouait l'orchestre, célébrait pour lui, l'heure héroïque de sa vie. Cette passion qui l'avait saisi, lui apparaissait lourde de menaces. Mais qu'importe ! Des forces neuves éclataient en lui. Vivre ! se disait-il. Il éprouvait une volupté suprême à se livrer au hasard. Il était assez réaliste pour cela. La minute-protée qu'il appelait depuis longtemps se présentait. Il la saisira au risque de se carboniser la main. Tandis qu'il dansait, avec ce rythme suggestif, dont il était le maître, un vers de Properce caressa son front, comme une parole d'admonition :

« Trajicit et fafi littora magnus amor ! »
(Un grand amour franchit les rives du Destin)

Il sourit. Les cordes et les bois coulaient des notes voluptueuses, qui se diluaient en sanglots heureux... Gaude défaillait dans ses bras. Amour ! lui murmura-t-il...



Roger quitta la salle. Gaude alla s'appuyer à la balustrade de la galerie, en face de la roseraie. Roger sortit par la porte opposée. Il avait à faire un contour, à gauche de la maison, pour gagner le jardin.

Au milieu de la route, de derrière un citronnier, quelqu'un surgit brusquement devant lui. C'était Smedley Seaton, le masque tout en ongles, féroce et pâle.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il, d'une voix rauque.

— Que me voulez-vous, Monsieur ?

— Vous casser la gueule, sale nègre !

— Puis-je savoir, Monsieur, le motif de cette provocation ? lui demanda Roger, avec une froideur terrible.

— Ne savez-vous pas « qu'oune macaque comme vous, pas le droit prétendre à « oune white girl » ?

[61]

En un éclair, Roger mesura la disgrâce d'un scandale.

— Écoutez, imbécile, lui dit-il, à voix basse. Je ne vous corrigerai pas ce soir pour cette algarade. Ce n'en est pas l'heure. Nous réglerons ce compte. Ça, c'est sûr !

Et, d'un geste pas violent ; mais irrésistible, il écarta l'officier et passa. Roger entra dans la roseraie.

— Le drame est né, se dit-il, et se déroulera selon l'ordre du destin.

Son calme était effrayant. Les instincts de sa race, idolâtre de conflits, se bandaient en lui. Une joie tragique aiguisait davantage sa face. Voici que la fatalité jetait sur sa route, l'amour et la haine. Toute la douceur et foute l'amertume...

Il ira jusqu'au bout de l'aventure. Il en avait la certitude absolue. Le soir était doux. Gaude s'avavançait, tête nue, entre les fleurs. Sa légère robe de bal frissonnait dans la nuit couleur d'aubergine. Roger se mit à sourire comme un dieu. Il fit deux pas vers elle. Elle glisse son bras sous le sien. Ils disparurent par un sentier, qui conduisait vers la grève. — Merci, Gaude, d'être venue !

Elle ne répondit pas. Roger tremblait maintenant. En silence, ils marchaient vers la plage. Gaude était sous le coup d'une délicieuse terreur.

Quel est ce lien qui la nouait au jeune homme de couleur ? Elle aurait voulu retourner sur ses pas, mais sa volonté s'alourdissait comme un membre blessé.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc de fer. Un palmier bruissait tout près d'eux.

— Cela vous déplaît, Gaude d'être avec moi ? Voulez-vous rentrer ?

Si les chiens, qui veulent se faire pardonner un larcin, pouvaient parler, c'est cette intonation indicible qu'ils extérioriseraient.

Gaude, touchée très loin, ne répondit pas encore. Elle se retenait pour ne pas éclater en sanglots.

La voix douloureuse continua :

— Qu'ai-je fait pour que vous ne me répondiez pas ? Dites par pitié, si je vous ai déplu ?

D'un mouvement de tête elle fit un signe négatif. Roger sentait ses yeux s'humecter. Il porta ses deux mains à son visage qu'il couvrit en baissant la tête.

— Ne pleurez pas, ami, n'ai-je pas exaucé votre désir ?

[62]

La raucité suave de cette voix qu'il ne lui connaissait pas, ce mot d'ami, agirent sur son esprit et ses sens comme un maléfice. Il leva la tête et contempla Gaude d'un regard humide. Gaude, à demi inconsciente, lui sourit. Sa tête lourde glissa sur l'épaule du jeune homme. Il se tourna de trois quarts, se pencha, et, la main passée derrière la nuque fiévreuse, il but à la lèvre rouge et mielleuse, le baiser inouï ! Gaude gémit ! Le vent apportait l'écho épuré d'une « transportation's blues ».....

— Vous êtes malheureux, Roger ?

— Depuis que je suis né, — mais personne n'a jamais rêvé le bonheur que je touche ce soir.

Gaude prit la main inerte qu'elle caressa, puis elle l'abandonna et mit ses deux paumes aux tempes tièdes de Roger. Elle amena le visage dans un rayon de lune qui filtrait à travers la chevelure du palmier et vit sur le masque de velours, couler deux larmes.

— Ne pleurez pas, Roger. Voyez ma faiblesse pour vous.

— C'est de joie, Gaude, je n'espérais pas tant. Si vous saviez mon tourment, depuis le jour où j'ai frôlé votre robe, dans la forêt. Et notre première valse ? Croyez-moi, Gaude, j'ai lutté de mon mieux. Pardon si je suis vaincu.

Gaude considéra Roger avec une tendre mélancolie. En une seconde tout ce qui la séparait du jeune homme de couleur se dressa devant ses yeux.

Devant le couple, la mer nacrée chantait.

La musique de la fête éternisait sa séduction.

Roger, comme s'il avait la prescience des pensées de la jeune fille, lui dit :

— Je ne vous reverrai plus, Gaude, si c'est votre vœu. Je ne voudrais pas être pour vous une cause de chagrin. Cependant, je suis si proche de vous, malgré nos différences.

— Ce sont des mots malheureux que vous dites là. Ma présence à côté de vous n'est-ce pas la preuve que vous me plaisez, Roger ?

Il voulut répondre, mais les mots se fondirent dans sa gorge.

— Pauvre ami ! dit Gaude, en caressant son visage... Ils s'étreignirent encore.

Ils rentrèrent dans la salle.

Roger en dansant avec Gaude, vit Smedly Seaton qui, au bar, près d'une porte, suivait ses évolutions d'un œil lugubre. Roger lui adressa un sourire de vainqueur, cruel et ironique,

À l'aube la fête prenait fin. Tandis que Gaude avec son père, regagnait sa maison elle avait encore subi l'assaut de son double, hostile à Roger. Elle [63] avait l'impression que, deux êtres en elle, menaient une guerre au couteau, dont Roger était le sujet. Deux fois elle avait fait le geste d'essuyer ses lèvres, comme pour les purifier des baisers reçus, baisers exquis et désagréables à la fois. Mais sa main était re-

tombée. Elle songea au propos de Marcelle Ricard concernant Roger et Mme Henfeld.

Ce souvenir attisa son sentiment.

Toute la misère passionnelle est constituée sur cette antinomie : désir de rejeter parfois, et désir de garder, pour qu'un autre ne s'en empare.

Gaude était très malheureuse dans cette crise amoureuse. Elle était la proie des irrésolutions, des contradictions, qui mordaient son cœur. Dans ce fourré charmant et terrible où l'avait jeté l'Amour, elle ne savait quelle voie prendre pour sortir....

[64]

[65]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Deuxième partie

NOAILLES

« Pourquoi, mon fils, voulais-tu baiser le sein de la princesse ? »

(Proverbe de Salomon)

[Retour à la table des matières](#)

[66]

[67]

*

* *

Sur la grande route d'Arcaya, qui mène vers le nord, la grande Buick bleue de Roger Sainclair filait sous sa main experte.

À gauche de la voie, la mer fascinante où des pêcheurs nus, en de fines barquettes, relevaient des nasses, à droite, les champs verts. A perte de vue : champs de cannes, bananeraies. Dans les lointains, des laboureurs sarclaient en chantant. Monsieur de Senneville dans le fond de la voiture s'extasiait tout le temps du panorama.

Roger oubliait tout. Gaude était à côté de lui, fascinante aussi, comme la mer.

Drôle de hasard, en laissant les portes de la ville, au coin de la rue Macajoux, dans un encombrement de voitures, Roger avait aperçu, Smedley Seaton, dans son éblouissante Cadillac. Avec des yeux ahuris, l'officier regardait Roger et les passagers.

Il lui était facile de deviner, à cause des malles derrière la voiture, de la casquette sportive de Roger, qu'ils se rendaient à la campagne. La rage tortura sa face glabre. Roger jouissait de cette fureur.

Ce qui rend la jalousie plus atroce que tout autre sentiment, ce n'est pas le fait brutal de surprendre un être adoré, en plein acte d'amour avec un autre ; c'est plutôt une perpétuelle férocité de l'imagination, qui crée des scènes, des détails, des mots pervers, que le jaloux voit et entend à distance. Ces inventions de la passion sont d'autant plus cruelles, qu'elles dépassent, le plus souvent, la réalité.

En considérant Gaude, en compagnie de Sainclair, Smedley Seaton calculait, que, parmi les paysages luxuriants de la contrée, le jeune noir hautain, aurait peut-être à sa discrétion, le corps angoissant de la jeune fille.

Une idée féroce venait de germer dans sa tête excitée.

Deux heures après, au delà du bourg de l'Arcahaie, les voyageurs s'arrêtaient pour casser une croûte, près d'un clair ruisseau qui roulait des galets. Des paysans leur avaient apporté des chaises sur lesquelles ils étaient assis.

Devant eux, sur la route, des hommes en guenilles, aux visages de martyrs, travaillaient en silence, à la réfection de la route, sous les ordres d'une compagnie de marines-corps.

Tout à coup, les soldats se mirent à bétonner l'es travailleurs.

Des femmes, attristées et muettes, reins ceinturés de foulards, accotées au long des clôtures des jardins, tenant à la main soit une petite marmite, soit un petit panier, regardaient les ilotes avec peine.

[68]

Le cœur de Roger se serra devant cette misère. Toute sa joie disparut.

Ces pauvres gens en haillons, que ces canailles assommaient en ricanant, étaient ses frères. Ils souffraient, — et lui, était heureux presque. Un remords le mordit.—

— Ce sont des forçats, ces gens ? interrogea Mr. de Senneville, tandis qu'après avoir mangé un sandwich, il buvait un peu de vin.

— Non, Monsieur, répondit Roger, ce sont des campagnards, arrachés de leurs champs et astreints à la reconstruction de la route.

On les tue comme, des bêtes nuisibles. Un officier américain, du nom de Welch s'est vanté d'avoir inauguré, avec leurs cadavres, un cimetière, dans la région de Puilboreau, dans le nord. Après l'horrible journée, on leur jette une ration de patates, puis on les enferme tout nus dans des cases pour qu'ils ne se sauvent pas.

— Est-ce possible ? se lamenta Gaude les yeux humides.

— C'est la triste vérité, Mademoiselle, répondit Roger avec émotion.

— Je rougis parfois, Monsieur Sainclair, d'être blanc, dit M. de Senneville. La soif de puissance, d'or et de basses jouissances, fait rétrograder l'âme de ma race.

— Oui, répondit Roger, la majorité de la race blanche n'a pas d'entrailles. Elle établit sa civilisation sur la servitude et l'écrasement des petits. Vous autres français, au moins vous faites des efforts pour lui sauver la face.

Ils continuaient à manger, quand le matériel humain se mit à rythmer son labeur d'une chanson où s'amplifiaient toute sa détresse et sa résignation.

Américain crié : porté chaîne pour marré Danballa.
 Danballa répondre : Ça moin fait pour marré moin ?
 Moin pas volé, ni tué
 Enchainez-moin ici bas, ma paraître libre devant D'eu !
 Pauvre diable, p'tit Danballa, courage !
 Ce n'est rien. Le frère blanc est seulement enragé !

Cette harmonie du désespoir était une malédiction dans sa sérénité apparente.

— Comment peuvent-ils chanter ? dit Gaude d'une voix triste.

— Pour s'encourager, Mademoiselle. Si nous restions encore ici une minute, vous les entendriez rire !

*
* *

À quatre heures de l'après-midi, les voyageurs approchaient de « Noailles », le domaine de Roger [69] Voici Bocoselles, le joli village pittoresque, avec ses chaumières bariolées de rouge et de vert.

Dans la plaine, retentissaient des hennissements de poulains, des appels de paysans. C'était l'heure charmante où, le travail terminé, la campagne prenait tout son relief. Le hameau, avant de s'unir à la nuit, se mirait, aux feux du soir, dans l'Artibonite, le fleuve blond, aux eaux puissantes et calmes. Des bateliers y faisaient glisser, en chantant, des radeaux de bois précieux. Ebats des baigneurs : hommes aux corps d'athlètes, femmes potelées et minces, noirs, bronzés, dorés, ou couleur de raisins. Ils riaient aux éclats Le cou des femmes et leurs poignets étaient encerclés de verroteries aux teintes vives. Le parfum des « citronelles » et des « monbin » se mariait au concert des oiseaux.

Autour des cases, de vieilles femmes vannaient du riz ; des jeunes filles, des garçons, pilaient dans les lourds mortiers de gaïac, le maïs du souper. D'autres, accroupis près des gamelles, pelaient bananes, patates, maniocs, dans un tumulte de cris, de rires et de plaisanteries.

Des enfants, aux têtes poussiéreuses, court vêtus de chemises en gingas, d'autres nus, louaient dans les cotonneries

Sous une tonnelle, deux coqs se battaient, aux applaudissements des parieurs, réunis en cercle, autour du « ring ». Vociférations, gestes de buveurs, devant les tables chargées de bouteilles de rhum et de tafia. Foule colorée et vivante.

Cinq minutes après, Roger et ses invités, étaient à Noailles, où, se trouvaient déjà 'es Ricard et Dorfeuill

Après que Roger eut indiqué leurs chambres à ses hôtes, il s'en alla avec Louis Dorfeuill qui devait occuper avec lui, un petit pavillon, perché sur une éminence, derrière l'aqueduc, d'où l'on dominait la plaine, et vers l'ouest, la mer.

La grande maison de « Noailles » était entièrement, construite en acajou et couverte de tuiles rouges. Elle s'élevait à la place même où se dressait naguère le château du comte de Noailles, rasé par les insurgés noirs en 1801. Le comte de Noailles fut le premier propriétaire de ce beau domaine de mille carreaux de terre, attribués, lors du partage des biens des colons français, au lendemain di l'Indépendance, à Brave Sainclair, l'un des plus illustres héros de cette guerre.

Bâtie sur une fondation en maçonnerie, d'un mètre de haut, la résidence actuelle, de style colonial était confortable, bien divisée et meublée. Une balustrade en bois d'ébène où grimpaient des roses folles l'entourait.

[70]

Le salon était vaste, orné aux deux principales cloisons, de dessins naïfs et expressifs : nègres jouant au bâton, femmes à demi-nues lessivant au bord d'une source, oiseaux multicolores, corbeilles de fruits.

Sur les beaux fauteuils de bois rosé il y avait des toisons d'agneaux coloriés. Au panneau droit de la pièce, étaient accrochés quelques portraits : femmes langoureuses en toilettes périmées, — militaires en costume de gala, civils figés dans leurs habits noirs, leurs hauts cols empesés — tous montrant une même expression de mélancolie orgueilleuse, comme un sceau identique. C'était la petite galerie d'ancêtres de Roger.

Après une brève toilette, Roger et Dorfeuil revinrent retrouver leurs amis. Les dames étaient encore dans leur chambre, réparant les préjudices que le voyage avait fait à leur beauté.

Mr. de Senneville et Paul Ricard, assis dans des fauteuils au bas du perron, conversaient tout en fumant.

L'ombre claire tombait. Des silhouettes passaient entre les arbres. L'atmosphère presque obscure était pailletée du vol des lucioles. Les grillons, dans les buissons, commençaient leurs litanies du soir. Un chien aboyait devant le grand moulin à eau, là-bas, à droite... La nuit haïtienne se déroulait nourrie de prestiges.

— Oui, disait Ricard à Mr. de Senneville continuant un aperçu, vous n'avez pas idée combien ces paysans sont candides. Ils vont jeter des fleurs, des fruits, des gâteaux de miel dans les sources à l'intention de sirènes qu'ils croient les habiter et qu'ils dénomment « maîtresses d'eau ».

— Mais ils sont délicieux ! répondait le diplomate en souriant.

Les dames s'amenèrent. Roger Sainclair s'excusa auprès d'elles de l'inconfort de sa maison.

— C'est de la coquetterie Monsieur Sainclair, répondit Gaude avec bonne humeur. Je ne me suis pas aperçue de cet inconfort.

— Prenez garde, Monsieur Sainclair, ajouta Mr. de Senneville, le goût exagéré du confort, rompt souvent l'harmonie de la vie. Au risque de passer pour un rétrograde, je vous avouerai que je me méfie un peu de toutes ces inventions qui, si elles rendent la vie plus rapide, la compliquent singulièrement.

— Cette conception machinisée de l'existence ; — renchérit Dorfeuil, qui rendait les américains responsables de toutes les nouveautés mécaniques, est la floraison du « yankinisme ». Ils nous disent sauvages, parce que nous ne nous servons pas de certaines de leurs machines. Pourquoi ne nous laissent-ils [71] pas tranquilles, avec nos vieilleries, si nous y trouvons le bonheur relatif qui est le but de la vie.

— Il ne faut pas exagérer non plus Dorfeuil, répliqua Paul Ricard. Avec ta théorie on laisserait encore nos paysans se servir d'instruments aratoires antédiluviens, de feuilles pour guérir leurs maladies ; on ne

les initierait pas aux applications de la chimie, à l'agriculture ; on n'améliorerait pas leur esprit par l'éducation technique.

— Depuis que le monde bénéficie de toutes ces belles conquêtes, rétorqua le musicien passionné, l'homme est-il devenu meilleur ou plus heureux ? Le prétexte de civilisation dissimule les plus bas instincts.

— Tu nies alors, Dorfeuil, questionna Ricard, l'utilité du progrès ?

— Non ! mais j'estime qu'on ne doit pas l'imposer, ce progrès, à coup de triques, au risque de tuer le soi-disant barbare. C'est le pavé de l'ours. Il viendra, le progrès, pour la race noire, à son heure privilégiée.

— Et s'il ne vient jamais, Dorfeuil ? continua Ricard, railleur.

— Et bien, tant pis ! La vie est si brève. Le progrès matériel est un moyen et non pas une fin. Si la science a séché quelques larmes, quels torrents aussi n'en a-t-elle pas fait verser ! Elle ne peut pas avoir raison d'une grippe. Mais quand il s'agit de détruire, Oh ! là, elle est parfaite ! N'exalte pas trop la vertu de cette science. Grâce à elle, l'homme devient plus féroce. Bientôt, un mécanicien de Chicago, inventera une machine en nickel qui pensera au lieu de notre cerveau. Il n'y aura plus de fantaisie réfléchie, de pensée libre et primesautière. Pour écrire un livre ou une page de musique, on achètera un instrument, dont on touchera un bouton, et ron... ron... ron... l'œuvre sera réalisée.

Un rire général accueillit la boutade du nationaliste démesuré.

Roger Sainclair, à qui cette charge faisait plaisir—il s'était peut-être souvenu de Smedley Seaton — renforça avec un sourire sardonique : « Il y aura pour les hommes, de supérieures jouissances, quand les « yankees » seront les maîtres des choses de l'esprit, et qu'ils en feront le « trust » au capital de trois cents milliards de dollars !

— Que dis-tu Roger ? intervint Paul Ricard ; notre délicieux Dorfeuil noircit le tableau ; mais le « trust » de la pensée est presque consommé en ce moment. A New-York, il existe des boutiques où l'on vend poésies, contes, romans, partitions de musiques tout faits. L'acheteur n'a qu'à y ajouter sa signature. Ce sont des denrées ! Les annonces que publient les magazines, sous la rubrique « Short story

writing » ne t'ont jamais frappé ? L'art se vend, mon cher, aux États. Et les catalogues sont envoyés gratis aux clients.

[72]

Pierre Vairon, humoriste du Second Empire, prévoyait déjà la création de ces « épicerie intellectuelles » où les choses de l'esprit se débiteraient au poids, comme du mess-pork ! au litre, comme du pétrole !

Mme. Ricard, qui avait vécu pendant quelques années à Washington, où son père était ministre d'Haïti, en avait gardé un bon souvenir. De teint clair ; elle y passait pour blanche. Cette erreur la prédisposait à une certaine indulgence pour les Américains. Elle protesta.

« Vous êtes injustes, mes amis. Les Américains que nous voyons ici ne sont pas les meilleurs spécimens de la race. Vous ne pouvez nier que certains d'entre eux ont eu de jolis mouvements de cœur, envers la race noire. Voyez leurs millionnaires. Que de beaux actes de pitié n'accomplissent-ils pas dans le monde !

— Grimaces de vaniteux que tout cela, répondit Dorfeuill. Il n'y entre pas pour un milligramme de bonté vraie.

Voyez la guerre faite au nom du Droit. Pas encore repus de tout l'or qu'ils ont extrait de cette boucherie, ils réclament à leurs alliés le dernier maravédis. Ils n'ont pas omis dans la note à payer une boîte de cornedbeef !

Malgré la violence de cette sortie, Mr. de Senneville, discret par profession, ne put s'empêcher d'approuver de la tête.

— Vous aurez beau dire, riposta Mme Ricard, les Américains, avec des défauts comme tous les hommes, sont des gens épatants !

— Ils sont admirables à certains points de vue, rétorqua Roger, mais je constate aussi, qu'ils rétrogradent, moralement, à mesure qu'augmente leur richesse matérielle, ils sont tranchants, impitoyables, et se posent en magisters spirituels et économiques du siècle. Naguère, quand leur bourse n'était pas si bien remplie, ils se montraient plus modestes, accessibles à de généreux sentiments.

Les rares hommes de premier plan,—orchidées poussées en des marmites de ciment, — qui ont voulu mettre dans leur vie un peu d'idéalisme et de poésie ont été mis hors la loi par leur morale hypo-

crite. Edgard Poë, Melville, Upton Senclair, Whitman, Jack London, ont été pu sont reniés par eux,— certains contraints à l'exil. —La science ! ils la prostituent, la font dévier de sa belle ligne. Plusieurs d'entre leurs penseurs ont poussé des cris inoubliables, contre cette civilisation impitoyable, purement commerciale, et se sont lamentés d'appartenir à cette race !

La voix de Roger était âpre, aride. Ses paroles faisaient balle. C'était la haine même qui s'exprimait par ses lèvres dures.

[73]

Il fut interrompu par un domestique qui venait annoncer que le dîner était servi.

— J'ai fait, dit-il en se levant, mettre la table près de la rivière. Il fait un peu lourd. J'ai pensé que vous y seriez mieux. Donnez-vous la peine de me suivre, ajouta-t-il, en offrant le bras à Gaude.

Ce fut un cri d'admiration, quand les convives arrivèrent sur le lieu du repas.

Sous un grand tamarinier, la table était dressée. Quatre grands noirs l'entouraient, avec aux poings des torches d'amandiers. La combustion du bois dégageait un arôme subtil. Des serveurs accouraient avec les mets fumants, en de grands plats anciens. Avec entrain on se mit à table. La conversation roulât sur littérature et musique. Paul Ricard vantait le poète Valéry.

— Je suis forcé de le respecter comme un mystère, dit Roger, mi-ironique. Lorsqu'il est clair cependant, ii n'y a pas mieux. Il récite :

Dès l'aube, chers rayons, mon front songe à vous ceindre !

Gaude demanda à Louis Dorfeuil si le folklore musical haïtien avait été fixé

— Ne comptez pas sur lui pour cela, Mademoiselle, plaisanta Paul Ricard. C'est un paresseux de talent.

L'intendant de Noailles vint parler à l'oreille de Roger qui lui fit de la tête un signe affirmatif. L'homme s'en alla.

— Quelle est cette lumière là-bas ? s'exclama Marcelle Ricard.

— Vous aurez tout à l'heure, répondit Roger, un petit amusement nègre. N'en nez pas, Monsieur de Senneville.

— Au contraire, je suis sur que ce spectacle m'intéressera vivement.

Déjà des préludes de tambours, des rires, des bruits de castagnettes retentissaient dans le soir tiède et parfumé.

Presque en tumulte, les convives abandonnèrent les desserts : sapotilles, oranges, grenades, qui remplissaient les fruitiers. Roger et Gaude se trouvèrent, comme par hasard, les derniers du groupe.

— Quelles belles minutes je vous dois, Roger, dit-elle rêveuse...

— Elles n'existent pas, Gaude, en comparaison de celles que vous m'accordez. Je me demande parfois si je vis, si je ne suis pas plutôt une ombre bienheureuse. Ma vie a été si dénuée de joies ! — Sa voix était triste et passionnée.

— Pourquoi Roger, avez-vous l'air de douter du bonheur ?

[74]

Gaude s'exprimait avec l'inconscience d'une somnambule presque. Roger eut un sourire amer et répondit :

— Mesurez-vous, amie, toute l'espérance que votre question sème en mon cœur ?

Gaude s'aperçut qu'elle s'était oubliée.

— J'avoue, Gaude, continua-t-il, très humble, mon inquiétude. Je sais que mon amour brise le cadre conventionné ! Aurez-vous le courage d'arriver jusqu'au bout ?

Il y eut un silence.

— Vous me jugez, Roger, soumise à l'opinion des autres ?

— Non, Gaude. Votre beau caractère dit le contraire, mais... je ne sais comment vous exprimer cela...

Les mots brûlaient son gosier : « ... je suis... un noir, Gaude » ! acheva-t-il

Gaude ne répondit pas. Elle baissa les yeux comme pour prendre conseil de la terre. Elle releva la tête et dit d'une voix câline et faible

— Quelle mauvaise grâce, ami, avez-vous de parler de votre couleur ! Nuit-elle à vos qualités ? Ne m'avez-vous pas dit un soir que j'étais bonne ?

Un frisson d'allégresse parcourut le corps de Roger II prit la main de Gaude et la couvrit de baisers.

Dans la cour illuminée, une mélodie Arada s'éployait...

*
* *

La troupe que Roger Sainclair avait convoquée pour l'agrément de ses hôtes, se dénommait la « Belle Etoile ». Elle était composée de jeunes paysans des deux sexes, au nombre d'une centaine, la plupart ses fermiers.

Dans la campagne haïtienne, ces cercles foisonnent. Ils perpétuent, avec les mystères Wo-Dou, les musiques qu'ont inspirées, les chagrins du servage.

À leur tête, se, trouve un individu nommé « Hougan », grand prêtre, versé dans la connaissance des feuilles vertueuses et toxiques. Il est d'ordinaire intelligent, prestidigitateur habile, mystique et voluptueux.

Lorsque les invités de Roger arrivèrent sous la vaste tonnelle, couverte de feuillage, décorée de branches de palmiers verts, une ovation salua leur venue.

Des jeunes femmes prenaient position, en robes de couleurs vives, mouchoirs de soie autour de la tête et autour du cou, castagnettes enrubannées dans la main : « tchatchas ». En face belles, se mettaient en ordre, des jeunes gens, habillés de culottes bouffantes, de toutes nuances, de vestes boléros, [75] coiffés d'une espèce de tiare en papier de couleur, ornée au sommet d'un petit miroir d'un sou.

Des enfants agitaient de petits drapeaux rouges, centrés d'une étoile en papier-doré. Une femme, grande et belle, qui paraissait être la « reine des chanteuses », aspergeait la troupe, au moyen d'une bouteille de lotion « Gloire-de-Paris ».

Le chef, au milieu du cercle, splendide comme un roi de pique, était un gaillard de cinq pieds six pouces de haut, encore jeune, au visage en méplats, grave ; illuminé de deux grands yeux de magnétiseur.

Il disparaissait sous des rubans multicolores, de la tête aux talons nus. Sa tiare, à lui, en soie amarante, étincelante de minuscules glaces, était plus élevée que celle de tous les autres. Il tenait dans sa main droite, un bâtonnet en fer blanc, ornée de rubans. A son flanc, retenues par un cordon, étaient fixées une corne en ivoire et une grande coquille marine rose.

Derrière lui, à la limite du cercle, assis sur de petites chaises en lantanier, trois tambourineurs serraient entre leurs cuisses nerveuses, des tambours coniques : un grand au milieu (Assotor) flanqué de deux petits (Katas), au son tendre et gémissant. Ils étaient faits de dur bois de mérin, curieusement zébrés de dessins barbares, au fer rouge, recouverts d'une peau brute de gazelle vierge.

Vision de carnaval, et cependant impressionnante à force de vérité et de simplicité dans les attitudes.

Gaude riait et s'enthousiasmait. Mr. de Senneville, pour mieux voir, avait braqué son lorgnon. Les Ricard, qui n'avaient jamais assisté à une telle représentation, n'étaient pas les moins intrigués.

Les foulards frémissaient dans l'air, au bout des doigts. Les castagnettes, (une petite calebasse fixée à un morceau de bambou et remplie de coquilles, le « tchatcha » à causée du bruit qu'il fait) résonnaient.

Le chef allongea son bâtonnet. Le silence tomba comme un coup de gong.

— C'est d'une intensité rare, murmura Mr. de Senneville à l'oreille du romancier.

Il percevait le mysticisme de ces têtes, auxquelles une illusion de l'imagination mythique, conférait une noblesse, malgré le ridicule des accoutrements. Leurs faces étaient comme sous le voile translucide d'une transe.

Anxieux, Louis Dorfeuil semblait prêt à partir avec eux pour le royaume des sons et des rythmes. Son fin visage s'aiguissait. Ses yeux, sous le cristal du binocle se chargeaient de lueurs.

Le chef, à pas lents vint ployer le genou devant Roger Sainclair.

[76]

Le jeune homme se leva du fauteuil où il était assis.

Le « hogan », en un geste simple, lui donna son bâtonnet. C'était le signe que lui et sa troupe étaient aux ordres du châtelain. Roger, habitué à cette étiquette, lui rendit l'instrument et frôla sa coiffure de la main, pour lui marquer qu'il acceptait son servage momentané.

A reculons, tout en saluant de la tête, l'homme regagna sa place. Il détacha la corne d'ivoire pendue à sa hanche, la déboucha et répandit sur le sol, en décrivant des arabesques, la poussière couleur d'or, qu'elle contenait. Une femme de la troupe, lui passa une autre corne contenant de la poudre noire, à fusil, dont il souligna les premiers signes. Une torche lui fut donnée. Il en toucha la base des dessins. Un reflet incarnat courut sur le sol. Les yeux dans les visages d'ébène devinrent plus brillants. L'atmosphère était créée. Une odeur capiteuse naquit, avec les volutes légères de la fumée.

Le chef étendit sa main gauche, baguée de cuivre, d'argent et de chry socale. Et, veloutée, majestueuse, lente, la voix du chœur s'épanouit dans la nuit, sur une profondeur de souffrance :

« Fais ioun vèvê pour moi,
« Lois » du pays Guinée,
« Pour calmer blessé...

Sur les prés noirs, sur les mornes où brûlaient des boucans, vers le Del-stellaire, monta la mélodie la plus déchirante, que Roger Sainclair lui-même eût jamais entendue. Sublime, angoissante, gonflée de foi et de peur, poignante comme l'agonie d'une multitude, et cependant résignée ; cela prenait aux entrailles, attaquait le cœur, la tête...

Dans l'intervalle des couplets, l'homme du grand tambour jetait une note grave. Cela faisait sursauter. Cous tendus, les auditeurs étaient prisonniers d'une incantation magique. Dorfeuill chuchotait à Ricard :

« Qu'est-ce mon cher, ma misérable musique, auprès de cette splendeur ? »

Roger Sainclair avait fermé les yeux. Le chant se déroulait...

Dans cette rhapsodie des simples et des écorchés, passait toute l'esthétique de l'esclavage, la religiosité d'une race candide, la crainte des forces invisibles, l'espérance dans un au-delà meilleur. C'était la lamentation libre et vaste, née de l'instinct et de la torture ; qu'en sour-

dine, murmuraient les ancêtres, empilés comme des bêtes, dans le flanc du négrier ; c'était celle des mamans arrachées à leurs petits, celle des labeurs épuisants, celle des parias

[77]

Les yeux de Roger Sainclair étaient toujours clos. C'était pour mieux voir les martyrs que son imagination évoquait : Voici l'Ibo fataliste, ligoté sur le sol de la négrierie, qui sourit et ouvre sa gueule rose, pour que l'acheteur vérifie son âge à ses dents, comme un cheval. Voici le nègre Arada, le plus orgueilleux de tous, le plus beau, qui essaie de s'étouffer avec sa langue Vois-tu, Roger Sainclair, cette vieille négresse qui s'en va, sous la pluie par la forêt, lire dans le ciel, à la lueur des éclairs, les présages du destin ? Et cette jeune femme qui vient d'étrangler son nouveau-né, pour le soustraire à l'esclavage ? Prenez-garde, négriillons qui volez les fruits dans le verger ! Si les vigiles vous surprenaient ! vos petits derrières seraient mis en sang !

Roger les voyait tous. Au visage de chaque chanteur du chœur, il mettait un masque d'esclave.

Gaude découvrait, en cette complainte une musique inconnue. En silence, son âme dérivait, sur l'océan musical de la mélancolie nègre. Comme les symphonies de sa race lui apparaissaient pauvres de matière psychique !

Dorfeuil se pencha vers elle et lui dit :

— N'est-ce pas, Mademoiselle Gaude, que c'est inouï ?

— Bouleversant ! répondit-elle.

— C'est plein de cauchemars et de folie, continua le musicien Savez-vous, Mademoiselle, il faut avoir eu un ancêtre esclave pour comprendre le langage secret de ce chant.

Tout à coup, on vit s'avancer une jeune femme qui vint se placer au milieu du cercle. Elle promena sur l'assistance un regard fiévreux, qui s'arrêta sur Roger Sainclair. Effaré, il reconnut Florecita Miguel. Elle lui dédia un sourire. « Que faire, mon Dieu ? se dit Roger. N'allait-elle pas commettre une extravagance qui trahirait aux yeux de tous, de Gaude en particulier, ses relations avec elle ! Il n'osait faire un geste et affectait d'être sous la domination du chant qu'il n'entendait plus. Louis Dorfeuil aussi, était interdit.

Mais voici que, sur l'ordre du chef, le chœur entonne un lied tour à tour joyeux et voluptueux. Les petits tambours, sous les mains, parfois vives, parfois lentes des tambourineurs, gémissent comme des femmes hystériques qui jouissent dans l'acte d'amour.

Florequita, un sourire dyonisiaque aux lèvres, s'était mise à danser.

— Comme elle est belle ! s'exclama Gaude.

En effet, d'avoir souffert de l'abandon de Roger, son visage s'était affiné Elle portait une robe fourreau, en indienne vert-tendre, serrée à la taille par un mouchoir de soie grenat. Sa chevelure était prise dans un madras [78] puce. À son cou, apparaissait un peu d'une chaîne d'or, sous un chiffon de scie violette, qui tombait en pointe sur le corsage. Elle était chaussée de pantoufles en feutre marron.

La danse de Florecita était un jeu pervers de tout le corps. Au rythme des tambourins, elle imprimait à ses épaules tantôt rentrées, tantôt détendues, ces petites secousses Dents dehors, une félicité aux yeux, les doigts décrivant dans l'espace, des signes joyeux, Florecita marquait des pas animalo-divins

Cette chorégraphie exprimait le plaisir de vivre, l'allégresse des corps noués, la fuite des heures, l'immobilité de la mort. Parfois, la danseuse mimait la mélancolie des chattes en chaleur, l'impudique beauté des fleurs. Stylisée comme une fellah égyptienne des vieilles poteries, elle offrait son corps vénuste, ses seins durs, sa langue rose, à quelque dieu païen, visible pour elle seule. Sa danse donnait la sensation du stable dans la rapidité,— d'une énergie puérile et volontaire

C'était si beau que Roger lui pardonnait presque son intervention.

Brusquement, le chef saisit la grande coquille (lambi) qui pendait à son flanc, la colla à sa bouche et en fit sortir une note longue, lugubre et sauvage.

« Habobau! Habobau! » hurlèrent femmes et hommes de la troupe.

Et ce fut le jet, en chaîne serpentine dans la danse « ouandjhalée », au rugissement d'un air bacchique et guerrier, aux violences joyeuses. Quelle différence, avec la troupe exténuée et immobile qui psalmodiait, tout à l'heure, la mélodie [provocatrice de](#) larmes! Le haut tambour hurlait comme un cannibale géant qui réclamerait des bébés. Les deux autres petits riaient, exaspérés, sur des cadences précipitées.

C'était maintenant la joie farouche qui grandissait comme une trombe, célébrant le feu, l'eau qui ravagent les plantations ; les chocs sanglants, la femme grasse, aux fesses suggestives.

Battements de mains, frappements de pieds sur le sol. Les lambis résonnaient : Kong... Kong.. Kong...

Deux hommes, plus loin, près d'un brasier, faisaient claquer deux longs fouets de sisal tressés. C'était fou, dantesque.

Roger Sainclair appela l'intendant et lui ordonna de faire cesser la danse. L'avis fut donné au chef qui sonna dans son « lambis » le signal de l'arrêt.

Roger remit une somme d'argent au « hogan » et invita le gérant à donner aux danseurs une barrique de tafïa. Une acclamation accueillit ces dons. La troupe s'égailla dans la cour.

[79]

*
* *

Il était dix heures... Les invités de. Roger gagnèrent leur chambre.

Quant à lui, il s'en alla à la recherche de Florecita. Ses investigations furent vaines. Le chef de la troupe, interrogé, répondit avec commisération :

« J'ai vu cette femme depuis trois jours dans la région. Elle m'a l'air « maléficiée ». — Il avait touché du doigt sa tiare amarante, en prononçant ce mot.

Roger eut comme un remords. Si, à cause de son abandon, elle avait perdu la raison ?

Mais avec cet égoïsme impitoyable des amoureux, pour tout ce qui n'intéresse pas leur passion, il eut un mouvement d'épaules et prit la route de son pavillon, en se disant qu'il irait aux nouvelles le lendemain.

Il aperçut de loin, une forme humaine, appuyée contre un campêchier. « Pas de doute, c'est elle! » pensa-t-il. En effet, c'était Florecito. Elle vint vers lui.

— Que viens-tu chercher ici ? demanda-l-il, la voix mauvaise.

— Ne sois pas fâché contre moi, Roger. Tu vois que je ne fais pas de bruit. Je suis en traitement dans la région. Le docteur, en ville, n'a rien pu voir dans mon cas. « On m'a fait du tort ». Avec l'argent que tu m'as donné, en me quittant, je me fais soigner ici, par un homme qui a « la lumière ». Ne me repousse pas. J'avais l'envie de te voir. Quand j'ai entendu la cloche sonner, j'ai compris que tu étais à Noailles. Alors je me suis dit que je viendrais te regarder de loin. Mais j'étais si triste, en te voyant, que j'ai dansé pour me consoler. Pardonne-moi de t'avoir contrarié.

En entendant cette voix cassée d'amour et de névrose, une pitié infinie envahit Roger. Il dit, très doux :

— « Flor, je t'estime bien. Tu n'es pas malade. Il te faut du repos et ne pas croire que des, esprits te tourmentent. En tout cas je te ferai examiner par mon ami le Docteur Lattalaye ; il chassera l'esprit. Voici de l'argent, ma chère enfant. Fais-moi le plaisir de rentrer en ville. Il n'y a plus rien entre nous, mais je serai très bon pour toi. Je ne te laisserai pas dans le dénuement.

Florecita ne prit pas les billets que Roger lui tendait et dit :

— « Merci, Roger, je n'ai pas besoin d'argent. A la fin de ma cure, je partirai. Je me rendrai dans le Cibao où j'ai une tante. Je ne peux plus vivre sans toi ! »

Elle avait éclaté en sanglots.

[80]

— Mais ne pleure donc pas. Je serai très bon pour toi ! — Non, c'est l'autre que tu aimes, la fille blanche !

— Ah ! ça, alors, dit Roger avec colère, tu crois que je peux passer toute mon existence avec une superstitieuse comme toi ? Tu es vraiment folle. D'ailleurs, je te défends de répéter ce que tu viens de dire.

Il y eut un silence.

— Tu ne veux pas rentrer à Port-au-Prince, ni accepter l'argent ? Tant pis pour toi ! jeta-t-il en s'en allant.

— Roger ! supplia-t-elle, écroulée sur le sol. Il revint.

— Je suis grosse de toi !

— Eh bien ! tu accoucheras. Je m'occuperai de l'enfant et de toi. Tu acceptes mes conditions ?

« Si c'était vrai qu'elle est enceinte », pensa Roger. Mais il s'efforça de n'y point croire.

Florencia se souleva et se remit sur ses jambes. Elle essuya son visage avec la pointe de son fichu et, redevenue soudainement sereine, elle dit :

— Je m'en vais Roger !

— Tu ne prends pas l'argent ?

— Non, merci !

— Je ne peux davantage que ce que je t'ai proposé.

— Je comprends, Roger, Adieu... bonne chance !

Traînante, penchée en avant, comprimant son cœur avec ses mains, comme si elle venait d'être poignardée dans la nuit, elle disparut entre les arbres.

— Quel tracas, grogna Sainclair.

Il rentra chez lui.

*
* *

Dimanche radieux de Janvier !

M. de Senneville et Paul Ricard étaient partis pour la chasse, dès l'aube. Après s'être baignées dans la rivière qui traverse la propriété, les dames, — en compagnie des deux jeunes gens, avaient pris leur petit déjeuner et s'en étaient tous allés en promenade, à cheval, parmi le paysage. Roger Sainclair était allègre et inquiet à la fois. Il avait l'impression que les minutes qu'il portait à ses lèvres, étaient arrachées des mains avarés du destin, qui ne se laisserait pas faire toujours. Ils chevauchaient. La brise agitait les épis blonds des rizières. C'était partout des fleurs gigantesques, minuscules, des sources vives.

[81]

Ils avaient visité la grotte de la Voûte, où venait d'après les chroniqueurs du XVIème siècle, célébrer ses dieux indigènes, la petite reine d'Haïti, Anacaona, assassinée au cours d'un banquet, par un forban

d'Espagne, tandis qu'elle dansait nue et peinte d'or, la danse de l'Amour.

Heureuse, Gaude ne résistait pas au plaisir de vivre. Ses scrupules et ses hérédités, contraires à son sentiment, fléchissaient sous la marée amoureuse. Elle se surprenait à prévoir les images de l'avenir. Mais ne regretterait-elle pas le don, quand la pointe du nouveau se sera émoussée ? « Non », se disait-elle. Elle s'imagina, qu'il y avait, comme une crânerie morale dans son choix. L'orgueil lui murmurait sa chanson fière.

Dans le lointain, les Montagnes Bleues, précisées par la lumière, resplendissaient, chargées de moissons. Au coin d'un bois, un adolescent noir, vêtu de blanc, un mouchoir jaune au cou, appuyé contre un flamboyant, parlait à une jeune paysanne qui baissait les yeux.

— À quand le vin ? leur jeta Dorfeuil.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Monsieur Dorfeuil, interrogea Gaude.

— Mademoiselle, quand les amours sont mûres, la jeune fille jette une rose, une poignée de riz au visage du fiancé. Celui-ci offre un repas arrosé de vin rouge à la famille. On danse, et le ménage s'établit dans la case en chaux et bien clissée.

— Quelle simplicité, dit Gaude rieuse.

Ils arrivèrent près d'une chapelle grise à toit de chaume. Des voix y bourdonnaient. Ils descendirent de leurs montures. Les deux cavaliers attachèrent les chevaux à des arbres. Tous entrèrent dans la chapelle.

Une scène édifiante, et naïve s'offrit à leur vue.

Environ deux cents paysans, des deux sexes étaient assemblés là, vêtus de costumes antiques et bariolés. Ils récitaient passionnément, à la suite d'un vieillard, debout sur un autel rustique, des litanies catholiques. Leurs faces en étaient comme épurées.

Le prêtre français qui desservait la chapelle était absent. Le sacristain que les paysans dénommaient « père Savanne » l'avait suppléé.

C'était un vieillard, couleur d'acajou, à barbiche blanche, au visage anguleux, où brillaient deux yeux mélancoliques. Très grand, mince, il portait une anachronique jaquette bleu-de-ciel, très étroite, un pantalon de drap, d'un noir terni. Ses pieds étaient chaussés de brodequins

en velours marron, ornés de boucles en cuivre. Le grand col brodé de sa chemise éblouissante, retombait avec toutes ses guipures, sur le revers de l'habit.

[82]

D'une voix dolente, en un français incorrect et imagé, truffé d'expressions créoles, il disait la passion du Christ. Les paysans en étaient remués.

Gaude remarqua que les yeux, dans les faces d'ébène, devenaient moins brillants ; c'était qu'ils pleuraient tous, sans une grimace.

Le sermon achevé, les paysans, comme un champ multicolore sous une brise, se courbèrent pour la prière finale. Ils se relevèrent, et le bonhomme lança d'une voix chevrotante :

« Maintenant, mes frères, prions Dieu pour la Gloire du Royaume ; et le bonheur personnel de sa Majesté le roi Louis XV ».

Il ouvrit un vieux bréviaire et lut une oraison que reprit la foule en chœur.

Les paysans de Noailles, dévotement, venaient d'appeler les grâces du Seigneur sur la Monarchie française, ignorant qu'ils intercédèrent pour une morte.

Personne, du groupe d'excursionnistes, n'eut le courage de sourire.

Les promeneurs repartirent. Tout en cheminant, Roger Sainclair loua la sensibilité de ces gens simples, leur respect des coutumes, bonnes ou mauvaises, leurs grâces hospitalières.

— Les américains, disait-il, les font passer pour des sauvages ! Quelle absurdité. Sous l'étoffe grossière de leurs habits battent des cœurs sensibles. Ils ne produisent pas pour s'enrichir, mais pour satisfaire leurs besoins modérés. Le dix huitième siècle les a profondément marqués. Il survit dans leurs danses, leur vêtue et leur gentillesse. C'est le trait, acheva-t-il, en se penchant vers Gaude, qui marque, Mademoiselle, la douce force de votre civilisation.

Gaude était charmée d'entendre son chevalier, vanter d'une voix indulgente et passionnée, les mœurs de ces humbles, — les pérennités françaises en Haïti. Cette délicatesse de sentiment, le rapprochait davantage de son cœur.

Pour rentrer, ils avaient pris une route d'un pittoresque sauvage, hérissée des deux côtés de granits fauves. Des sources cascadaient sur les rochers où, par endroits, éclataient de hautes fleurs pourpres.

— Ces lieux, dit Gaude, sont les plus beaux de la terre !

— Oui, répondit Roger, cette terre est adorable, mais d'ici quelques années, elle perdra sa beauté bucolique. Tout y sera encrassé par la fumée des usines. Il n'y aura plus de loisirs. L'homme y deviendra moins aimable. Les oiseaux s'en iront très loin, pour ne pas entendre la voix stridente des sirènes. Le pays sentira le mazout et le pétrole. Les choses exquisées seront mortes !

[83]

— Ne t'en plains pas, Roger, répondit Dorfeuill en riant, ce sera la civilisation.

— Cette promenade, dit Gaude, sera mon meilleur souvenir du pays.

— J'espère, Mademoiselle, que vous reviendrez encore à Noailles ? dit Roger avec un étrange sourire.

Il avait mis dans sa question et son intonation un sens secret qui parut à Gaude.

Pour lui répondre, elle lui jeta au visage, la fleur amarante qui ornait son corsage. Le cœur de Roger battit plus vite.

Il leva la tête et regarda le soleil de midi.

*
* *

Il était cinq heures. Le couchant jetait sur le ciel et les terres, ses suprêmes couleurs.

Roger et ses hôtes étaient dans le verger, assis sur des rocking-chair, buvant des boissons glacées. Louis Dorfeuill et Paul Ricard, en perpétuelle controverse, les enchantaient d'éblouissants paradoxes sur l'amour, la religion, le progrès et les Américains.

Roger proposa une promenade sur la grand'route.

Ils sortirent.

Un cortège funèbre passait, précédé d'un cercueil en acajou brut, que portaient, sur leur tête, deux hommes. La foule chantait :

Pressez-vous Joseph !
La vie est un miroir,
Sur lequel tout fuit.
Vous autres, soyez prêts.

Des femmes vociféraient, vêtues de robes aux nuances éclatantes. De temps en temps, le convoi s'arrêtait. Des serveurs faisaient circuler desalebasses de tafia que chacun portait à ses lèvres, à même le goulot. Et la course tragi-comique reprenait vers la forêt-cimetière.

Une femme demandait à une autre :

Tu n'as pas encore pleuré, commère ?

— Non, répondait celle-ci, en souriant, mais hier soir, j'ai fait du tapage.

— Vous allez trop vite, criait-on aux porteurs.

— C'est Joseph qui est content d'aller se reposer ! répondaient-ils. Certaines personnes du convoi vantaient le bel appétit du défunt, sa tournure incomparable, lorsqu'il dansait le menuet. D'autres riaient. La [84] mort ne semblait leur, inspirer qu'une angoisse railleuse et légère.

Les hasards de la promenade conduisirent les promeneurs au bas d'une éminence, rougie de crépuscule où, des canons fleurdelisés, se rongeaient d'ennui, écroulés parmi l'herbe rase.

Le groupe se mit à gravir la pente facile.

— Ici, commenta Paul Ricard, un fait d'armes aussi élégant que celui de Fontenoy s'est passé entre Haïtiens et Français. Avant que la bataille fût engagée : Pamphile de Lacroix le chef français ; sur le front de bandière en faisant caracoler son cheval, fit le salut de l'épée à Des-salines. Le général noir lui envoya en retour un drapeau français qu'il avait pris au. dernier-combat. Et le combat s'engagea.

— Il n'y a que des Français pour accomplir de tels gestes d'élégance, en face de la mort, dit Dorfeuill avec enthousiasme.

Ils étaient arrivés au sommet du fortin. Mais Roger et Gaude, sous le prétexte de cueillir des fleurs, étaient restés au bas du mornet. Ils s'en allaient parmi le paysage.

Dans un bosquet de manguiers, le couple s'enfonça Sur un « ma-pou » tombé, ils s'assirent, silencieux.

Roger avait l'air morose.

— Qu'avez-vous Roger ? lui demanda Gaude.

— Demain, répondit-il, d'une voix triste, nous rentrons à Port-au-Prince Vous ne pouvez vous imaginer Gaude tout ce que vous êtes pour moi. Je sens que vous m'êtes nécessaire comme l'air que je respire. Voulez-vous que nous nous marions ? Je ne m'abuse pas sur le sacrifice que je vous demande. Je connais mes disgrâces. Mais vous m'êtes apparue si différente des autres! J'ai l'impression que je cesserais de vivre, si le soleil reparaisait demain sans que vous ayez décidé de mon sort. Si vous jugez que votre sentiment pour moi, peut vous permettre d'arriver jusqu'à la conclusion logique de nôtre-belle aventure, dites-le moi sans délai. Je ne m'attarderai pas à mesurer l'étendue de ce sentiment, je suis trop amoureux pour cela, je serai le plus heureux des hommes. Mais aussi, je ne veux pas cambrioler votre cœur, et ce bonheur. Je voudrais que la faveur inouïe que j'espère, soit le résultat d'un choix, librement consenti. Repoussez-moi si vous n'êtes pas certaine de votre cœur. J'en serai peut-être désespéré, mais, sans révolte, ni cris, je m'en irai, vous bénissant encore, pour les beaux moments que votre pitié m'a jetés comme une aumône.

Jamais Gaude n'avait entendu ce son de désolation dans une voix humaine. Elle considéra le masque ravage d'amour, les yeux de chien suppliant dont [85] Roger offrait la vision. Elle eut la certitude qu'elle le verrait agoniser à ses pieds, même si elle lui octroyait une demi-promesse. Elle se sentait acculée à la parole-acte, celle qui noue les corps ou les sépare.

En un éclair, elle calcula toutes les conséquences de sa réponse. Son double, hostile à Roger, se dressa devant elle, en un assaut désespéré. Il lui montra le mur ethnique, social, les préjugés inflexibles qui s'hérissaient entre eux. Mais une force mystérieuse les renversa.

Le silence pesa trois minutes, puis elle répondit d'une voix lointaine et basse :

— Je vous aime assez, Roger, pour ne pas m'arrêter devant les obstacles qui nous sépareront l'un de l'autre. Je me promets à vous. Je ne sais ce qu'en pensera mon père. Mais vous pouvez faire foi sur ma parole, quoi qu'il advienne. Laissez-moi seulement le temps de le préparer à bien accueillir votre désir, notre désir...

Comme accablée, elle se tut. Roger n'avait plus la force d'exprimer une parole. Il avait d'un coup d'aile franchi la région de la béatitude que seuls connaissent les oiseaux.

Gaude avait la fierté de la victoire qu'elle venait de remporter sur elle-même. Cependant, une buée de mélancolie voilait son regard. Calme en apparence, elle regardait le jeune homme avec une tendresse incertaine où entrait de la pitié.

Roger ne perçut pas cette nuance qui eût empoisonné son allégresse. .

— Comme vous êtes bonne, dit-il ?

Gaude sourit avec amertume et ne répondit pas.

— Vous êtes triste, Gaude, ajouta-t-il, en prenant sa main.

— Non, Roger, le visage du bonheur est parfois grave.

— C'est le plus beau que j'aie jamais adoré !

— Regardez là-bas continua-t-elle, on dirait que la forêt brûle.

— C'est le soir d'un beau jour, Gaude, répondit-il, les yeux éblouis.

— Vous êtes heureux, Roger ?

— Je vous répondrai, amie, par une sentence de nos paysans :

« Seules iront en paradis, les femmes- qui ont donné de la joie aux hommes ! »

— C'est vrai, Roger, je vous aime beaucoup !

Elle disait cela comme pour se l'affirmer.

— J'essaierai, Gaude, d'être digne de votre amour. Mais quoi que je fasse, j'en serai au-dessous.

Ils se levèrent et quittèrent la clairière.

[86]

Au bas du monticule, ils retrouvèrent le groupe.

— Tu t'étais fourvoyée encore, Gaude, dans la forêt, dit Monsieur de Senneville avec malice. Heureusement, ajouta-t-il, que Monsieur Sainclair est un bon guide !

— Cette fois, père, c'est moi qui lui ai montré la sortie.

Ils sourirent de cette plaisanterie.

Tout en causant, ils se mirent à regagner la maison. L'ombre, teinte de rose, enveloppait toutes choses. Le bois bruissait.

— Comme il fait bon vivre ici ! dit Mme Ricard.

— Oui, répondit Louis Dorfeuil, loin des laideurs de la vie moderne, loin des américains.

— La vie, exprima Roger, est encore agréable, même avec les Américains, Dorfeuil, étonné de cette réponse, considéra son ami. Il ne comprenait pas cette indulgence soudaine. Sous la galerie de la maison ils prirent place en des dodines.

— Joue-nous donc, Dorfeuil, une de tes « Tropicales », dit Roger. Mon vieux piano ne s'y prête guère, mais tu as l'art de les améliorer en jouant :

Dorfeuil entra.

La musique pleine de gingembre, de sucre et de crépuscule, se déroula sur une ligne triste et tendre. Mais Roger n'en percevait que le deuxième sens.

Gaude avait été s'appuyer à la balustrade du perron, perdue dans une songerie. Roger alla l'y trouver.

Des vers chantèrent dans sa tête, apaisée. Il récita à voix basse :
« Nous aurons des lits, pleins d'odeurs légères...

— Vous aimez Beaudelaire, Roger ?

— Et Shakespeare aussi.

Il murmura :

« Comblé par toi d'un bonheur infini, je ne peux ce soir en savourer toute la suavité. Bonsoir douceur ! Quand on se reverra demain, la Saison aura fait de ce bouton d'amour, une fleur suprême et immortelle ! Bonsoir Amour ! »

La musique tropicale, souple et voluptueuse, ondoyait comme une danseuse brune et nue...

[87]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Troisième partie

LA VENGEANCE DE SEATON

« Ultimi barbarorum. »

SPINOZA

[Retour à la table des matières](#)

[88]

[89]

Depuis le jour où Smedley Seaton avait croisé, au coin de la rue Macajoux, les Senneville, dans la voiture de Roger Sainclair, il se demandait sans cesse si les deux jeunes gens ne s'aimaient pas ? Leur manège au bal lui avait part, révélateur, mais il mettait les gestes de Gaude, au compte d'une coquetterie légère dont, presque tous les Américains, croient les françaises férues. Cependant, d'avoir vu les Senneville, dans l'auto du jeune homme, en route pour la campagne, ses soupçons s'étaient mués en certitude.

Pour se consoler, il se livrait à l'alcool. Un infernal mélange de rhum et de whisky, absorbé toutes les deux minutes, intensifiait son amour pour Gaude, sa haine pour Sainclair.

Dans l'après-midi de cette rencontre, jour de rage et de boisson, il s'était rendu au bureau de Inintelligence Service » de l'Occupation où il s'était fait communiquer la fiche de Roger Sainclair. Naturellement, le jeune homme y était noté comme l'adversaire irréductible de l'intervention.

Il avait dit à Harold Wiking, chef de ce service, qui avait la réputation d'un officier civilisé et loyal :

— « Le connaissez-vous, ce Sainclair ? »

— Je ne l'ai vu qu'une fois, répondit Wiking, le jour où le grand prévôt le fit chercher. On le dit brave, instruit, d'une vieille famille du pays.

— Ils ont des familles, ces nègres ? ricana Seaton.

— Il paraît, répondit Wiking que l'un de ses ancêtres était de ces huit cents Haïtiens qui protégèrent notre retraite à Savannah, lors de la guerre de l'Indépendance, et sauvèrent notre armée d'un désastre irréparable.

— Ne glorifie pas, Wiking, ces inférieurs. Ils se croient assez, sans cela, des phénomènes. Il y a dans leur regard, dans leur sourire, leur soumission, leur silence même, quelque chose qui m'enrage.

Il avait accentué ces derniers mots, d'un coup de poing sur la table, près de laquelle ils étaient assis.

— Le monde, continua Seaton, d'une voix creusée de whisky et de courroux, se courbe devant nous, nous adule, obéit à notre moindre froncement de sourcil, mais cette tourbe misérable de nègres nous résiste. Goddam ! Comment faire pour briser leur morgue ! Quant à ce Sainclair, que l'enfer gèle si je ne dois pas le mater !

Son irritation était extrême. Il semblait que du sang, par ses pores, allait baigner sa face.

— Mais qu'est-ce qu'il vous a fait ? interrogea Wiking.

[90]

— Il ne m'a rien fait, mais je crois qu'il conspire contre nous.

— Aucun détective n'a fait de rapport là-dessus, dit Wiking.

— Ce n'est rien de précis, mais j'imagine qu'il doit y penser. On n'a qu'à le regarder pour s'en rendre compte. Et puis, Wiking n'avez-vous jamais été saisi d'une haine soudaine contre tel nègre qui ne vous a rien fait, mais qui vous déplaît, à tel point, que vous le plongeriez dans une chaudière d'huile bouillante, sans remords ?

— Jamais ! répondit Wiking froidement.

Seaton s'en alla. Vers les six heures de l'après midi, il rencontra Raoul Marvil, sur le Champ-de-Mars.

Il lui parla de Roger avec indifférence. Raoul vanta le jeune homme et lui apprit qu'il était l'un des gentlemen le plus aisés de Port-au-Prince.

L'argent, étant pour la majorité des Américains, la norme de la valeur humaine, un peu de respect se mêla à la haine de Seaton pour Sainclair.

Dans la soirée l'officier se rendit à une réception à l'Ambassade Américaine. Il n'y resta que cinq minutes, parce qu'on n'y servait que de l'eau de Vittel et rentra chez lui. Des idées cuisantes le travaillaient. Il pensa un moment, parler de son amour à son Ministre, qui formule-

rait une demande officielle en son nom. Gaude n'osera pas lui préférer le noir, pas plus que Mr. de Senneville dont l'attitude dans cette affaire, lut semblait équivoque.

— En tout état de cause, se dit-il, cet acte éclairera la situation.

Vers la mi-nuit, des amis envahirent sa maison en cocktail-party. Parmi eux, seul noir, il y avait le secrétaire du grand prévôt.

Il s'appelait Rozemberg Martial. C'était un petit grimaud tortueux, intelligent et polyglotte. Il s'était rendu indispensable à l'occupation. Il n'aimait pas ses maîtres, mais il était pauvre. Et ces gentilshommes payaient bien. À l'un de ses amis nationalistes, qui lui demandait comment il faisait pour être si bien en cour, il répondit en souriant : « On lèche la main qu'on est pas assez puissant pour couper ».

Dès que Seaton le vit, son projet de vengeance commença à prendre corps. Tandis que les « boys » dansaient, chantaient, simulaient des matches de boxe, dans le salon, Seaton prit à part Rozemberg Martial, près de la fenêtre.

Ne croyez-vous pas, lui dit-il, dans un clignotement, que Roger Sainclair est pour quelque chose dans le soulèvement des paysans de l'Artibonite ?

Surpris par cette question, Rozemberg Martial, qui avait pour principe de ne jamais accuser, ni défendre un congénère, répondit en riant :

[91]

— Je ne peux vous dire, Major, ni oui, ni non !

— Je vous demande votre opinion précise, car vous le connaissez, répartit Seaton avec un regard mauvais.

Rozemberg se troubla. Il était tenté, pour avoir la paix de répondre par l'affirmative, mais il se souvint du jeune homme loyal, que même ses ennemis admiraient, et répondit courageusement :

— Je crois, Major, que Roger Sainclair, n'est pas homme à pousser les autres à la bataille, sans s'exposer lui-même. S'il avait encouragé les paysans à se révolter, il serait déjà à leur tête.

— Vous êtes tous d'accord contre nous, riposta Seaton, d'un ton cruel. Au fond, ajouta-t-il, " « you traite ! ».

Rozemberg Martial blêmit. Il calcula : il n'y a pas de travail en cette période de perturbation. (Etre juste, souffrir pour la vérité, n'est-ce pas peut-être une duperie ?). En un éclair, ces réflexions le traversèrent. Et puis, qui sait si ce Roger Sainclair, mystérieux et distant, n'était pas vraiment dans quelque histoire ?

Comme en s'excusant, Rozemberg Martial répondit :

— Je ne suis sûr de rien. Je ne vous ai répondu que sur une impression vague, Major. Il se peut bien que ce soit vous qui ayez raison.

— Well, dit Seaton.

Il se sentait en présence d'un faible. Le crime, à cette minute, vivait dans sa tête en feu. Subitement patelin il reprit :

— Vous, « bonne garçon ». Sainclair... « pas bonne ». Avons mauvaises notes contre lui. Vous, donnez-nous preuve « collaboration franche et cordiale » ?

Rozemberg Martial connaissait ce langage. « La collaboration franche et cordiale » dans l'esprit de ces yankees, c'était la soumission aveugle à leurs désirs, même criminels ou extravagants.

Il devint blême. . Ses genoux se déroberent sous lui.

Smedley Seaton continua :

— Lui, n'est-ce pas, demandé vous, faire partie Club secret, pour combattre occupation par tous moyens, même poison ?

— Oh ! non, Major, gémit Rozemberg effrayé ! Il ne m'a jamais proposé pareille chose. Il ne me fréquente pas !

— S'il vous l'a demandé, vous le direz. S'il ne vous l'a pas demandé, vous direz quand même qu'il vous l'a proposé, répondit-il, le timbre bas, le masque monstrueux.

[92]

Non, ce n'est pas possible, Major. Je ne peux pas faire une telle déclaration. Ce n'est pas vrai, gémit Rozemberg Martial, les yeux humides.

Vous ferez témoignage quand moment viendra. En attendant, secret absolu. Moi donné vous dollars, tout ce que vous voudrez, si vous vous montrez « bonne garçon ». Autrement, vous partagerez sort Ro-

ger Sainclair le supplice de l'eau, le fouet, les travaux forcés, le régime de Chabert.

— !!!

Dans le salon, le phonographe faisait rage, les officiers dansaient entre eux. Le whisky coulait à flots.

Seaton exprima à ses amis le désir d'aller se reposer. Ils sortirent en chantant, titubants d'alcool.

— Good sleep !

— To morrow !

— Bye, bye !

Parmi eux, un jeune noir pleurait à chaudes larmes.

Resté seul, Seaton, d'un pas hésitant, gagna sa chambre. Avant de se mettre au lit, il se versa une dernière rasade. Il sonna. Son domestique parut. C'était un jeune nègre couleur d'écrevisse bouillie. Il faisait le lit

Seaton, debout, près d'une porte, rêveur, poussa une plainte. Le garçon tourna la tête vers l'officier. Seaton crut lire une moquerie dans son regard. Il s'avança vers le valet, et lui allongea un bon coup de pied au derrière.

Le domestique le regarda encore avec des yeux sans expression.

Il arrangea un bout de la moustiquaire qui s'était accroché au fer du lit, et sortit, un soupçon de sourire à sa lèvre...

Seaton se dévêtit et se coucha. Sa décision était prise. À tout prix, il fallait briser le nègre et son amour. L'acte qu'il allait accomplir contre lui n'était pas un crime. Il n'y en a pas contre les nègres !

C'est sur l'oreiller de cette pensée consolante, qu'il se mit à ronfler avec innocence.

*
* *

Cet après-midi là, Roger Sainclair travaillait à son cabinet de la rue des Miracles, allègre comme un dieu. Avec hâte, il liquidait les affaires importantes de son office. Jamais, au Palais, on ne l'avait entendu si disert. Ce fut vraiment la période la plus éclatante de sa vie. Les

questions les plus obscures et les plus embrouillées, étaient éclairées d'une simple et vive lumière, dénouées avec grâce. Les juges, sur leur siège, perdaient le sommeil, quand il était à la barre. Il vivait maintenant dans l'espérance dogmatique du bonheur.

[93]

À sa dernière visite chez Mr. de Senneville, il avait légèrement pressé Gaude de l'autoriser à parler à son père.

— Pourquoi tant nous hâter, Roger ? C'est si agréable, ces minutes d'attente, avait-elle répondu, tendre et grave.

Une ombre fugace avait terni le regard de Roger.

— Vous avez l'air de redouter quelque chose, ami ? N'avez-vous pas ma promesse ? ajoutait-elle dans un sourire de sphinx.

Roger s'était humilié. Et, parmi le crépuscule, dans le parc, ils s'étaient étreints. Mais le baiser de Gaude avait un goût de larmes.

*
* *

Quatre heures ont sonné. Pascal Darty entre dans la pièce. Comme je regrette que tu n'aies pu venir à Noailles avec nous, Pascal, tu t'y serais follement amusé.

— Moi aussi, mon vieux, je le déplore. Car mon voyage au Petit-Goâve a été vain. Le lot de café que je voulais acheter a été pris par le banquier Frankel. Et, comble de malchance, dix sept pannes d'auto au retour. Routes défoncées, pluies, faim, marche à pied jusqu'à Léogane. Je n'étais plus le Pascal que tu connais. J'avais perdu mon rire. Je ne comprends pas les Américains. Nous dépensons des millions pour les routes. Celles du Nord sont passables, mais quant au réseau du Sud, autant en emporte le vent ou les eaux.

— Parlons, Pascal, de choses moins tristes dit Roger. L'argent que tu devais gagner sur cette affaire de café, je te l'offre, bien que, ces jours-ci, le grain d'or me soit nécessaire,

— Qu'y a-t-il, Roger, tu m'as l'air très excité ?

Avec enthousiasme, Roger mit son ami au courant de ses projets matrimoniaux. Pascal essaya de modérer cette ardeur,

— Mais je te dis, Pascal, qu'il n'y a rien à craindre. Gaude fait honneur à la femme blanche.

— Je ne te dis pas non, Roger, mais ne t'emballe pas. Sois un peu sceptique. Le scepticisme tempère l'emertume de la désillusion, si elle vient. Il me semble que tu fais trop fond sur le sourire d'une femme.

— Écoute, Pascal, j'étais chez elle hier soir, elle a été franche et délicate. La vie est belle, mon cher. Tu me grondes toujours d'être un « bourgeois inoseur », voici que je marche, et tu as peur. Je voyagerai mon ami, je me marierai. N'est-il pas honteux que je ne connaisse pas encore Paris ?

[94]

J'irai de par le monde. J'ai des marbres à toucher, des peintures à contempler, des paysages à admirer !

— Oui ; tout cela est très bien, Roger, mais est-ce que le père, Mr. De Senneville, marche ?

— C'est un homme de tout premier ordre, Pascal. Tu ne le connais pas ? Ça ira comme sur des roulettes !

— Je ne connais pas ses idées, mais je connais le blanc un peu...

— Crois-moi, ami, j'aurai facilement son consentement. Et puis...

— Et puis quoi ? questionna Pascal.

Le front de Roger s'était plissé. Dans ses yeux de velours brillait une lueur fiévreuse.

— Si elle m'aime vraiment, comme je le crois, rien ne l'arrêtera...

— Roger, mon vieux, toi si raisonnable, si clairvoyant, voici que tu tombes dans le romanesque. Je ne conteste pas que Mademoiselle Gaude t'aime, je ne veux pas jouer au désenchanteur, mais cette affaire est très délicate.

— D'ici trois mois, Pascal, répondit Roger en riant. Tu recevras des cartes postales de moi, datées de tous les lieux célèbres du monde. Le grand défaut des noirs, c'est d'être timides, de manquer d'optimisme devant la vie. Quand nous serons libérés de nos craintes, nous serons irrésistibles. Il nous faut savoir oser. Le plus souvent, nous créons le préjugé par notre attitude. Ni morgue ni humilité, s'en aller dans la vie d'un pas gracieux et libre.

— Tu deviens lyrique, Roger, dit Pascal avec une ironie affectueuse. L'amour t'a transformé. Mais tu as peut-être raison. Au revoir, je descends « au bord de mer ». Te verra-t-on ce soir au récital de Dorfeuil à Bellevue

— Certainement, mon cher !

— Oui, c'est vrai, elle y sera, dit Pascal avec malice.

Ils descendirent du vestibule, et trouvèrent Décius, le garçon de bureau, qui dormait, assis sur une chaise, la bouche ouverte, la tête appuyée contre une cloison de la pièce.

— Quelle race de paresseux, dit Roger en souriant. Il n'est que cinq heures moins le quart et Décius dort. Il ne fait rien ici : introduire un visiteur, porter une lettre à la poste, balayer, épousseter. Voici tout son labeur. Le soir, il va danser le « pignic » au Bel Air, boire du tafia, courir les femmes. Il dort tout le temps ici, excepté le samedi, jour où il toucha ses huit dollars.

Roger, de bonne humeur, prit la rose que Pascal avait à sa boutonnière et alla, à pas de loup, en fleurir la bouche du dormeur. Ils s'amuserent de cette gaminerie.

[95]

Pascal parti, Roger remonta travailler.

Il était à écrire, lorsqu'un quart d'heure après le départ de son ami, Décius, de son air de dormeur éveillé, vint lui annoncer qu'un « blanc » demandait à être reçu.

— Faites-le monter, répondit-il, distraitement.

— C'est un officier américain, maître, précisa Décius.

— Qu'est-ce que cela fait, introduisez-le, rétorqua Roger, en réprimant un mouvement de surprise.

Décius redescendit. Roger se demanda ce que cet officier pouvait bien lui vouloir. Il prit un cigare dans la boîte posée sur la table, l'alluma et attendit dans une pose dégagée. Il ouvrit le tiroir du bureau et vérifia si son petit browning était à sa place.

Décius reparut et livra passage au visiteur. C'était Smedley Seaton : — petite tenue jaune, sans veste, chapeau de feutre à galon d'or, pistolet fixé à la cuisse droite par des lanières de cuir.

— Bonjour, Monsieur, dit Seaton en se découvrant.

Roger inclina imperceptiblement la tête et, sans répondre, lui désigna d'un geste de la main, un fauteuil en cuir marron, placé devant le bureau. L'officier s'y assit.

— Well ! exclama Seaton, vous devez être étonné de voir moâ ici ?

— J'ai très peu l'habitude d'être étonné, répondit Roger avec une affectation de calme.

— Oui, continua l'officier, après mon geste de l'autre soir...

— Dont je ne me souviens même plus, coupa Sainclair avec hauteur.

Il y avait dans son attitude une si tranquille insolence, que Seaton en fut vexé comme d'une insulte exprimée. Roger le vit rougir du menton jusqu'aux racines des cheveux. Le regard de l'américain s'allumait. Sa main puissante et velue tremblait sur ses genoux. Il faisait effort pour ne pas éclater. Roger s'estima de son sang froid. Il avait remarqué la colère que sa pose provoquait en Seaton. Il s'étudia à l'exagérer. Il prévoyait l'orage que recelait cette visite, mais un goût du risque, qu'il ne se connaissait pas, un fatalisme, baignaient son cœur. Le silence pesait très lourd.

Il fit le geste de casser la cendre de son cigare dans le cendrier. Seaton eut un mince mouvement de recul et de méfiance. Roger sourit. L'officier éprouvait comme une dernière pudeur à avouer le but de sa démarche. Roger pensait, qu'en certaines occasions, l'offensive accordait un privilège, à celui qui la prenait. Il dit :

— Et qu'est-ce qui me vaut, Monsieur, l'honneur de votre visite ?

[96]

Sans circonlocutions, Seaton répondit :

— Voulez-vous dire « moâ » quelle est la nature de vos relations avec Mademoiselle Gaude de Senneville ?

Le nom adoré, prononcé sans gêne, par cet homme détesté, déchira d'un coup sa sérénité railleuse. Et la réponse jaillit, cinglante et péremptoire :

— Si, dans votre pays, un honnête homme fait, à n'importe qui, des confidences sur ces choses intimes, les sauvages que nous sommes ici, n'ont pas encore réalisé cette civilisation là, grâce à Dieu !

— Je n'ai que faire de vos phrases. Répondez à ma question ?

— Etes-vous fou ? rugit Roger, qui s'était dressé de son siège. A qui croyez-vous parler, ajouta-t-il ?

— À un sale nègre que je méprise, répondit Seaton, froid, mais les cheveux hérissés.

— Et qui vous est supérieur en tout, riposta Sainclair avec un sourire cruel.

— Comme vos ancêtres esclaves étaient supérieurs des miens !

— Vous ne savez donc pas, que vous autres, en majorité, n'êtes le produit que d'une horde de pirates, de convicts, d'hypocrites, le déchet de l'Europe ?

— Mordu par l'injure, Seaton s'était dressé à son tour, les deux mains posées sur le bureau, penché en avant, la face anguleuse, les tempes gonflées, les maxillaires contractées, formidable comme un cyclope.

— Goddam ! Fils de guenon, paria, cannibale, je vous apprendrai à baver sur ma race,

Métalliques, les insultes sortaient de sa gorge avec peine, en anglais. Il écumait comme un épileptique.

Roger, martial, ramassé comme une panthère qui allait bondir, lança dans une explosion de rage :

— Que m'importent vos lynchages, vos chaises électriques, le supplice de l'eau, les tortures que vous avez inaugurés en ce pays. Je n'ai peur de rien. Vous croyez, imbécile, que votre domination sur les faibles sera éternelle ? Votre puissance craque, minée par les forces souterraines et silencieuses ! On en a vu de plus solides qui ont péri. Si vous n'étiez pas un primaire, je vous les énumérerais, mais vous ne comprendriez pas. Un matin, hommes mécaniques, vous serez anéantis sous les décombres de vos gratte-ciels, de vos usines. Il n'en restera rien, rien, de votre civilisation de ferraille, de ciment et de linoléum ! car vous n'avez fondé que sur la matière !

[97]

Roger était livide, sinistre, empoisonné de haine. Halluciné, sa voix sonnait presque joyeuse.

Interdit, Seaton écarquillait les yeux, comme sous le coup d'une peur superstitieuse : celle qu'inspirent les prophètes ou les fous.

— Oui, barbare !, continuait la voix presque démente : je suis le nègre que vous assassinez depuis des siècles, mais qui monte maintenant, implacable, des bas-fonds de l'esclavage ; le guerrier, le poète, le danseur, l'enfant, le petit frère de Lucifer : le nègre qui dort depuis cinq mille ans ! Mais je suis réveillé Smedley Seaton ! Allez, je ne vous hais plus. Car le cannibale vous mangera. Le Temps est avec moi. Il aiguise mes crocs, mes griffes qui ne sont pas encore à point.

— Vous voulez savoir si Elle m'aime, si je l'aime ? Oui. Elle n'est pas faite pour vous.

Je lui apporte la poésie, la simplicité, le courage, la joie et la désinvolture. Elle m'offre en retour, les réalités supérieures qui vous sont interdites ! Que lui proposez-vous ? de l'or ? un matérialisme atroce, l'ennui, l'hypocrisie, un ridicule solennel et figé !

Je pourrais vous détruire en ce moment, comme un chien enragé que vous êtes, mais à quoi bon, vous seul ce n'est pas assez, c'est toute la meute qu'il me faudrait décimer !

Epuisé, comme sortant d'un cauchemar, Roger s'était rassis, le front en sueur. Il considérait Seaton, toujours pétrifié, d'un regard lointain, qui le traversait.

L'officier se demandait s'il n'était pas en présence d'un déséquilibré. Une seconde il eut l'idée de lui décharger son Coït automatique dans la tête. Il baissa les yeux vers sa cuisse. Roger n'eut pas un mouvement. Que lui importait d'être tué puisqu'il perdait Gaude, croyait-il.

Pourquoi l'un de ces rivaux, parvenus à la limite de la colère, n'avait-il tenté de réaliser le désir de tuer, qui faisait frémir leurs mains, à tous deux ?

C'est qu'ils comprenaient, dans le désordre de leur passion, que celui, au compte duquel serait mis le cadavre de l'autre, n'aurait plus rien à espérer de Gaude. Roger se disait que, s'il devait périr, au moins, lui laisserait-il une pure image.

Si l'amour est générateur de violence, parfois aussi, chez certaines natures équilibrées, il contrôle cette violence, l'endigue secrètement, dans la ligne de son intérêt.

[98]

Seaton avait repris ses esprits. Il dit à Roger :

— Vous serez châtié de vos impertinences et de vos mensonges. Ce n'est pas vrai, fou ! Elle ne vous aime pas !

Sa voix était douloureuse.

— Allez crocodile, chercher vos gendarmes, répondit Roger d'une voix lasse.

Seaton sortit rapidement, raide de rage.

Le crépuscule d'hyacinthe inondait la pièce. La tête de Roger s'écroula sur les paperasses. Il revit le beau visage de Gaude, la forêt pleine d'ombre rose où la promesse lui fut faite. Il fit revenir à sa bouche, le goût des lèvres pathétiques... Sur le masque de velours, il y avait des larmes...

Deux minutes après, il se redressa. À sa montre-bracelet, il vit qu'il était cinq heures. Il prit une feuille de papier et écrivit :

À Gaude de Senneville

Bonsoir amour ! Je ne sais où je serai, quand ces lignes vous parviendront. Mais ce sera sûrement très loin de vous. En quelque enfer où m'enverra le destin, qui semble avoir parlé contre moi, depuis un instant, vous perdre est tout ce que je regrette.

Si, une fois, par hasard vous daignez vous attrister sur mon sort, songez, pour oublier votre peine, que vous avez été, dans ce grand désert que fut ma vie, l'oasis divin qui ne me refusa point sa fraîcheur.

Vous n'êtes cause de rien. J'ai été candide de croire que, par une grâce particulière, seraient dénouées au-dessus de ma tête, les interdictions créées contre ma race.

Dans ma nuit, j'emporte de vous un souvenir tellement vertueux, qu'il sera le bouclier qui m'empêchera de sentir, les disgrâces qui pleuvront sur moi.

Vous souvenez-vous de notre premier entretien à Noailles, au bord de la rivière ? Une parole de moi, avait fait surgir une réalité, qui m

éloignait de Votre sillage. Vous eûtes la bonté de m'en gronder doucement.

Hélas ! j'avais raison. L'ennemi veillait...

Adieu, Gaude. Pensez parfois à l'homme infortuné. Soyez heureuse, et souffrez que je baise vos pieds, ô vous qui m'avez fait tant de bien !

Roger Sainclair

Cet adieu achevé, Roger le cacheta et l'adressa. Il traça ensuite un billet pour Pascal Darty où il précisait l'état de ses affaires, les mesures que son ami devait prendre. Il terminait ainsi sa lettre : « Je ne sais, mon cher ami, si nous nous reverrons encore, car le pire peut arriver. Ne sois pas inconsolable. L'un des privilèges de notre race, c'est de savoir sortir avec élégance du carnaval du monde. Mon testament est dans mon coffre, à la Banque. Soigne bien mon cheval : Moussetine. Il aime le sucre. Je te confie ma vieille servante Juliana. Adieu ou au revoir. L'avenir est sur les genoux de Zeus ! (Ton Roger)

[99]

Il allait sonner Décimus quand il entendit un galop dans l'escalier. Le garçon parut, haletant, épouvanté, en criant :

— Maître ! La maison est remplie de Marines-Corps !

— Je m'y attendais, Décimus, répondit-il très calme. Voici deux lettres. Remettez-les ce soir même, en mains propres, à M. Pascal Darty. S'il n'est pas chez lui, attendez-le, même toute la nuit, pour les lui donner.

Le domestique, en tremblant, mit les plis dans la poche intérieure de son paletot.

Au même moment, trois soldats de l'occupation, précédés d'un officier— ils n'étaient que quatre — pénétraient dans la pièce et arrêtaient Roger qui, sans résistance, se laissa passer les menottes.

Ils descendirent. La voiture de la police stationnait devant la maison. Roger y monta avec les gardes. Elle tourna à gauche et prit la direction de la rue du Centre.

Une femme, parmi les passants attroupés s'écria :

— Quelle misère, Mon Dieu, c'est ce traitement que cherchaient les haïtiens !

L'Angélus, sur la ville, de tous les clochers, égrenait sa sonnerie triste...

*
* * *

À sept heures, Pascal Darty, en tenue de soirée, était sur le perron de sa villa, à Bolosse quand il vit venir dans l'allée, Décius, d'un pas vif. « Décius marchant rapidement, se dit-il, quelle catastrophe est-il arrivé ? Il lui demanda de loin.

— Qu'est-ce qu'il y a Décius ?

— Ayayaye M. Pascal, répondit-il, le masque grimaçant. Un régiment de blancs viennent de prendre Me. Roger après lui avoir mis des « minottes ».

— À Roger Sainclair ? sursauta Pascal, renversé.

— Oui, Monsieur Pascal. Voici ce qu'il m'a donné pour vous. Il lui tendit les deux enveloppes.

Pascal brisa le cachet de celle qui portait son adresse, lut, et s'affaissa sur une chaise qui était près de lui, en gémissant :

— Ah, les salauds ! Ils auront sa peau. Je prévoyais que cette aventure où il y avait un « Yanqui » finirait mal pour mon pauvre ami.

Il se releva. Décius lui apprit la visite, les éclats de voix qu'il avait entendus dans la pièce.

— Que faire ; mon Dieu ? dit-il, en serrant le poing.

[100]

— C'est bien, Décius, allez prévenir Juliana. Je passerai demain au cabinet.

Le serviteur s'en alla lentement, les yeux rougis.

Pascal prit une voiture qui passait, se fit conduire au bureau de la Gendarmerie où il avait comme ami, un jeune officier américain, sous-chef de police. Il ne l'y trouva pas. Il ordonna au cocher d'aller chez Claude Maxcence qui, à cette heure, d'ordinaire, était à son office de la rue du Quai. Il y arriva.

Le journaliste, dans son carré directorial, entouré d'un groupe de rédacteurs y faisait assaut de punch au rhum et d'esprit.

Claude Maxcence était le directeur du journal « l'Aube » qui paraissait le soir. C'était un homme un peu corpulent, couleur d'orange, de grande taille au visage dur et sensuel de romain de la décadence. Il avait la réputation d'un sceptique sans entrailles. Mais ses amis disaient que derrière le cynique se cachait un sentimental. Son « cruellisme », ajoutaient-ils n'était que la pudeur d'une nature délicate, qui craignait à chaque instant d'éclater en sanglots devant la vie. Avec un brio remarquable, il savait s'adapter à tous les avatars de l'existence haïtienne. L'intervention ne lui fit pas modifier ses méthodes. Il abdiquait parfois ses coins de ciel, parce qu'il avait expérimenté, que les idéalistes sont presque toujours écrasés dans cette affreuse bataille qu'est la vie.

Roger Sainclair l'estimait. Il s'interdisait de le juger. Maxcence était aussi un écrivain du meilleur aloi. Roger disait à son égard « il y a en Maxcence de l'ange et du carnassier. Sa machinerie morale est puissante et délicate comme celle d'une Rois Royce ».

La pièce où il se trouvait était petite, meublée de sièges d'acajou, d'un bureau plat, en cèdre. Aux murs, deux reproductions : Le Syndic des Drapiers, la Leçon d'Anatomie, —des portraits de rédacteurs, des paysages haïtiens. Dans le coin gauche on voyait un coffre-fort Fichet, sur lequel étaient posés des registres. Sur deux petites tables à droite : amoncellement de journaux et de revues étrangers. Au plafond, des tulipes électriques répandaient une lumière violente. De la cour proche, venait une odeur de roses.

— Voici, dit Claude Maxcence, dès qu'il eut vu Pascal, un partenaire sérieux qui nous aidera à épuiser l'exquis jus de cannes, et qui nous départagera sur la controverse, à savoir, de la femme noire, griffe, mulâtresse et blanche, quelle est la plus voluptueuse ?

[101]

Pascal, avec indignation, les mit au courant de l'événement. Ils en furent tous consistés. Claude Maxcence se leva et dit :

— Je vais au Palais de ce pas, prier le Président d'intervenir en faveur de Roger.

Serge Coûtant, un mulâtre brun or, artiste et intelligent, éclata de rire en disant :

— Si le Président dit un mot dans cette affaire, l'occupation coupe ses appointements et lui retire ses gardes, comme elle l'a fait maintes fois, pour vaincre ses résistances.

— Dans quel pétrin se trouve le pays, dit Maxcence. Quand même, je vais essayer de faire quelque chose pour ce brave Sainclair.

*
* *

Un récital de Louis Dorfeuill était un événement musical. Ce soir-là, le « Tout Port-au-Prince » se trouvait dans les vastes salons du Cercle-Bellevue.

Gaude et son père y étaient aussi. Dorfeuill s'était surpassé dans la première partie de son programme. Quand il eut joué sa célèbre « Bacchanale Vaudouesque » la salle debout, l'acclama.

Au cours d'un intermède, la nouvelle de l'emprisonnement de Roger s'était répandue dans les groupes. Les uns en parlaient avec indignation, d'autres avec indifférence. Mr. de Senneville fut touché aussi de cette infortune, mais il n'en laissa rien paraître.

Il fut surpris de l'extrême pâleur du visage de Gaude, qu'il attribua, justement, au malheur qui frappait Sainclair. Il comprenait bien qu'elle y compatit, mais, pas à ce point.

Y aurait-il entre eux un lien sérieux d'amour ? s'était-il demandé avec angoisse. Il se promit de vérifier cette présomption, par le prétexte que lui avait fourni son collègue américain qui, dans l'après-midi, au cours d'une entrevue, lui avait fait part des [intentions.de](#) Smedley Seaton sur sa fille. Depuis « Noailles » il avait remarqué les jeux discrets et tendres de Gaude avec Roger. « C'était un flirt sans importance s'était-il dit ». Cependant, tous ces derniers jours, la bonne humeur de Gaude qui était partie, sa figure, marquée par les perplexités, ses longues rêveries dans le parc, lui révélaient que quelque chose de grave la tourmentait. Il n'avait pas osé l'interroger, dans la crainte qu'elle ne lui avouât son sentiment pour Roger. « Non se disait-il, mes craintes sont illusoires ». Mr. de Senneville se surprenait à regretter les louanges qu'il avait faites à Gaude des mérites du [102] jeune homme, — d'avoir accepté d'être son hôte. Certes, songeait-il, c'est un

garçon aimable, mais ce n'est pas de ma faute à moi, si le monde auquel j'appartiens, verrait d'un mauvais œil, l'union de ma fille avec lui ».

Pascal Darty arriva dans la salle. Il pria Marcelle Ricard de transmettre à Gaude la lettre d'adieu de Roger. Ce qui fut fait. Gaude alla dans le petit salon des dames, en compagnie de Marcelle et prit connaissance du pli. Humblement, elle pleura. Elle fit dire à Pascal que le lendemain elle lui ferait tenir un mot pour le prisonnier.

Vaguement, Gaude perçut que Seaton était pour quelque chose dans cet emprisonnement, bon amour pour Roger s'accrut à cause même du sort qui l'accablait

Durant toute la suite du concert elle méditait sur la tactique à suivre pour délivrer Roger. Elle découvrit qu'elle n'y arriverait, qu'en mettant Seaton dans sa partie. Pour cela elle sera aimable envers lui, jusqu'à lui donner l'illusion qu'il était le préféré.

Il était minuit. Dorfeuill venait d'achever son dernier morceau. Smedley Seaton vint prier Gaude et son père d'accepter une coupe de Champagne, ils se rendirent avec lui dans la salle du bar. Après avoir bu, Mr. de Senneville laissa les deux jeunes gens qui allèrent s'accouder à une fenêtre. Avec une indifférence feinte, Gaude parla de l'emprisonnement de Roger.

— Mais pourquoi, Mademoiselle vous intéressez-vous tant à ce nègre ? lui demanda Seaton.

— Pas autant que vous avez l'air de le croire, Monsieur.

— Ce n'est pas ce qu'il pense, lui. Ce « colored », Mademoiselle, vous juge capable de l'aimer.

— C'est erreur, Monsieur, de ses sens abusés. Les noirs sont des enfants.

— Qu'on doit fouetter, coupa Seaton ravi.

— Qui prennent leurs désirs, pour des réalités continua Gaude avec un sourire mutilé.

Quel langage pouvait être plus doux à l'entendement de Seaton.

— Si vous saviez, Mademoiselle, combien ce nègre est menteur ? Vous l'aviez trop toléré.

— Peut-être, mais qu'a-t-il fait ?

— Il rêve de détruire tous les blancs ! Il nous a bien fallu enfermer ce macaque furieux !

— Que peut-il contre vous, Monsieur, vous auriez dû vous moquer de ses colères. Il m'est absolument indifférent, mais faites-le libérer Mr. Seaton.

[103]

— Je verrai à faire des démarches en sa faveur, mais parlons d'autre chose Mademoiselle que de nègres abjects.

Et, avec un attendrissement soudain Seaton avoua — Je vous aime beaucoup Mademoiselle Gaude. J'étais très malheureux de vos familiarisés avec ce « boy ». Maintenant je vous comprends un peu. Je vous aime beaucoup Mademoiselle Gaude. Si vous m'acceptez vous serez heureuse avec moâ Mon Minister, Mademoiselle Gaude a parlé pour moâ à votre père, Elle fut interdite d'apprendre cette démarche. En toute autre circonstance, elle eût planté là ce soupirant. Mais pour Roger elle fit le sacrifice de sa colère et répondit :

— Sans m'avoir consultée, Monsieur ? Ne croyez-vous pas votre geste prématuré ? Mais nous en reparlerons. Puis-je compter ; en attendant, sur votre intervention en faveur de ce garçon ?

— Comme vous êtes « faïne » Mademoiselle dit Seaton presque conquis, je ne suis pas responsable de ce qui arrive au nègre, mais pour vous plaire, je tâcherai de faire quelque chose pour lui.

Mr. de Senneville fut satisfait de constater que Gaude avait abandonné sa première attitude. « Son abattement de tout à l'heure était l'effet d'une sensibilité surprise, et non un signe d'amour pour Roger, pensa-t-il ». Cette interprétation qu'il croyait juste le rasséréna. Allégé de ses doutes, il put regretter pleinement l'incarcération de son jeune ami.

Gaude s'était à peine assise dans la voiture, pour rentrer chez elle, qu'elle avait repris son masque inconsolable. Mr. de Senneville fut encore la proie de ses alarmes.

— Quel malheur, dit-il, a frappé Mr. Sainclair !

— Mais, papa, ces Américains sont des criminels !

— Tu ne sais pas, Gaude, on parle de massacre que Sainclair rêvait d'accomplir.

— Ce n'est pas vrai. Ils le torturent inutilement !

— Qu'en sais-tu, Gaude ? Avec ces noirs, on n'est jamais sûr de rien. Je le plains sincèrement, mais... la politique...

Gaude se tut et fut étonnée du peu de commisération que provoquait en son père la détention de Roger. Elle savait cependant, Mr. de Senneville passionné d'équité. Ce détachement lui fut l'indice qu'il avait démêlé son inclination et la blâmait. Courageusement, elle se décida à la lutte.

Ils arrivèrent à leur villa, et s'attardèrent au salon à prendre un thé de corrossol que Maxoule leur préparait chaque soir.

[104]

— Tu sais, Gaude, j'ai reçu ce soir, pour toi, presque une demande en mariage. Je ne sais pas si c'est toi qui as autorisé le prétendant à me faire prévenir ?

— Je n'ai permis à personne, répondit Gaude, moitié agressive, de vous parler de rien, papa.

— C'est drôle ! L'Ambassadeur Américain m'a cependant touché des vœux de Mr. Seaton à ton égard. Il paraît qu'il est bien noté, de bonne famille, brillant avenir et fortune. Je me fais vieux, Gaude...

— Il peut avoir toutes les qualités, je ne l'aime pas, et je n'en voudrai jamais, répondit-elle avec sécheresse.

— Je ne te l'impose pas, ma chérie. C'est à ta libre convenance. On m'en a averti. Je t'en parle. Tu ne me gênes nullement. Mais ne prends donc pas, petite, cet air tragique, ajouta le diplomate en souriant.

— Même si Mr. Seaton ne me déplaisait, pas tant, je ne pourrais pas l'agréer, précisa Gaude.

— Et pourquoi ? demanda Mr. de Senneville avec méfiance.

— Parce que... répondit Gaude, calme et volontaire, je me suis déjà promise.

— Tu... tu... t'es promise ! balbutia Mr. de Senneville, en se levant de son fauteuil, pâle, les yeux dilatés, tandis que sa tasse de thé tombait en éclats, sur le tapis.

— Oui, confirma Gaude les yeux baissés.

— À qui donc ? rugit presque Mr. de Senneville, les traits irrités.

— Je me suis liée, répondit-elle, en détachant les syllabes, à Mr. Roger Sainclair.

— Es-tu folle ? malheureuse, protesta Mr. de Senneville d'un timbre bas et violent, en s'avançant vers elle, d'un pas.

— Je suis très lucide, mon père. Je vous ai dit ce que j'ai décidé.

— Tu ne feras pas cela, tu entends, tant que je serai vivant. Je ne sais, pas si je ne te préférerais pas morte.

— Ah ! Ah ! c'est cela, j'avais remarqué vos apports mystérieux. Mais un mariage entre toi et ce garçon me paraissait tellement illogique, que je ne te croyais pas capable de le penser même.

— C'est ton opinion, mon père, moi j'ai la mienne. Mon choix te déplaît, mais il satisfait ma raison et mon cœur. Je crois que moi seule, suis apte à décider et conclure sur ce chapitre. Roger Sainclair est un homme de couleur, mais sa nuance ne nuit pas à ses mérites. D'ailleurs qu'on les conteste, c'est l'affaire des autres. Moi j'ai choisi, et j'y persévérerai, quoi qu'on puisse penser de lui. S'il meurt seulement, je ne l'épouserai pas.

[105]

Gaude s'exprimait calmement, mais Mr. de Senneville lisait sur sa face aquiline, une conviction impavide.

Cette volonté froide l'impressionna. Il se fit tendre. Il connaissait aussi l'entêtement de ce sang des Senneville : vieux marins bretons. Sang farouche et orgueilleux, adorant le danger et le rare, lent à s'engager, mais buté, une fois le parti pris, s'y cantonnant contre la sagesse parfois, parce qu'un mot s'était échappé.

— Mais ma chère enfant, dit-il, d'une voix persuasive, en t'opposant mon refus, en cette circonstance, je ne suis mû, personnellement, par aucun préjugé contre Roger Sainclair. Je suis guidé par le sentiment de ton bonheur et peut-être ! le sien aussi. Vous seriez deux mal-

heureux dans la vie. Tu ne t'imagines pas, dans notre monde avec ce mari de couleur ? Tu n'entends pas les réflexions qui éclateraient sur votre passage à tous deux. Tu regretterais ta générosité. Et lui, dont la sensibilité me paraît si fine, serait écorché à chaque seconde. Sa souffrance serait augmentée, des manières mêmes que tu prendrais pour lui faire oublier sa disgrâce. Tu crois l'aimer Gaude ? Il n'y a en toi, pour ce garçon, en ce moment, que prestige du nouveau, raffinement d'altruisme. Plus tard quand tout cela serait décoloré, un geste, un regard, une parole involontaires, feraient surgir entre vous, des incompatibilités obscures que ne pourrait apaiser aucun amour. Peut-être, je te connais, par orgueil, tu souffrirais en silence, tu n'avouerais pas, mais tu souffrirais.

Nous ne sommes pas, Gaude, des dieux, mais de pauvres êtres condamnés par la nature, il paraît, à vivre sur les plans distincts qu'elle a établis, asservis aux codes humains, aux jugements de nos pairs, aux lois et habitudes de notre sang. Nous payons dès que nous nous en écartons.

Dans la vie, Gaude, on ne fait pas ce que l'on veut. Il y a des règles qui nous limitent. Les conventions sociales, même injustes, sont plus souveraines que nos beaux sentiments. En s'y conformant, on souffre parfois, mais davantage en les transgressant. L'abolition des préjugés, le mélange des races, cela viendra peut-être un jour, mais à l'heure qu'il est, le genre humain ne peut réaliser cette communion, qui demeure un idéal. Que veux-tu ? Ce sont là des faits, ma chérie, contre lesquels il est peu sage de se rebeller. Nous sommes forcés de nous soumettre aux principes inéquitables peut-être, mais régnants.

J'estime Sainclair, plus que tu ne le crois. N'ai-je pas été le premier à te louer ses vertus ? Mais que veux-tu ? Qu'il soit mon gendre ? C'est impossible. Même ma carrière s'en ressentirait. Car je suis obligé de constater que, malgré les grands mots, le monde est hostile aux races de couleur, même chez nous, qui sommes les plus affranchis sur cette question.

[106]

Roger Sainclair serait l'homme le plus complet du globe, que toute sa splendeur ne désarmerait pas notre caste. Le blanc le plus sot, le plus pauvre, le plus laid, le plus mal bâti, sera plus considéré que lui.

On ne verra jamais autre chose en sa personne que la race d'où il vient.

Tâche mon amour de vaincre ce sentiment, en opposition avec les réalités.

Mr. de Senneville, le visage altéré de mélancolie s'était tû et caressait la joue humide de Gaude.

Le raisonnement du diplomate avait ébranlé sa décision, mais son orgueil voulait tenir le coup.

Elle restait silencieuse, songeuse, les yeux fixés sur un vase où une rose s'effeuillait. La grande pendule de Boule sonna minuit. Gaude pensa que Roger, dans son cachot, devait être désespéré à cette minute. La pitié nourrit sa flamme. Ce fut pour elle la preuve que, malgré toute dialectique adverse, son amour était vivant. Elle gémit en tordant ses mains.

— Trouve, papa, un moyen de le faire libérer. J'essaierai de l'oublier.

— Mais, ma pauvre enfant, je n'ai pas le droit d'entreprendre une pareille démarche. Je suis très sensible au sort de ce garçon. Je ne puis cependant lui offrir que ma muette sympathie.

Il y eut un silence.

Gaude combinait sa stratégie. Toute la capacité de ruse dont la ferr.ne est enrichie, pour notre heur et malheur, était en travail en elle, pour capter la clé qui ouvrirait la cellule de Roger.

Elle pensa que, pour la vérité apparente de la partie qu'elle avait décidé de jouer avec Seaton, pour atteindre son but, il lui fallait laisser à son père, l'impression, que son argumentation avait déraciné sa conviction. Elle dit :

— Ne donne pas encore, père, ma réponse, si on te reparle de la demande de Mr. Seaton. Je vais réfléchir. Peut-être avez-vous raison...

Mr. de Senneville fut presque dupe de cette subtilité. Il prit la main de Gaude qu'il caressa, admirant secrètement sa haute sensibilité.

Ils gagnèrent leur chambre.

Etendue sur son lit, Gaude relut l'adieu de Roger. Ses yeux se brouillèrent.

Il me faut délivrer ce cher ami ! dit-elle.

*
* *

Le pénitencier de Port-au-Prince est un vaste bâtiment à quatre divisions, en ciment, entouré de murs crépis, armés aux sommets de tessons de bouteilles Il se dresse dans la partie sud de la ville.

[107]

Durant la période haïtienne, ce lieu n'était pas exempt, hélas, non plus, de scène de barbarie. Ses conditions hygiéniques n'étaient pas toujours des meilleures. Aujourd'hui, sous la fêrule yankee, son aspect et son atmosphère s'étaient améliorés, mais aussi, il était devenu, avec la méthode américaine précise, moderne, consciente et inexorable, le laboratoire parfait de la souffrance humaine.

Aussitôt la grande grille en fer forgé fut refermée, en crissant, derrière Roger Sainclair, il se trouva en présence de l'officier chef de la prison. Walker Kelsey, surnommé par les détenus : « Bâton-Fer ».

Il vint s'occuper de son nouveau pensionnaire. C'était un homme de trente cinq ans environ ; de haute taille, d'une musculature d'athlète, à la chevelure de flamme qui s'hérissait, comme des poils de porc-épic, au-dessus d'un masque bestial, couleur de carotte, piqué de points noirs, éclairé de deux horribles petits yeux verts. Dans la prison, il était invariablement vêtu d'un pantalon d'équitation jaune, d'un gilet de tricot ajouré, au travers duquel saillaient, de la poitrine et du ventre, des touffes de poils pâle', il était toujours chaussé de hautes bottes de cuir vineux, et brandissait, tout le temps un lourd bâton, retenu à son poignet velu par une chaînette d'acier.

Comme aide, il avait le lieutenant Farwest, surnommé aussi par les prisonniers : « Manche-Nacre », à cause d'un revolver avec la crosse duquel il frappait à la tête les détenus.

Mince et blond, de taille moyenne, profil d'épervier, la cruauté n'était trahie en lui que par son sourire ambigu, découvrant des dents d'or, sourire qui faisait pisser de peur, certains forçats, dans leur culotte bariolée.

Kelsey avait-il reçu des ordres spéciaux pour Roger Sainclair ?— Peut-être. Car aussitôt qu'il fut devant lui, l'officier porta la main au

collet du prisonnier, déchira sa chemise de soie, tâta l'homme sur tout ? le corps. Cette formalité achevée, il lui dit d'une voix nasale :

— Comprendre, vous, en prison, pas de phrases !

Roger Sainclair sourit avec dédain. Clac ! une gifle violente. Roger riposta, — car ses poignets étaient toujours liés — par un crachat, lancé en pleine face. Ce fut fou.

Les deux officiers se ruèrent sur lui. Il fut renversé sur le parquet cimenté. Talons, poings, furent mis en jeu par les deux geôliers, contre l'homme menotte.

« Manche-Nacre », tandis que l'autre le maintenait par la gorge sur le sol, courut dans une pièce voisine, revint avec une petite machine électrique à manivelle, desserra les dents de Roger, introduisit dans sa bouche, [108] l'électrode fixée à un cordon et tourna la manivelle, la tourna, la tourna la tourna. Les tempes se gonflaient, les yeux injectés de sang s'exorbitaient ; la bouche crispée bavait. Sur le sol, le patient se tordait comme un gros serpent. « Manche Nacre » tournait la manivelle, la tournait encore, la tournait toujours. Roger avait cessé de remuer. L'opérateur s'arrêta, le croyant mort. Mais Roger bougea et se releva pantelant, le visage maculé de salive, de poussière et de sang. Assis sur la surface cimentée, toutes ses pointures craquant, il parla d'une voix dolente.

— Misérables ! Pourquoi ne me poignardez-vous pas ? Ne me laissez pas en vie, vous le regretterez !

Manche-Nacre sourit. Kelsey frappa ses deux mains, l'une contre l'autre. Deux gendarmes bondirent, s'emparèrent du prisonnier, lui retirèrent ses menottes, le poussèrent dans un couloir. Il fut jeté comme une loque, dans un cachot du deuxième carré, nu comme un caveau.

Couché sur la dalle froide, face au sol, le bras en rond soutenant sa tête douloureuse, le visage tuméfié, la bouche enflée, ses belles dents ébranlées dans leurs alvéoles, Sainclair ne se plaignait pas, mais deux larmes sanguinolentes, coulaient de ses yeux éteints, aux paupières meurtries.

Sept heures sonnaient à l'église de Saint-Louis de Gonzague. Le silence couvrait le pénitencier. Il n'était troublé que par le pas des gardiens dans la cour, et des tintements de clés.

La brise apportait les miaulements lointains d'un saxophone...

*
* *

Lorsque l'aube teinta le ciel léger, Roger somnolait sur la dalle. La voix des prisonniers, entrant dans le carré, pour les travaux, l'éveilla. Il se mit debout, s'étira, et alla appuyer son front blessé, aux barreaux de la grille du cachot. Tout son corps lui faisait mal. Mais la souffrance avait comme ressuscité sa force morale. « Je perds Gaude, se disait-il, mais la haine me este ». Il était d'attaque, moralement, comme ces taureaux de race qui, en entrant dans l'arène, se résignaient à périr sans foncer, mais que stimulent les banderilles du picador !

Les détenus qui apportaient des gravois, de la chaux et du ciment pour le mortier d'une construction qu'on ajoutait à l'étage du bâtiment d'en face, le dévisagèrent, avec cette curiosité heureuse des voyous, satisfaits de voir un homme qu'ils devinent d'une classe supérieure, dans une position identique à la leur.

[109]

Cependant, l'un d'entre eux, à allure distinguée, le considérait avec une sympathie mêlée de pitié. Ebahi, Roger reconnut Pierre Lagir, le jeune journaliste, condamné aux travaux forcés, par la Cour Martiale, pour un article humoristique. Trois mois du régime avaient fait du beau garçon, un vieillard. Roger prévit, sur le faciès du journaliste, l'image de sa destinée.

— C'est loi, Lagir, bonjour ! Je ne te reconnaissais pas, dit-il
Le forçat sourit en guise de réponse.

— Fermez votre bec, hurla le gendarme, armé d'un fusil automatique et la taille ceinte d'une cartouchière. Prisonnier politique pas communiquer avec d'autres, ajouta-t-il.

Un instant après, un geôlier vint ouvrir la porte du cachot de Sainclair et lui demanda S'il n'avait pas « un besoin ». Il sortit. En s'en allant, il eut le courage de sourire, car il vérifiait en lui, l'impérieuse violence des basses lois naturelles. Il n'y a pas d'héroïsme contre cela.

Rentré dans son cachot, il se mit à marcher dans la pièce assez grande. Il leva la tête et lut sur le mur, écrit au charbon : « ici paradis terrestre ». Plus loin : « Vive la civilisation », encore : « Nous vous

apportons l'honneur et le bonheur ». En dessous, cette suscription : (déclaration de l'amiral Caperton, le jour du débarquement en Haïti).

Roger voulait rire, mais il ne le pouvait, sa bouche lui faisait trop mal.

— Voici, dit le même geôlier qui était revenu.

Il lui tendait entre les grilles, une timbale ébréchée, en fer-blanc, où il y avait une eau sale, appelée « café » avec un morceau de cas-save raccorni. Roger ne fit pas un geste.

— Ah ! rit le gendarme, tu fais le fier ? Tu ne veux pas manger la nourriture que donne « le blanc » ? Il s'en alla.

Mouvements dans la cour. « Bâton-Fer » passait l'inspection. Son contrôle terminé, l'officier s'avança, goguenard, vers le cachot de Roger qui, assis sur le sol, affectait de ne pas le voir.

— Debout ! dit « Bâton-Fer ».

— Que voulez-vous encore ? lui demanda Roger d'une voix lasse.

— Gendarme ! gronda « Bâton-Fer ».

Un gendarme bondit, se planta devant lui, et répondit, tout en marquant le pas : « Yes, sir ! ».

— Ouvrez porte ! ordonna l'officier. Le geôlier ouvrit.

Kelsey tira son pistolet et entra. Dédaigneux, impassible, Roger toujours assis le considérait.

[110]

— Vous, « Black-Prince », dit Kelsey en ricanant. Moâ dompter vous, moâ faire vous nettoyer latrines. En attendant moâ donner vous cadeau harde macaque. Vous pas porté encore costume tussor et chemise soie « longtime ».

— Vous, pas vouloir lever ? Goddam ! cria « Bâton-Fer ».

Deux marines blancs, à trogne de bouledogue, s'étaient avancés, prêts à sauter sur le détenu. A quoi bon ? pensa Roger me faire maltraiter encore par ces sauvages. Il se leva, et fut conduit à l'infirmierie de la prison où, un jeune Officier de santé américain, pensa son visage. Ce petit médecin ne lui parlait pas, mais Roger devinait sa sympathie à son regard et à la douceur de ses gestes.

Ensuite, il fut dirigé vers la conciergerie où il revêtit l'uniforme des forçais : pantalon dépassant à peine les genoux, vareuse au col évasé, calotte, le tout fait en toile à matelas bleue, rayée de- rouge.

Il repartit suivi de deux gardes.

Derrière lui, retentissait le ricanement des Barbares...

*
* *

Pascal Darty, depuis trois jours, essayait vainement d'obtenir l'autorisation de voir son ami. La consigne était inflexible. Le prisonnier était au secret. A mesure que les heures s'enfuyaient, Pascal Darty redoutait d'apprendre que Roger s'était fait tuer.

Ce jour-là, à trois heures de l'après-midi, tandis qu'il était en face de la prison, dans un pâtit café, il vit y pénétrer un gendarme noir, qui portait sur la manche gauche de sa chemise jaune, des galons de sergent. Il l'aborda. Après trois tournées, Pascal lui proposa, en appuyant sa demande d'une pièce de dix dollars, de remettre un billet à Roger. Le gendarme refusa l'argent, prit le billet et dit :

— Si je suis pincé, c'est cinq ans de travaux forcés, mais qu'importe !

Il partit. Pascal Darty resta quelques secondes à la galerie du bar. Il examina le mur épais de la prison, la barrière de fer, comme si, par un miracle, il allait en voir sortir son camarade.

L'amitié vraie, comme l'amour, crée des mirages. Peut-être même avec plus d'intensité, car elle n'est que poésie pure, et n'est pas amoindrie par la préoccupation charnelle de l'amour.

*
* *

Ce même, après-midi, Gaude, attendait la visite de Smedley Seaton qui s'était annoncé par téléphone.

[111]

Elle était assise dans le parc sur un banc de pierre, perdue dans une douloureuse méditation. Dans la matinée, Marcelle Ricard était venue la voir. Depuis Noailles, leur amitié s'était resserrée. Avec mélancolie elles avaient parlé de leur ami commun. Marcelle avait rapporté à

Gaude, — d'après ce qu'on lui en avait dit, — la dureté du régime du pénitencier. À un moment, Gaude lui avait demandé :

Croyez-vous, Marcelle, qu'on l'y tuera ?

— Peut-être non, Gaude mais papa craint qu'il ne provoque lui-même la fin.

Les yeux des deux jeunes filles s'étaient voilés. Marcelle était partie, en promettant à Gaude de revenir lui apporter des nouvelles que, sûrement, Darty, ne manquerait pas de venir leur donner, le lendemain.

Depuis la scène avec son père, au retour du récital de Dorfeuill, Gaude était davantage tourmentée par son irrésistible passion. Mr. de Senneville la traitait avec une douceur calculée.

Esprit subtil, averti des mouvements, auxquels sont soumis les âmes, entraînés par de longues hérédités, à la culture des beaux sentiments, il avait plus d'indulgence que de colère pour la passion de sa fille. Cela ne l'empêchait pas pourtant de considérer toujours le mariage entre elle et Roger d'une criante inconvenance.

Au cours d'un déjeuner, auquel Gaude n'avait touché que du bout des lèvres, il lui avait dit avec tendresse :

— Mais, ma chérie, il vaut mieux que nous rentrions en France, si tu dois tant souffrir ici !

— Non, papa, avait-elle répondu avec vivacité, ce n'est pas possible !

Le sens intime de cette réponse était peut-être resté fermé pu diplomate. Gaude jugeait que, partir à cette minute, serait une désertion, en face d'un difficile et beau devoir.

Jouer la partie avec Smedley Seaton, pour obtenir la libération de Roger, était à cette heure, son objectif immédiat. À cette fin, elle appréciait la déloyauté même, comme une arme licite.

— Mademoiselle, vint lui annoncer Louis-Quatorze avec son éternel sourire, « un blanc » est au salon.

Sans hâte, Gaude se leva et s'y rendit. Elle avait maintenant la démarche lente et balancée des créoles. Le climat avait agi sur elle.

— Bonsoir, Mademoiselle Gaude, dit Seaton en s'inclinant.

— Bonsoir, M. Seaton. Comme c'est regrettable que mon père soit absent.

[112]

— Oh ! Cela ne fait rien, répondit Seaton, en rougissant, vous ne craignez pas, j'espère, d'être seule avec moâ.

— Au contraire, M. Seaton, nous serons plus à l'aise pour causer. Je vous vois avec plaisir. Vous venez, sans doute, m'annoncer que ce pauvre garçon est relaxé ?

— Pourquoiâ, Mlle Gaude, tant vous fatiguer pour ce colored ? Laissez qu'on lui donne une petite « lesson » de « modestiou » !

— Il paraît, Mr. Seaton, que ces leçons sont... un peu sévères, répartit Gaude en souriant avec peine.

— Pas tant que cela, répondit Seaton en un rictus. Le nègre n'en mourra pas. Ils ont la vie « dioure », Mlle Gaude. Et puis, même dans nos punitions, nous autres Américains, nous n'oublions pas les commandements de « Dhijious Craïst ».

Gaude sourit encore amèrement.

Inhabile à interpréter les nuances, Seaton prit ce sourire pour une ironie, contre le jeune homme et murmura, soudainement tendre.

— Me direz-vous, ce soir, Mlle Gaude, le mot qui me rendra heureux ? Je ne connais pas assez votre « language » pour vous exprimer ce que pour vous j'ai là (il avait touché son dolman à la place du cœur) mais je vous aime, Mlle Gaude, plenty ! plenty ! Wonderfull !!!

Seaton, qui semblait n'avoir à la place du Cœur, qu'un bloc d'acier, était percé par l'amour. Lamentable, tourmenté, gêné, humble, il devenait sympathique. Avec quelque amitié Gaude lui répondit.

— Je suis touchée, Monsieur Seaton, de vos sentiments, mais soyez patient. Je me fais une idée assez sérieuse du mariage, pour ne m'y engager qu'après mûre réflexion.

— J'attendrai un siècle, Mlle, pour l'« achievement », mais accordez moâ une promesse ferme ?

Ces mots de « promesse ferme » ne plurent pas à Gaude.

Elle leur donna, par une inconsciente injustice, une couleur commerciale que l'amoureux n'y avait point introduite.

Gaude jugea ces mots insultants. Tout son plan d'atermoiements, de séduction, chancela sur sa base. Et c'est d'une voix inamicale qu'elle répondit :

— Je ne peux, Monsieur, vous donner aucune promesse ferme !

— Ah ! gémit Seaton, il paraît vraiment, comme il l'a dit, que c'est le sale nègre que vous aimez ?

[113]

Gaude s'oublia. Et puis, la dissimulation n'était pas dans sa nature. Elle en avait assez aussi, de souiller elle-même, l'ami malheureux qui avait toutes ses préférences. Elle jeta :

Si M. Roger Sainclair vous a appris, Mr. Seaton, que je l'aime, c'est vrai ! S'il ne vous l'a pas fait savoir, je vous en informe.

Elle avait cambré sa poitrine, une lueur de défi avivait son regard :

— Je vous apprends encore que je suis Française, moi ! L'être humain n'est pour moi digne d'attention, que lorsqu'il se distingue des brutes, par ses qualités morales intellectuelles. Je souhaiterais à beaucoup de blancs, d'être aussi blanc d'âme que M. Roger Sainclair !

Abasourdi, les yeux de Seaton s'étaient dilatés comme ceux d'un aveugle né, qui viendraient brusquement de s'ouvrir à la lumière.

Il baissa la tête et dit avec douleur :

— Je savais bien que c'était lui que vous aimiez !

— Et après ? Ai-je des comptes à vous rendre. Si cela me plaît ?

Seaton s'était mis debout, la face défaite. La tristesse de sa figure exprimait la haine pour Gaude et Roger. Il mordit ses lèvres jusqu'au sang et murmura entre ses dents :

—All right !

Il chercha son couvre-chef des yeux. Gaude toucha un bouton près d'elle. Louis-Quatorze parut souriant. Gaude lui fit un signe sur le képi. Le garçonnet le donna à Seaton.

— Et maintenant, dit Gaude en regardant l'officier dans les yeux, allez l'écarteler, mais ne venez plus me dire que vous êtes des civilisés!

Seaton sortit comme un homme « synthétique ».

Dès que l'officier fut parti, Gaude mesura le désastre.

« Qu'ai-je fait, se dit-elle. Je viens de décider, peut-être, par mes paroles, la mort de ce cher ami.

Déseparée, ne sachant plus à quel saint se vouer, elle se surprit à murmurer pour Roger, de vieilles prières qu'elle croyait avoir oubliées.

*
* *

Le prisonnier, dans sa cellule, se croyait abandonné de tous. Et voici qu'un gendarme, en passant devant son cachot, avait lancé entre les grilles, une petite boule blanche. Il avait bondi dessus. Avec précaution, il avait déplié le papier. O éblouissement ! C'était un message de Gaude ! Son désir de vivre s'était décuplé. Il sera humble, obéissant, obséquieux même, devant Manche-Nacre et Bâton Fer.

[114]

Il était une heure. Le plat de maïs moulu, posé sur le carreau, qu'il dédaignait, lui sembla un régal divin. Avec avidité, il mangea la grosse nourriture.

Debout, à la grille du cachot, il regardait les prisonniers qui travaillaient dans le carré. A un certain moment, l'un des gardes avait servi un coup de fouet à un forçat qui lanternait la besogne.

— Ne me frappez pas, avait répondu le détenu. Je ne suis pas un prisonnier politique !

C'était un homme gras, encore jeune, d'un noir bleu.

Manche-Nacre qui venait d'arriver, ordonna à deux gendarmes de lier le rebelle à un poteau en ciment, près d'un puits dans la cour. Ce qui fut fait avec une corde, après qu'on l'eut déculotté. Le derrière charnu du forçat se bombait comme du caoutchouc noir.

Et la fustigation commença, avec des pénis desséchés de bœuf, que maniaient deux gendarmes. Le prisonnier hurlait à attendrir les

pierres. Les coups pleuvaient. Manche-Nacre jouissait visiblement de la souffrance du prisonnier. Les gendarmes pouffaient des rires. Les forçats de l'équipe n'osaient tourner leurs yeux vers la scène.

Trois minutes ! la fessée se perpétuait, atroce, infernale, ponctuée des plaintes sourdes du fustigé, qui n'avait plus la force de pousser des cris" aigus, mais seulement des gémissements rauques et doux, tour à tour, — houg... houg... houg... houg...

— Tonnerre ! rugit l'un des fouetteurs, en bondissant en arrière.

Le martyr, sous l'action des coups de fouets, venait de projeter quelque chose... par son sphincter...

Manche-Nacre et les gendarmes se tenaient les côtes pour rire.

Le prisonnier aurait péri sous les verges, sans la venue de Bâton-Fer, qui ordonna la fin du supplice.

Le postérieur de l'homme, zébré de longues et profondes déchirures entrecroisées, offrait un effrayant tatouage vif, d'une géométrie byzantine, en rouge cardinal.

Roger, debout, à la grille de son cachot, assistait au spectacle, la mort dans l'âme.

Les autres, se disait-il, fusillaient dans une crise de passion, c'était ignoble— mais préférable à cet assassinat à froid.

Une gendarme infirmier vint, avec un tampon d'ouate imbibé de teinture d'iode, qu'il passa sur la chair sans peau presque du patient. Quel hurlement poussa le forçat ? Ce n'était ni humain ni bestial.

[115]

On délia le prisonnier. Un tremblement agitait ses jambes.

— Montez pantalon ! dit Manche-Nacre.

Avec lenteur, peureux du contact du tissu sur ses fesses, il hésitait.

— Faites-vite ! f...tre ! rugit Manche-Nacre.

L'homme s'exécuta.

La toile de la culotte, où perçaient de larges tâches de sang, épousant étroitement la chair gonflée, ne faisait pas un pli. Il fut remis au travail. Les gardes s'éloignèrent un moment.

L'équipe des forçats cessa de travailler. Le fouetté, yeux révoltés, en zigzaguant, s'approcha, en réfléchissant, du cachot de Roger. Son visage était comparable à ceux des nègres, de l'hallucinant tableau du Musée de Bruxelles, où Rubens a mis toute l'agonie du monde.

— Qu'avez vous fait ? lui demanda Roger. Il ne répondit pas.

Pierre Lagir, qui brassait philosophiquement un mortier avec une pelle, répondit :

« C'est l'homme condamné, il y a deux mois, par le Jury, pour avoir pratiqué une opération césarienne, sur une jeune paysanne, — opération dont elle est morte, naturellement.

— Ayayaye ! Mr. expliqua le prisonnier, c'est la famille qui m'avait requis, parce que j'ai « la lumière ». C'est un malheur qui m'est arrivé. J'avais toujours réussi.

— Vous êtes « papa-loi » aussi ? dit Roger. Et pour combien de temps êtes vous condamné ?

— Aâh ! répondit-il, d'une voix brisée, je suis ici pour « Perpétuel-Secours » !

Des coups de sifflets stridents emplissaient le pénitencier, des commandements en anglais. Les gendarmes couraient. Dans le couloir, entre la cuisine et le mur du deuxième carré, les prisonniers passaient en flots noirs. C'était une fuite éperdue de dos ployés, cinglés de coups de fouets.

Hâtivement, les forçats se remirent au travail.

— Qu'y a-t-il Lagir ? interrogea Sainclair.

Pâle, la main en cornet sur sa bouche, le journaliste répondit d'une voix-craintive et basse :

— Gymnastique !

Cela consistait à faire courir les prisonniers dans une vaste cour d'à côté, pendant une demi-heure pour les délasser. C'était un spectacle de haut-plaisir, auquel certains officiers de l'occupation prenaient goût à assister, en compagnie de leurs femmes et de leurs bébés roses.

Bâton-Fer apparut et fit ouvrir la porte du cachot de Roger.

[116]

— Vous, sorti ! dit-il. Exercice !

Roger s'était promis de vivre. Le billet de sa Dame était sur son cœur, comme un talisman. Il sortit. Il fut mis dans une équipe. Et, parmi les voleurs et les assassins, il fit l'exercice, sous le fouet et le soleil.

Parmi les spectateurs, accoudés au balcon de la Conciergerie, il reconnut Smedley Seaton qui riait basement, en le désignant du doigt, à une belle Américaine, vêtue de crêpe georgette jaune citron.

Un coup de sifflet. C'était l'arrêt des évolutions. Il était cinq heures. En sueur, les hommes se regroupaient pour regagner leurs cellules. On reconduisit Roger dans la sienne, toujours seul. Il voyait l'entrée des autres détenus. A droite et à gauche de chaque porte, deux soldats blancs étaient postés, une verge au poing. A chacun des prisonniers qui bondissait dans la pièce, à l'appel de son nom, les deux marines appliquaient jumelé, un vigoureux coup de nerf de bœuf.

— C'est le bonsoir, se disait Roger. Et cela s'appelle aussi « maintenir la discipline, initier les races inférieures aux beautés de la civilisation »...



Quinze jours après, Roger fut traduit en Cour Martiale. Le jugement dura dix minutes. Ce fut rapide, atroce, comme sait l'être la justice militaire — et de plus, américaine.

Il était accusé de conspiration contre l'occupation. Il opposa à toutes les questions un silence immuable.

Il était sale, squelettique, la figure barbue, crispée de souffrance. Avait-il conscience du drame où l'on jouait avec sa vie ? Non. Il était halluciné. Les vêtements jaunes des juges lui apparaissaient d'une blancheur immaculée, — leurs faces glabres, cruelles jusqu'à la bouffonnerie, où se lisait le dédain de la souffrance humaine, lui semblaient diaphanes et fraternelles. Quand la bouche du grand prévôt se tordit, pour rendre le verdict de cinq ans de travaux forcés, Roger, crut entendre que le Tribunal l'avait jugé innocent. Les mots de la sentence caressaient son oreille comme des paroles d'amitié.

Tout à coup, un bouledogue énorme qui sommeillait sur le parquet de la pièce se leva, haussa la mâchoire et bailla. Roger frissonna de

peur. Il venait de comprendre qu'il était perdu. Une angoisse affreuse noya son âme. Par quel miracle d'orgueil put-il retenir ses larmes ? Il regarda ses juges et le seul témoin à charge, Rozember Martial. Celui-ci éclata en sanglots, sous le mépris tranquille du regard.

[117]

Alors, aux yeux de Roger, les habits blancs de tout à l'heure devinrent couleur de sang, — les visages diaphanes et fraternels se muèrent en trognes de démons, misérables de haine et d'ironie. La peur instinctive des noirs, devant les choses et les êtres incompréhensibles le saisit aux entrailles. Un papillon d'or entra dans la pièce et frôla, sa figure fiévreuse. Il eut l'impression d'être touché par l'aile froide et fatale du destin. Il se résigna à mourir. Et la pensée du repos dans la terre, imprégna de douceur sa tête ardente

*
* *

Ce matin-là, il était neuf heures. Le soleil, entrant par les grilles du cachot, y allongeait de belles lignes droites. Roger était paré de clartés, couché sur la dalle tiède de sa cellule. Comme il arrive parfois, à l'homme solitaire et malheureux, il occupait son esprit à des riens, pour oublier sa détresse. Avec un plaisir d'enfant, il suivait les évolutions d'un minuscule insecte, couleur d'argent, qui s'évertuait à saisir les mouches qui se posaient sur le carreau de la pièce. Le petit rapace, tour à tour, faisait le mort pour mettre les diptères en confiance, puis, bondissait, terrible et capteur. « Voici le drame de l'existence, songeait le prisonnier. Les faibles et les maladroits en font les frais ».

La vie pensait-il encore, serait un spectacle pas trop triste, si les races, en une pure solidarité, les unes apportant aux autres leurs qualités, s'évertuaient à se rapprocher de l'être idéal, rêvé par les philosophes. Compagnons d'un douloureux voyage, dont la fin est mystérieuse, pourquoi ne pas employer les heures brèves de la route, à s'entraider sans violence, à se rendre moins moroses les étapes de la dure traversée.

Mais hélas, murmurait-il, avec tristesse, nous sommes des animaux qui nous haïrons toujours. La tragédie d'hier n'est pas près de finir. L'antique désir de rapt et de domination, restera le fond éternel de

l'homme. L'humanité, dans sa course vers le néant ou le renouvellement, ne fait que s'arrêter un instant pour respirer, essuyer ses mains rouges, fabriquer de nouvelles armes, et repartir vers les massacres.

Les forts d'aujourd'hui croient-ils que leurs victimes ne se ressaisiront pas un jour ? La vie alors à une catégorie d'hommes serait un don inutile ?

Avec un effroi, mêlé de joie, Roger Sainclair, couché sur le macadam de son cachot, entendait le pas formidable de la Guerre qui vient, la vraie Grande, [118] celle des Races, celle des classes, — qui biffera d'un large trait de sang, ce qu'on dénomme vaniteusement les Temps Modernes, depuis la prise de Byzance !

L'égalité, méditait-il, n'existe pas entre les individus, mais elle est évidente entre les Races, dont chacune contient un nombre infini de valeurs, qui ne demandent qu'un peu de sympathie pour fructifier, car l'homme, quelle que soit sa couleur n'est que le produit d'une éducation, — de contingences heureuses ou malheureuses.

« Levez-vous », dit Manche-Nacre à travers la grille. L'officier venait d'arriver. Roger se releva. L'américain après avoir fait ouvrir la porte, entra dans le cachot. Il fit du regard le tour de la pièce, et remarqua dans un coin, deux timbales. Roger pour apaiser un peu la soif qu'excitait en lui, sans cesse, la chaleur, avait prié un gendarme de lui donner un autre récipient,— en sus de celui prévu par le règlement, pour réserver de l'eau. Il recevait trois rations du précieux liquide, matin, midi et soir. Tout le jour cependant, il voyait à travers la grille du cachot, l'eau couler d'une fontaine, dans une vasque de pierre.

— Où avez-vous pris cette nouvelle timbale ? questionna Manche-Nacre.

— C'est un gendarme qui me l'a donnée.

— Si je les réunis tous est-ce que vous pourrez me désigner celui-là ?

— Non ! je ne me souviendrai pas de son visage.

— Ne savez-vous pas que vous n'avez droit ici qu'à un seul récipient d'eau ?

— Je ne savais pas.

Manche-Nacre s'avança vers Roger et, levant le poing, lui dit avec colère :

— Savez-vous ce qui s'appelle « craser tête » ?

— Oui répondit Roger avec sérénité. Je suis en ce moment déprimé par la misère, vous, vous êtes fort et bien nourri. Il vous sera facile de me cogner la tête contre le mur et de me la briser. Et puis, vous avez un revolver à votre cuisse... Votre acte signifiera que vous êtes un blanc brave, le plus brave « in the world », un soldat digne des galons qu'il porte.

Manche-Nacre baissa le front et son poing levés

— Mettez calotte dit-il en souriant, et sortez.

Roger prit sa calotte qui était à terre et fut conduit à la conciergerie.

[119]

Là, un grand balai en « latanier » fui fut mis entre les mains. Douze gendarmes l'encadrèrent. Kelsey, dit Bâton-Fer, s'avança vers lui, et lui dit, avec une raillerie goguenarde...

— Vous, faire promenade en ville, pour congénères vous, voir comment Américains traité prince nègre ! Allez !

Il sortit. Le cortège prit la rue, dans la direction du nord. La vue de Roger en cette situation, provoqua un scandale.

Les galeries des maisons étaient noires de monde. Des jeunes-filles pleuraient dans les balcons, des hommes vociféraient. La circulation, s'arrêtait. Seul Roger paraissait calme et indifférent, au milieu de ce tintamarre. Au coin de la rue des Miracles, proche de son cabinet, le cortège bifurqua et entra dans la Grand-rue, artère principale de la ville. Là, l'émotion parvint à son comble. La foule, massée des deux côtés de la large voie, soudainement se tut, et, comme au passage d'un convoi funèbre, tous les hommes mirent chapeau bas, cependant que les femmes faisaient le signe de la croix.

Roger marchait, les yeux baissés. Brisant le silence religieux, une voix rageuse et douloureuse clama :

— Relève la tête, Roger Sainclair ! Regardé tout le monde en face !

C'était Pascal Darty, tragique et pâle qui, à droite, au premier pian de la foule, s'adressait à son 'ami.

Roger redressa la tête. Pascal continua :

— Courage ! vieux frère !

La marche atroce se poursuivait.

Il y a, dans la vie, des coïncidences bien curieuses. Ce même jour, Gaude était chez Robelin, à l'agence de la Cie Transatlantique où, des colis étaient arrivés polir elle, de Paris, par le dernier steamer transatlantique. À l'intérieur du magasin, elle entendait le bruit qui montait de la rue.

— Qu'y a-t-il aujourd'hui ? demanda-t-elle à un commis. Est-ce une révolution ?

— Non, Mademoiselle, c'est Maître Roger Sainclair que les Américains ont mis dehors pour balayer les rues,

Tout de suite elle gagna la galerie. Le cortège s'était arrêté devant la Pharmacie Centrale, gêné par un embouteillage. Elle regarda la troupe et reconnut Roger. Comme sous l'impulsion d'une force irrésistible, elle descendit le perron. Et on la vit, blanche et pathétique, s'avancer sous le soleil, vers le forçat, mettre la main sur son épaule et lui parler, dans une attitude [120] pénétrée de tendresse. Les gendarmes n'avaient rien dit, la prenant pour une Américaine.

Roger ouvrit tout grands les yeux sur Claude. Et alors, alors seulement, le jeune homme au courage légendaire, éclata en sanglots dans la rue, sans pudeur, comme un enfant Gaude s'éloigna. De temps en temps, elle portait un mouchoir à ses paupières.

Dans une Parckard grise, un officier américain passait. Il fit arrêter In voiture et en descendit. C'était un homme d'une verte vieillesse, mince, grand, cheveux blancs, yeux bleus, dans une face pâle, harmonieuse et noble. Il marcha vers les gendarmes et leur dit :

— Qui vous a ordonné de sortir avec ce gentleman ?

— C'est le Capitaine Kelsey, Général ! répondit un sergent.

— Rentrez tout de suite en prison avec ce gentleman !

— Yes, sir, répondit le sergent en marquant le pas.

Ils firent demi-tour.

Lorsque Roger Sainclair rentra ou pénitencier, midi sonnait.

Il était dans la situation morale d'un aviateur blessé à la tête en plein vol, qui ne savait s'il montait ou s'il descendait. Il s'étendit sur le carreau de sa cellule. De temps en temps, de petites plaintes incoercibles, s'échappaient de sa gorge, ainsi qu'il arrive aux gosses qui se sont endormis, avec une peine dans le cœur.

Qui eût reconnu Roger Sainclair, le bel animal humain, dans cette lamentable chose, écroulée sur le sol et qui pleurait...

*
* *

Gaude était rentrée chez elle, bouleversée du spectacle de la Grand-rue. Elle n'en avait point parlé à son père, ni de son acte. Elle se reprochait, et s'estimait alternativement de l'éclat de son geste.

Plus que jamais, elle désirait sauver Roger. Mais comment ? Il ne fallait plus compter sur Seaton. Elle songea, un moment, à aller prier la femme de l'ambassadeur américain, d'intervenir, en faveur du prisonnier. Mais elle redouta que sa démarche n'eût pas de succès, avec seulement, comme résultat la révélation de son amour et de sa souffrance.

Mr. de Senneville, triste et taciturne, suivait le tourment de Gaude sur sa figure dévastée

Dans cette crise où sa chair était engagée, le diplomate ne songeait à Roger Sainclair, qu'en fonction du désarroi qu'il avait jeté dans la vie de sa fille. À tout instant, il craignait un coup de tête de Gaude.

[121]

Le pauvre homme ! Il était cerné par ses préjugés, par le chagrin de son enfant et sa bonté naturelle.

Gaude, à cinq heures alla voir Marcelle Ricard qui n'habitait pas loin de sa villa. Marcelle lui apprit que Pascal Darty venait de sortir de chez elle ; qu'il leur avait annoncé pour le lendemain, l'envoi de Roger vers le bagne du nord : Chabert, d'où, il n'y avait pas de chance qu'il revînt vivant, paraît-il.

— La ville est très excitée, ajoutait Marcelle. Les Américains font des démonstrations de tanks et de mitrailleuses. Les amis de Roger s'arment pour s'opposer à son embarquement. C'est [a mort, pour ces jeunes gens ! Gaude, nous sommes bien malheureux !

Marcelle pleurait.

Pendant tout le discours de son amie, Gaude était songeuse. Soudain, comme transfigurée, elle dit à Marcelle :

— Donnez-moi de quoi écrire !

Elles quittèrent la roseraie où elles étaient et entrèrent dans la maison.

Morcelle conduisit Gaude dans le cabinet de travail du romancier qui était absent. Elle lui donna ce qu'il lui fallait pour écrire et, assise devant le bureau ; Gaude traça ces mots :

« Mon Cher Roger, vous serez libéré demain soir au plus tard. Faites-moi confiance. Celle qui vous aime jusqu'à l'oubli d'elle-même. « Gaude ».

Elle cacheta le billet .et dit à Marcelle.

— Trouvez, chère amie, Mr. Darty, dites-lui de faire l'impossible pour que Roger ait ce mot ce soir.

Elle sortit rapidement.

Arrivée chez elle, elle se rendit dans la pièce où se trouvait le téléphone, décrocha le récepteur et tourna le cadran

— Allô !

—Allô ! Ici-, Quartier Général de l'Occupation, répondit une voix.

— Monsieur le Major Seaton n'est pas présent ?, interrogea Gaude.

— Je vais voir, répondit l'inconnu, mais qui est à l'appareil ?

— Mademoiselle de Senneville. Une minute s'écoula.

— Allô ! Respects, Mademoiselle.

— C'est le Major Seaton ?

— Pour vous servir, Mademoiselle !

— Bonsoir, Monsieur Seaton. Pouvez-vous passer chez moi cet après-midi si vous n'êtes pas trop occupé ?

— Avec plaisir, Mademoiselle, j'arrive.

[122]

Elle courut dans sa chambre se rafraîchir le teint et redescendit au parc. Cinq minutes après, l'auto de Seaton stoppait dans l'allée. Précédé de Louis-Quatorze, l'officier parut, ne pouvant cacher son émotion.

— Ah ! le vilain garçon, dit Gaude de sa voix la plus caressante, qui me garde rancune pour un mot malheureux. Venez ici, pour que je vous gronde.

— Moâ, garder vous rancune, Mademoiselle, impossible pour moâ.

— Asseyez-vous, Monsieur Seaton.

L'officier s'assit sur un fauteuil en osier, placé en face de Gaude. Il rougissait comme un potache, tournait entre ses mains sa casquette jaune.

— Laissez-moi vous débarrasser, dit-elle avec douceur. Ces domestiques nègres ne seront jamais stylés.

Elle prit la casquette qu'elle posa sur ses genoux. Seaton ne comprenait pas. L'appel téléphonique, cette grâce à laquelle on ne l'avait pas accoutumé ! Il était ébahi, ravi, dérouté. Son cerveau était à une rude épreuve.

— Nous nous sommes séparés, l'autre soir, de mauvaise façon, Mr. Seaton, commença Gaude. J'ai beaucoup déploré cette brouille. Quand vous avez prétendu que c'était le nègre que j'aimais, j'ai été très fâchée et, pour me venger, l'ai dit que c'était vrai. Et j'ai ajouté d'autres paroles peu aimables que je ne pensé pas du tout. Comment pouvez-vous croire, Monsieur Seaton, que je puisse aimer un nègre ? Vous ne comprenez pas, Mr. Seaton, je suis assez sensible, même avec les bêtes. J'ai le défaut d'être parfois condescendante. Cette attitude peut être mal interprétée, j'en conviens, mais je n'oublie jamais les différences ethniques, surtout dans les actes essentiels de la vie. Il n'y a rien eu entre Mr. Sainclair et moi. S'il vous a dit le contraire, il en a menti. Cela me fait vérifier le défaut de menteur qu'on prête aux nègres. L'outre, soir, j'ai été méchante, nerveuse. Les femmes, savez-vous, Mr. Seaton, ont souvent de ces mouvements d'humeur. On ne doit point leur en vouloir. Oubliez, M. Seaton, ce que je vous ai dit. Si je porte

quelque intérêt à Mr. Sainclair, c'est parce que je le considère comme un pauvre être mal partagé par la nature.

Gaude souriait, mais cet effort de rouerie l'affaiblissait. Ses yeux étaient humides.

— Moâ aussi, Mademoiselle, je m'excuse. Je n'ai pas de rancune contre vous. Moâ aussi, je suis malheureux... Je me suis mal exprimé...

Seaton bafouillait. Il croyait avoir eu tous les torts.

[123]

Comme on doit être indulgent à l'égard des malheureux qui sont la proie de l'amour.

D'une voix insinuante, dont la sincérité apparente remua Seaton, car un homme ne peut savoir lorsqu'une femme ment ou dit la vérité, surtout dans les choses de l'amour, Gaude continua :

— J'ai réfléchi... Je vois très clair en moi... Vous m'êtes sympathique... J'accepte votre... demande.

Gaude silencieuse, le visage raviné de souffrance considérait Seaton d'un regard d'autant plus irrésistible qu'il était agonisant. Ce que l'officier interpréta pour une émotion de l'amour.

Transporté, Seaton glissa à genoux et dit :

— Big you mi pardon ! Mlle Gaude. J'étais fou de dire que c'était lui que vous aimiez. Ah ! que vous êtes « faîne ».

— Relevez-vous, M. Seaton, dit-elle en s'efforçant de sourire. Je n'ai pas fini.

Seaton se releva et se rassit, en époussetant la place des genoux de son pantalon

Ce pauvre garçon, continua Gaude, mérite plus de commisération que de châtement, M. Seaton. Vous êtes chrétien. Vous ne pouvez pas, logiquement, lui demander d'aimer votre domination sur son pays que vous occupez. Sa résistance contre vous est légitime. C'est le contraire qui étonnerait. Tenez ! Marquez notre accord par un acte généreux, cela porte bonheur. Faites le libérer. Nous n'en reparlerons plus.

— Je commence à comprendre, Mademoiselle Gaude, votre petit cœur « djhioli » de française. Je ne suis pour rien dans l'emprisonnement du colored mais, dès ce soir, je vais essayer d'arranger ça.

— C'est une promesse ferme ? ajouta-t-elle avec un vague sourire.

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, le chef de l'occupation est mon parent. Il ne me refusera pas la grâce du « Black Prince ».

Seaton était généreux, doux comme du miel. Il trouva même que Louis-Quatorze qui promenait un arrosoir, dans le jardin, en chantonnant, était un gosse charmant.

Maintenant, dit Gaude à l'officier, en lui donnant sa main à baiser, aller me faire plaisir.

Seaton baisa la main en fermant ses yeux verts. Puis il partit, léger, comme un vainqueur.

[124]

Gaude croyait sincèrement que le souci de délivrer Roger était le seul motif qui l'avait décidée à se promettre à Seaton. Mystérieuse duplicité du cœur et des complications ethniques !

Son double hostile à Roger, avait coopéré à la décision, pour que ne fût consommée l'union charnelle avec le noir.

*
* *

Monsieur de Senneville rentrant à six heures trouva Gaude qui écrivait dans un petit album en cuir de Russie, où elle notait les faits importants de sa vie.

Après le combat dont son cœur venait d'être ravagé comme un champ de bataille, ses traits étaient tirés, ses yeux cernés.

— Tu es souffrante, ma chérie ? s'inquiéta le diplomate.

— Non, Papa, je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera sûrement plaisir.

— On a relaxé ce pauvre M. Sainclair ? coupa le diplomate, moitié joyeux, moitié inquiet.

— Non, Papa, je suis fiancée au major Seaton, répondit-elle avec un sourire désespéré

— ???

— Oui, il sort d'ici, je l'ai agréé.

— Qu'est-ce qui se passe, Gaude, je ne comprends pas ?

— Il ne se passe rien. Je crois seulement que je pourrai m'accommoder de ce mariage. Tu n'es pas content ?

— Oui, mais cela me surprend.

Gaude, mystérieuse, se retourna et continua à écrire. M. de Senneville s'approcha d'elle, vit ses yeux rougis et exténués. Il ne parla plus, mais il comprit qu'un holocauste venait de s'accomplir. Il se pencha, et embrassa sa fille, avec une douceur et une émotion, inaccoutumées.

*
* *

Effectivement, le lendemain, Roger fut mis en liberté. Bâton-Fer et Manche-Nacre s'étaient montrés à son départ respectueux, et même, gracieux, ainsi qu'il arrive aux geôliers de l'être souvent, lorsqu'ils rendent la liberté à un détenu de marque, même quand ils ont été cruels à son égard.

Pascal Darty était venu le chercher à la Conciergerie. Ses dernières heures en son cachot s'étaient adoucies d'une tristesse tranquille : C'était le résultat de l'apparition de Gaude sur sa voie cruciale. On ne lui faisait plus faire d'exercices. Son ordinaire était plus mangeable.

[125]

Dans la voiture qui le reconduisait chez lui, il avait interrogé Pasca Darty sur les causes de sa soudaine libération. Pascal lui avait répondu que sans doute, Gaude et son père avaient employé en sa faveur, leurs relations dans le monde américain. Pascal avait célébré les vertus de Gaude en ajoutant :

— Tu es quand même un veinard, Roger ! Tu auras en elle la plus exquise petite femme qui soit :

Roger était malgré tout peu convaincu. Sa délivrance lui paraissait contenir un mystère, dangereux pour son amour. La fin équivoque du billet de Gaude le troublait. Il n'en comprenait pas le sens : « celle qui vous aime jusqu'à l'oubli d'elle-même » !

Arrivé chez lui, il dit à Pascal Darty, avec une subite crainte d'enfant.

« J'ai peur d'être seul avec moi-même, reste donc un peu ! »

— Non, mon ami, tu as besoin de repos.

— Toi aussi Pascal, ils t'ont démoli.

— Oh moi ! répondit-il, en un geste évasif.

Il s'en alla. Après avoir pris un bain, Roger dîna très peu et monta se coucher.

*
* *

Deux jours après, vers les cinq heures de l'après-midi, Gaude coupait des fleurs dans la roseraie,—M. de Senneville avait quelques personnes à diner, dont Smedley Seaton, — quand Louis-Quatorze vint lui dire, que M. Sainclair demandait à la voir. D'émotion, le sécateur tomba de sa main. Elle se rendit vers le jeune homme qui, debout au perron de la villa, lui souriait.

Il était vêtu de gris-ardoise, avec cette sobriété raffinée, dont il avait le secret.

— Comme je suis heureuse de vous voir ; Roger !

— Et moi donc ! J'ai voulu me reposer ; c'est pourquoi j'ai tant tardé à venir vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. Permettez moi de baiser votre main !

Gaude lui tendit sa main sur laquelle il s'inclina.

Une fois encore, Gaude sentit agir sur elle le charme [inexplicable de](#) Roger.

— Voulez-vous, Roger, que nous allions dans la petite clairière du parc ? Il tait un peu tiède cet après-midi.

— Volontiers, Gaude ! Nous y serons plus seuls. Et Monsieur votre père, je n'ai même pas pensé à prendre de ses nouvelles ?

[126]

— Papa va bien. Il rentrera tout à l'heure. Il est monté à Pétion-Ville visiter une maison pour l'été.

Tout en parlant et marchant Gaude examinait le physique de Roger. Sort visage s'était amenuisé avec une amertume accusée, aux commissures des lèvres. Ayant maigri, il paraissait plus grand. Ses yeux brillaient et s'éteignaient tour à tour, trahissant l'angoisse de son amour inquiet.

Ils s'assirent sur un banc de pierre, ombragé d'un oranger, pliant sous les fruits. Roger s'empara de la main de Gaude qu'il garda dans la sienne, et dit, avec une mélancolique douceur

— Petite Gaude adorée, que ne vous dois-je pas ? Plusieurs vies ne me suffiraient pour acquitter ma dette envers vous. Mais, hélas ! la vie est brève. Je ne suis riche que de vos bontés et de mon amour. J'ai l'impression que vous m'avez recréé. Comment vous traduire ma gratitude. Elle est inexprimable. Pour vous la marquer de nombreux signes, ce n'est ni vos lèvres, ni vos mains que je couvrirais de baisers, mais vos pieds nus...

Les yeux de Roger s'humectaient. Touchée jusqu'au tréfonds, Gaude n'osait répondre. Elle regardait le jeune homme avec une tendresse accrue de la tristesse qu'elle allait le perdre. Elle était gonflée de chagrin- prête à sangloter

— Durant tous mes jours de malédiction, continua Roger...

— N'évoquez pas, Roger, ces minutes cruelles, dit-elle, dolente.

— Oui, Gaude, cela vaut mieux, laissons les disparaître et songeons à l'avenir qu'est riant-quand même.

Gaude s'effraya, à l'évocation de cet avenir, que Roger escomptait avec tant d'espoir.

Le silence pesa entre eux.

Roger démêla dans le regard de Gaude une pensée qui lui était étrangère. Il devint soupçonneux. Au lieu de l'élan qu'il attendait, pourquoi cette attitude embarrassée et désespérée ?

— Vous êtes peu contenté de me revoir, Gaude, dit-il.

— Comment Roger, pouvez-vous exprimer... une pensée si inamicale ?

Il craignit moins un désastre. Ne lui avait-elle pas dit, un soir, à Noailles, que le visage du bonheur était parfois grave.

Gaude hésitait toujours à lui dire la vérité.

Il lui fallait plus d'héroïsme pour la dévoiler à Roger, qu'il lui en avait fallu pour conclure le marché avec Seaton. Elle aurait voulu reculer cette minute cruelle. Dans l'enthousiasme de l'holocauste, elle ne l'avait pas prévue si crucifiante.

[127]

Elle croyait bien faire. N'eût-il pas mieux valu qu'elle laissât Roger à son sort ? se disait-elle. A la fin, d'une voix hésitante, mouillée de pleurs contenus, elle parla :

— Dieu seul sait, Roger, si je vous aime ! Mais la vie nous fait agir à son gré. Je vous aime Roger, infiniment. Faites-moi la grâce de ne pas en douter. Et c'est cette passion même qui nous désunit. Vous aimerais-je moins, qu'aujourd'hui, nous ne serions pas courbés sous la douleur qui nous accable. Mais aussi, peut-être — je le dis à mon orgueil et pour ma faible consolation, vous ne seriez pas vivant ! Mon courage a faibli, quand j'ai su qu'on vous expédiait à Chabert d'où, paraît-il, l'on ne revient pas. J'ai voulu que vous viviez, même si ce n'est pas pour moi, mais pour vous-même, pour votre race tant décriée, dont vous êtes un splendide témoignage. Pour empêcher l'irréparable, je n'ai eu qu'une seule arme ; moi-même. Je me suis donc sacrifiée par amour de vous. Je sais que vous souffrirez de mon holocauste mais, de deux maux, pour vous, j'ai choisi le moindre — et j'ai gardé pour moi une peine double : votre perte et le destin qui m'attend.

Traquée par la fatalité qui s'abattait sur vous, j'ai parlementé avec la force ; j'ai accepté d'épouser Smedley Seaton.

Ce que j'ai fait, Roger, paraît inhumain... je ne sais pas...

Mais vous n'êtes pas perdu tout à fait pour moi, puisque vous respirez... et que la vie est une surprise incessante... Me pardonneriez-vous Roger d'avoir voulu que vous viviez ?

Roger semblait changé en bronze.

Intarissables, deux larmes coulaient sur la face de Gaude.

Elle s'était tue depuis trois minutes que Roger ne desserrait pas encore les lèvres. Il était comme bâillonné par la trop forte souffrance qui lui donnait l'envie de se coucher sur la terre pour mourir.

Enfin, portant une main à son front, il dit d'une voix accablée.

— Ne croyez-vous pas, Gaude, que vous me faites plus de mal avec votre sacrifice, que Seaton ne m'en eût fait avec tous ses supplices ? Vous auriez pu m'attendre. J'aurais tout subi pour qu'on me laissât la vie. Nous nous serions retrouvés. Et si, même ma lâcheté et mon humilité, n'étaient pas arrivées à désarmer mes bourreaux, je serais rentré au moins dans le néant, d'où je n'aurais pas dû sortir, avec l'illusion que vous m'aimiez... un peu....

Il y eut un silence chargé de décevances.

— Mais non... je n'ai pas le droit, de prononcer devant vous, Gaude, aucune parole de révolte. Je vous dois tant encore...

[128]

Que lut Gaude dans les yeux de Roger ? Elle pâlit, et, saisissant sa main gauche, elle lui dit, plaintive :

— Mais Roger comprenez que c'est parce que je vous aime...

— Que vous épousez Seaton ! acheva-t-il, avec un sourire tragique. Puis avec une rage concentrée, il dit :

— Ma vie en prison était un bonheur, auprès de ce que je souffre en ce moment. Vous m'aimez dites-vous ? Je vis ? Et c'est un autre que vous choisissez.

— Vous me déchirez, Roger ! se lamenta-t-elle.

Alors caressant, la voix prenante, il supplia les larmes aux yeux !

— Petite/Gaude chérie ! grâce ! Qui vous lie encore à lui ? Des heures fortunées nous attendent. Vous serez fière de -moi. Je créerai de belles choses. Je vous chanterai les chansons que me chantait ma mère. La vie est prometteuse. Nous partirons. Je n'ai vécu que pour vous !

— Mais Roger, répondit Gaude, en se meurtrissant les mains, ce n'est pas possible. Et mon père ? Et la parole que j'ai engagée pour vous ?

— Votre parole, rétorqua-t-il, violent subitement, je l'ai eue aussi ? Blessée de ce trait elle riposta :

— C'est là, Roger votre gratitude. Je la romps, c'est vrai, ma parole ! Mais c'est pour octroyer la vie !

— Vous avais-je prié de me la donner ?

Il y avait de l'hostilité dans leurs yeux tristes. Et Roger, avec fatalisme, dit :

— Excusez, Gaude, la brutalité de mes mots. Je m'en vais. Soyez heureuse avec mon ennemi Ce n'est pas de votre faute ce qui m'arrive. Celui que vous me préférez est de votre sang. Même aux heures où vous paraissiez vous abandonner, vous vous détourniez de moi. Adieu ! Je suis encore assez faible pour ne pas vous haïr.

Il prit son feutre qui était tombé et s'éloigna vivement.

— Roger ! cria Gaude, debout et suppliante, ne vous en allez pas ainsi !

Il ne détourna pas la tête.

*
* *

— Oui papa, il est libéré. Il est venu tantôt nous saluer. Il m'a prié de vous transmettre ses amitiés.

— J'aurais été si heureux de le revoir et de lui serrer la main. Il n'a pas promis de revenir ?

[129]

— Je ne lui ai pas demandé cela.

Ils se turent. Quel est ce drame ? S'interrogea M. de Senneville.

— Je lui, enverrai demain un mot de compliment, ajouta le diplomate. Il tira sa montre et dit :

— Tiens, sept heures déjà. Nos convives vont venir.

Dans l'allée, Smedley Seaton s'avavançait, langoureux et radieux Soyons courageuse ! se dit Gaude...

*
* *

Ce soir-là, Roger Sainclair est rentré dans sa villa de Bourdon, le dos voûté, la bouche serrée et amère, les yeux durs. Il avait l'âme d'un nihiliste. L'explication de Gaude n'était à son entendement qu'invention de blanche subtile qui reculait. Il ne voulait rien comprendre, sinon qu'il avait perdu la jeune fille au corps angoissant. Le dilemme

cruel qu'elle avait soumis à son discernement n'existait pas pour lui. Celle qu'il élevait, jusqu'aux étoiles l'avait trahi, trompé. Il fermait les yeux, et ne désirait rien savoir.

En sa chambre où il est monté, pour mâcher sa détresse, ses yeux sont tombés sur un crucifix d'ivoire, souvenir de sa mère, accroché au chevet du lit, qu'il conservait avec religiosité

Il l'a toisé et, perdant toute raison, l'a apostrophé :

— Où est cette justice dont vous avez prédit le règne, depuis des siècles, vous qui vous prétendez Dieu ? Si vous êtes Dieu, eh bien ! laissez-moi vous dire : vous avez bien mal organisé votre Monde ! Les mots d'espérance .que vous avez légués aux misérables, ne sont que de cruelles ironies. Vous êtes Dieu ? 'Pourquoi avez-vous-créé les nègres ? Vous êtes Dieu ? vous avez donc la prescience ? En nous jetant donc-sur votre globe, .vous saviez ce qui nous y attendait. Vous nous avez alors enfantés exprès, pour avaler toutes les misères humaines ? Pourquoi avez-vous comblé les uns et lésiné avec les autres ?

Ah ! Oui ! continua-t-il dans un ricanement : aimez ceux qui vous haïssent, tends la joue gauche, après la joue droite, pour le soufflet. Bienheureux les misérables! le Royaume est à eux, et toutes les musiques, toutes les balivernes, au son desquelles vous voulez bercer nos chagrins d'esclaves !

C'est nous, l'armée divine-des Bienheureux, nous les bêtes de somme ! nous les chairs à fouets : Ne me faites pas rire, Christ !

Eh bien, non ! nous n'en avons pas besoin de votre Paradis. Nous ne sommes pas des Saints, vous le savez, mais des Nègres, des violents, des [130] païens ! Il nous faut la joie relative sur la terre ! Nous l'aurons, malgré vos sentences dissolvantes, par le fer et par le feu.

Dites à votre Père Eternel que nous ne sommes pas ses Fils et sachez, vous aussi, que nous ne sommes pas vos Frères. Satan seul est notre Père, et les démons nos Frères.

Quelle minuscule souffrance que votre passion de trois jours, auprès de la nôtre vaste comme l'infini ! Depuis des siècles, nous sommes les crucifiés quotidiens. La terre s'alimente de notre sang.

Et puis, vous, vous êtes ressuscité, dit-on ? Ressusciterons-nous jamais, nous ? Pas dans les nuages, mais ici-bas ?

Roger Sainclair était frappé au-delà de la raison. Ce classique amoureux de mesure et de raison, était devenu un matérialiste, un révolté, qui s'élançait hors du cercle du réel qui l'étranglait.

Sur son lit, il s'est assis. Sa tête enfiévrée s'est inclinée sur sa poitrine. Il l'a relevée et a vu quelques livres aux belles reliures sur une table. Il a gémi.

— C'est eux qui m'ont perdu, en aiguisant trop ma sensibilité et mon jugement. Ils me proposaient une vie qu'on me refuse. On m'a appris trop de grec et de latin. Si j'étais un nègre solitaire et nu dans ma forêt, je serais heureux

Il s'est tu. Et, dans la pièce pleine de nuit et de silence, troublé seulement du battement de son cœur, il a cru voir passer, qui lui faisait signe, le spectre de son ancêtre, le rebelle et le fondateur.

À cet instant, précise, la pensée de mourir s'imposa à son esprit. Mais comment ? Non pas en vulgaire assassin, ni en banal suicidé, mais en vaillant. Toutes ses hérédités guerrières se bandèrent en lui.

Là-bas, dans la plaine où les paysans, fuyant la corvée et les coups de bâton, se font tuer en chantant, il ira choisir la place où il tombera en puissance. Il a tant de vengeances à satisfaire.

Cette décision le calma un peu.

Roger essaie de dormir. Des larmes l'empêchent de fermer ses paupières. A la fin, il somnole. Mais son sommeil léger est peuplé de cauchemars, d'hallucinations. Tantôt une foule yankee dansant la « gigue » veut l'arracher d'une prison, pour le lyncher, tantôt il voit Gaude nue, devant Seaton qui vient, d'une main avide, d'arracher ses voiles arachnéennes. En sursaut, il se réveille et pleure doucement, très doucement...

[131]

*
* *

À huit heures du matin, rapidement, Roger s'est habillé. La douleur a sculpté son masque. Dans la glace de l'armoire où il s'est regardé, il a compté trois fils blancs à sa tempe gauche. Il a rédigé des papiers. Ce sont peut-être ses dernières volontés. Il monte dans sa voiture.

Il arrive à son office de la rue des Miracles, rempli d'amis qui lui apportent leurs amitié. Il cache sa détresse sous des propos légers. Les visiteurs partis, il met de l'ordre dans ses dossiers, appelle son clerc et lui passe des ordres pour la remise des pièces aux clients. A la question de l'employé, il sourit, et lui annonce qu'il va faire un long voyage.

Il s'est rendu à la Banque où il a tiré de l'argent.

Il traverse à côté, au bureau de Pascal Darty qui lui dit, l'œil inquiet et policier :

— Toi, par ici, à cette heure ?

— Figure-toi, mon vieux, que je me suis trouvé sans le sou ce matin. Je monte à Noailles pour quelques jours. Il a fallu que je m'approvisionne d'un peu d'argent pour les avances aux fermiers, car c'est l'époque de la coupe de cannes.

— Tu fais bien, Roger, de te rendre à Noailles. Il me serait même agréable d'y aller avec toi. Je suis très las depuis quelques jours.

— Et tes affaires, Pascal, tu ne peux pas les abandonner, répondit-il avec gêne.

Pascal se tut. Cette proposition d'aller à Noailles, n'était qu'un coup de sonde de son amitié alarmée. Son appréhension que Roger traversait une crise très grave, fut confirmée, du fait de son refus, qu'il l'accompagnât. Contrairement, Roger eût été enchanté de sa compagnie. Il trame donc quelque chose pensa-t-il.

— Tu as vu Mlle Gaude ?

— Oui, hier, répondit Roger, d'une voix faussement quiète, qui ne trompa pas Darty.

— Qu'est-ce qui ne va pas Roger ? Je suis assez ton ami, je crois, pour oser te questionner ?

— Tu t'inquiètes à tort, Pascal, il n'y a rien, répondit-il avec un sourire contraint.

— À cinq heures, Roger, je passerai chez toi. Ne monte pas à Noailles avant que tu ne m'aies vu !

— Est-ce promis ?

[132]

Roger n'avait pas le courage de quitter brusquement Darty. « Ce sera d'ailleurs notre dernière entrevue », pensa-t-il. Il répondit :

— C'est entendu, je t'attendrai chez moi.

Il rentra dans la voiture et s'en alla.

Dès qu'il fut parti, Pascal hocha la tête. Ce visage ravagé de souffrance, cette lueur de folie dans les yeux ? Cela ne lui disait rien de bon. Si c'est à cause de Gaude qu'il est ainsi, pensa-t-il, lui si excessif dans la passion, c'est un cyclone en puissance.

*
* *

Pascal Darty a pénétré dans la bibliothèque de Roger d'un pas souple, amorti par les semelles en caoutchouc de ses souliers blancs. Il est en costume de tennis. Roger, très calme, un cigare aux dents, assis sur un divan l'accueille :

— Quel chic : « Petit Pigeon » !

C'était le surnom qu'il donnait à Pascal Darty, les jours où il laissait percer sa tendresse pour son ami.

— Marcelle Ricard m'avait invité à jouer au tennis. Bien que je ne sois pas aux jeux ces jours-ci, j'ai tenu à lui faire plaisir. Elle a été si gentille, si dévouée durant ton malheur. C'est par elle que je correspondais avec ta belle Gaude. Si j'étais homme à me marier, je l'épouserais, Marcelle !

— Pascal amoureux, répondit Roger narquois, voilà ce que j'aimerais voir.

— On me dit cynique avec la femme, incapable pour elle d'un sentiment profond, ce n'est pas vrai. Je suis prudent. J'en ai peur. Ça fait souffrir parfois. Alors je travaille dans les belles d'une nuit. Le lendemain, quand la fringale est passée, on ne s'en souvient plus. Elles aussi, d'ailleurs. Mais c'est, plus simple.

— Le sage, c'est toi, délicieux Pascal. Ils sont fous, ceux qui misent toute leur capacité d'aimer sur le cœur d'une femme ! Le cœur d'une femme ? c'est plus traître que l'Océan ! acheva-t-il, rageur.

— Toi, Roger, tu n'as aucune raison de penser ainsi, tu es infiniment aimé, par la plus belle qui existe. Tout Port-au-Prince l'a constaté.

Un rire nerveux, à cette affirmation, avait éclaté. Pascal ne s'était pas même remis de sa surprise que Roger s'était dressé et jetait :

— La superbe nouvelle ! Je suis infiniment aimé par la plus belle qui soit !! Non... Pascal, elle me dédaigne. Tout ce qu'elle a fait, c'était du théâtre, du « chiqué ». C'est Seaton, le primaire, qui l'emporte. Ils sont fiancés ! J'ai appris la nouvelle de sa bouche même. Et le clou de l'histoire, la blague [133] inégalée, c'est parce qu'elle m'adore, qu'elle l'a choisi ! Goûte donc, mon ami, cette façon inédite d'aimer. C'est pour me sauver qu'elle sera la femme du barbare.

Roger riait comme un clown qui aurait l'envie de pleurer.

Il continua railleur et douloureux :

— Sur l'autel du Moloch, elle s'est immolée pour ma victoire : Iphigénie réincarnée ! Tu ne ris pas, Pascal Darty, ris donc ! Toi qui sais rire comme un dieu.

Et soudain, féroce, il rugit :

— Oh ! comme je la hais !

Il s'avança d'un pas, posa la main sur l'épaule de Pascal qui serra la mâchoire, sous l'étreinte de la poigne fine, longue et musclée, et dit :

— Mais ils sauront tous, Pascal, d'ici trois jours, quel monstre est Roger Sainclair !

Il s'apaisa tout à coup et reprit, d'une voix plaintive et tendre :

— Non, Pascal, je mens, je ne peux pas la haïr. C'est compréhensible ce qu'elle m'a fait. Ce n'est pas de sa faute si le monde nous est hostile. Mais je la croyais une sainte. Si elle avait été franche dès le début, je me serais résigné. Mais elle m'a envoûté pour me repousser ensuite !

Si tu savais, Pascal, avec quelle ferveur je l'ai aimée ! Elle me préfère Seaton. Et le problème dans tout ceci, je perçois qu'elle m'aime. Je ne comprends pas. Je déraisonne. Je n'ai plus qu'à rentrer dans la nuit.

Mais, Roger, dit Pascal avec pitié, tu n'es pas un primitif ! il ne faut pas songer à mourir pour une femme, c'est ridicule. Dompte ta douleur Sois sage dans la peine. Une femme ça s'oublie !

Il n'y a pas de sagesse, Pascal, d'oubli qui tiennent, quand tout le fiel du monde m'étouffe. Je te laisse un aveu, avant d'aller périr comme un fauve dans les bois : je joue à l'olympien, au stoïcien sans cœur, ce sont des masques sous lesquels j'ai toujours pleuré. Je suis tout tendresse et expansions. Toute ma superbe, toute ma froideur, tant critiquées, n'ont été que les réflexes d'une trop vive sensibilité en défense. Dès ma plus tendre enfance, au collège, le blanc m'a fait souffrir. Si je suis ce soir un bandit, c'est parce qu'il me forlance comme un sanglier !

« Vois ce que m'ont infligé les Américains ? Que leur avais-je fait ?

« Je suis un pauvre garçon qui ne désirait qu'un peu de joie. Mes mains sont pures, Pascal, jusqu'à cette heure. Ce n'est pas de ma faute si demain elles seront rouges.

« Ils ont asservi mon pays. Ils m'ont arraché Gaude. Ils m'ont écorché. »

[134]

Le visage de Roger était comparable à celui de la souffrance antique.

Je comprends ton chagrin, Roger, mais, je t'en supplie, ne va pas dans les bois. Oublie cette jeune fille !

On n'oublie pas celle-là, Pascal ! Je l'avais élevée jusqu'aux astres ! Ma déception s'aggrave d'une infinité d'autres tortures morales et physiques. Pour Gaude, j'ai vécu malgré tout. Tu ne sais pas, Pascal Darty, que moi, Roger Sainclair, j'ai été battu, piétiné, giflé ! On m'a souillé le visage de crachats ! On m'a donné le courant électrique dans la bouche. Je ne me suis pas fait tuer. Deux fois, Pascal, Seaton m'a provoqué directement. Je ne l'ai pas inondé de son sang. J'ai été un lâche. Pour ne pas crever de faim, j'ai supplié un geôlier qui ricanait, de mettre dans mon bouillon noir, trois patates pourries. « Malgré toutes les paroles qu'à ces minutes je me disais, c'est pour elle seule que j'ai subi tout cela, pour le plaisir de l'avoir, qui effacerait tout. Et maintenant qu'elle se dérobe, où dois-je tomber si ce n'est pas dans le gouffre ?

C'est ainsi qu'ils t'ont traité ? Roger, dit Pascal d'une voix triste et indignée.

— Oui mon cher ami. J'ai fait la gymnastique sous le fouet, parmi les escarpes, les assassins, les magiciens ! Tu m'as vu, toi-même, fou, dans les rues de Port-au-Prince, un balai à la main, comme un roi de Mardi-Gras. Je ne me suis pas fait tuer. J'avais l'espérance qu'elle me resterait. Si elle m'était restée, je vivrais. Mais maintenant, l'enfer sera pour moi un paradis.

— Roger, je ne te dis plus rien, murmura Pascal, songeur.

Son regard devenait aigu. Il prenait une décision.

— Oui, ami cher ! Adieu ! Je vais finir dans le sang, avec les rebelles de l'Artibonite, mon existence de nègre !

— Je ne combats plus ton idée ; Roger, réaffirma Pascal, la voix chargée de violence. Moi aussi, je vais dans la forêt avec toi ! J'en ai assez ! Je n'en peux plus !

Roger retrouva son équilibre de suite, et répondit, impératif et sec : Il est impossible que tu me suives. J'ai conscience de la folie que je fais. Je n'en accepte les conséquences que pour moi seul. Je ne demande ni qu'on fasse comme moi, ni qu'on m'approuve même. Je rejette ton désir. _ Notre vie à tous, Roger, n'est plus supportable. Ce n'est pas toi seulement qui saigne. Chaque jour/je meurs, malgré mon rire. Trois fois, je peux te le dire aujourd'hui, j'ai voulu me tuer. J'ai manque de courage. Ta dernière aventure a porté mon-désespoir à l'extrême. J'irai dans la brousse, que [135] tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas. Moi aussi, je suis plein de rage, moi aussi, j'ai des représailles à exercer. Le rieur déchargeait son cœur à son tour.

— Non, Pascal, tu ne peux partir avec moi. Dans ces conditions je ne pars plus.

— Alors, Roger, j'irai seul ! J'en ai assez ! Je suis encore assez fier de ma race, de ma puissance de haine et de renoncement, de mon orgueil et de mes amours, pour aller mourir sans regrets dans la plaine. L'honneur et le devoir sont là-bas. J'irai dans la forêt. Ce n'est pas pour toi, Roger, mais pour moi-même.

La figure de Pascal Darty marquait une détermination impavide.

Et, dans la pièce où entraient, par les fenêtres ouvertes, les parfums du soir, ses paroles résonnaient comme des serments.

Roger, en silence, contemplait son ami.

Quand on a décidé de mourir, la vie des autres, même, celle des êtres les plus chers, prend à vos yeux une importance secondaire.

Un domestique vint dire à Roger qu'une femme demandait à le voir. Il descendit et revint aussitôt en disant à Pascal :

— Qui, crois-tu mon vieux, était en bas ? Florecita Miguel qui m'annonce qu'elle revient de Hinche et qu'elle a appris tout à l'heure, mon emprisonnement et ma libération. Je lui ai donné de l'argent. Elle est repartie Pauvre petite. Elle ne voulait pas s'en aller. Je lui ai dit de revenir demain...

Pascal se leva et dit :

— Bon, à tantôt mon vieux ?

— Non, Pascal, protesta Roger, ce n'est pas possible.

— Si tu pars sans moi, Roger, je saurai te retrouver. Je vais écrire quelques lettres, faire une petite valise. Comme toi je n'ai presque plus de liens ici-bas. Ma mère est morte. Ma sœur a son mari. Et puis, qu'est-ce que ça fait, un nègre de plus qui disparaîtra.

— Non Pascal, ce n'est pas possible !

Rapidement, celui-ci descendit sa raquette à la main.

[136]

[137]

Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Quatrième partie

L'ÉPOPÉE EN FUSÉE

Magnitudinem silvarum !

(Splendeur des Forêts !)

[Retour à la table des matières](#)

[138]

[139]

*
* *

Il pleut. Sur l'immense plaine de l'Attalaye, la nuit est opaque. De temps en temps, un éclair déchire et illumine les lointains. La tempête hurle dans les forêts, déracine les baobabs, couche les champs de cannes et de bananes. Un vent violent, parfumé de plantes aromatiques, chargé de grains de pluie, gifle le visage de deux cavaliers, qui cheminent côte à côte, parmi les hautes herbes.

Cela se passait trois jours après la scène dans la bibliothèque.

Roger pencha la tête en arrière, pour recevoir en pleine figure, l'on-dée brutale, et dit :

— Je suis joyeux, Pascal, comme libéré déjà de toutes les morales qui nous limitent. Je me retrouve intact et élémental, comme un esclave nu, en rupture de chaîne.

Cette nuit, Roger, répondit Pascal, nous sommes une minute de notre race. Moi aussi, ma joie est intense parce que je vais mordre. En mourant, j'aurai l'illusion que je ne suis pas un faible. La loi de la vie : c'est la bataille. Pourquoi tonnerre ! notre race ne s'y adapte-t-elle pas, au lieu de se lamenter. Nous sommes trop bons. Est-ce parce que l'Afrique a la forme d'un cœur ? Il nous faut d'implacables griffes. Auguste Comte notait quelque part que « les sentiments affectifs » sont notre dominante. Nous devons changer, puisque la Fraternité n'est qu'une chimère.

Leurs habits mouillés, étaient collés à leur corps robustes. Les bords de leurs grands chapeaux de latanier, frémissaient dans le vent. Les éperons, aux talons des bottes de cuir rude, pressaient les flancs des chevaux qui foulaient, d'un sabot rapide, la terre herbeuse et détrempée.

Après un silence, Roger dit :

— La race noire s'éveillera. Elle prouvera sa force. On n'aura pas longtemps à attendre pour le voir.

— En attendant, répondit Pascal, nous autres, nous sommes « chocolats ». Au moins, ajouta-t-il, là où nous serons, s'il y a une survie, j'espère que nous ne-serons plus « leurs nègres ».

— Qui sait, Pascal ? répondit Roger en souriant.

— Ah, ça non. Je proteste ! lança Darty, mi-sérieux. Dans ces conditions, nous aurions pu « continuer » comme disait Mac-Mahon.

Ils éclatèrent de rire dans la tempête qui finissait.

[140]

*
* * *

Ils avaient laissé la Coupe à l'Inde, St-Michel, Maïssade, Hinche et s'avançaient vers le bourg de Cerca-Carvaal.

À l'aube, ils se trouvèrent sur une placette où poussaient des palmiers nains.

— Nous sommes à Nopaly, dit Roger, qui connaissait les lieux. Il y a une ferme, derrière le petit bois, à gauche, où j'ai mangé les meilleurs fromages blancs de la terre.

— Mais quelle est cette odeur de gaz qui sature l'air ? demanda Pascal.

— Tu ne sais pas, mon vieux, répondit Roger. Tous ces terrains sont pétrolifères.

— Ah ! Ah ! dit Pascal. Mais nous n'avons vraiment pas de veine ! Nous sommes maudits ?

— Pourquoi, mon vieux, au contraire !

— Mais, Roger, tu ne comprends pas ? S'il y a du pétrole ici, nous sommes foutus irrémisiblement. Ces gens là ne partiront plus de chez nous. Tués, il faudra encore qu'on se baffe contre leurs cadavres !

Ils éclatèrent de rire de nouveau, dans l'aube rose-noire. Soudain, un groupe d'hommes surgirent d'un boqueteau et les entourèrent. Où allez-vous ? demanda celui qui paraissait en être le chef, le cimenterre levé.

— En quoi cela vous regarde-t il ? répondit Pascal.

— Vous êtes hardi de me répondre ainsi, rétorqua l'homme. Vous ne savez pas à qui vous parlez ?

— À qui parlons-nous, intervint Roger.

— C'est moi, Gingembre Trop-Fort, l'insurgé. Vous êtes des congénères. Je n'ai pas de mal à vous faire. Mais il me fallait me rendre compte qui vous êtes car, dans l'obscurité, tous les blancs sont noirs. Continuez votre route avec nos excuses.

— C'est vous que nous cherchions, dit Roger. Nous venons nous joindre à vous.

— Vous ne pouvez pas être des traîtres ; vous m'avez répondu avec trop d'insolence. Allons voir le Suprême, là-bas, qui décidera. En attendant, donnez-moi vos armes. C'est une précaution de soldat.

Les deux jeunes gens descendirent de leurs chevaux, débouclèrent leurs-ceintures où étaient fixées leurs armes, qu'ils remirent, à Gingembre ; Coït

[141]

automatique, cimenterres. Puis, entourés des hors-la-loi, ils s'enfoncèrent dans la forêt, fiers comme des archers.

Une heure après, ils arrivaient au camp des rebelles. C'était une vaste clairière, surplombée de rochers en cercle. Ça et là, en pagaïe, des hommes étaient couchés sur des peaux de bœuf. Ils dormaient, leurs mains posées sur leurs armes : carabine, long coutelas, sabres de combat, lance de bois de « chandelle » dur comme du fer. L'atmosphère exhalait une odeur de benjoin, de jasmin, unie à des relents de viandes faisandées qui pendaient aux branches des arbres.

Les arrivants furent conduits à la limite du plateau, où s'élevait une tonnelle, recouverte de branches desséchées de palmistes.

Étendu sur une natte épaisse de jonc, en compagnie d'une femme, un homme se leva en grognant.

— Qu'y a-t-il ?

— Ces cavaliers, Suprême, que j'ai rencontrés, en patrouillant, et qui veulent vous parler.

Le chef se leva et fit allumer des torches,

— Nous n'avons pas beaucoup à vous apprendre, dit Roger. Nos actes parleront bientôt. Traqués comme vous par les Yankees, nous venons vous apporter notre faible concours. Nous avons de l'argent. Nous trouverons des armes à acheter à la frontière dominicaine.

— Hum ! fit le Suprême. A vos figures et à votre langage, je vois que vous êtes gens de ville. Je croyais que vous étiez tous avec les « méricains » contre nous.

— Vous verrez bientôt, dit Pascal, si nous sommes leurs alliés !

— Dans ces conditions, soyez les bienvenus, mais je vous préviens, notre guerre n'est pas bamboche. Très peu de sommeil. Jamais en place. Ramper comme des serpents, parmi les épines, pour les surprendre. C'est la guerre sans pitié !

— Nous savons, répondirent les jeunes gens.

Le Suprême ordonna de faire jouer les « lambis ».

Le son sinistre déchiqueta la soie rose de l'aube. Les hommes s'éveillèrent en baillant et en s'étirant comme des fauves.

Le Suprême présenta les deux jeunes gens aux insurgés. Puis il leur dit :

— Vous devez être fatigués, car vous venez de loin. Voici une natte, sous la tonnelle, allez vous reposer !

Couchés côte à côte, sur la natte, parmi la horde haïllonneuse, Roger Sainclair et Pascal Darty étaient devenus affreusement tristes. L'humiliation [142] était dans leur cœur. Un sourire de dégoût, cassait l'arc pur de la lèvre de Pascal Darty. Les deux amis évitaient de se regarder.

Avec nostalgie, Roger Sainclair mesurait ; à quelle régression on l'avait acculé, lui l'artiste délicat, passionné d'ordre, détestant la violence et le ridicule.

Ces deux jeunes gens désespérés, échouant dans cette forêt, au milieu de ces brutes candides pressées comme eux, par la même haine, témoignaient contre l'homme blanc qui, des siècles après Socrate et le Christ, est demeuré barbare, malgré ses acquisitions matérielles.

Ils avaient abouti là, pour s'évader dans la mort...

Plus loin, les rebelles, aux feux des grands boucans, faisaient cuire des viandes, des maïs, des patates, tout en parlant joyeusement dans la jeune lumière du soleil, qui brillait sur Perdegales.

*
* *

Similum Congo, — c'était le nom du Suprême, — était un homme de cinquante ans, très grand, le visage comme taillé à la serpe, encadré d'une barbe hirsute poivre et sel, énergique, d'un noir riche, avec de grands yeux, enfoncés dans l'orbite.

Il portait un costume en drill bleu, un foulard rouge au cou, un grand feutre gris à forme de tricorne. Ses pieds puissants et nus, reposaient sur des sandales de cuir brut, retenues au cou-de-pied, par des bandelettes de peau, dont les poils frisaient. Un grand sabre recourbé, attaché en bandoulière par un cordon bleu, brinqueballait à son flanc. Un gros révolver 44, Smith et Wesson, à crosse d'ivoire, à sa ceinture, achevait son armement.

Avec ses insurgés, et son lieutenant Gingembre Trop-Fort, beau jeune homme vigoureux et élancé, brave comme un poignard, Similum Congo tenait le maquis depuis six mois, féroce et insaisissable, caché dans les gorges des montagnes et les "grandes forêts.

Naguère pacifique, grand éleveur de bestiaux, il était devenu un révolté, l'exaspéré par les tortures, les corvées et les vexations que les agents de la généreuse Amérique infligeaient aux paysans. Sa fille fut violée sous ses yeux par un marine.

Certains des raids de Similum Congo, frappaient d'épouvante. Les blue-jackett, envoyés pour le combattre n'entraient dans la brousse qu'en tremblant, car, dans cette émulation de sauvagerie qu'était cette guérilla, il était souvent lauréat.

[143]

Renseigné par toute la plaine, qui était sa complice, il dépistait les forces américaines et choisissait son heure pour attaquer.

Une semaine après l'arrivée de Roger et de Pascal parmi les rebelles. Port-au-Prince et le pays furent stupéfaits d'apprendre cette équipée.

Leurs portraits étaient affichés sur tous les murs. Leurs têtes étaient mises à prix.

On ne s'abordait, dans les rues, dans les clubs, les cafés que par ces mots :

« Est-ce vrai qu'ils sont avec les insurgés ? Quels fous ? Quels taureaux à couilles ! Quels sheiks ! Ce sont des ambitieux !

L'Occupation fut obligée de renforcer ses troupes dans la région de Hinche. Sous l'impulsion de Sainclair et de Darty, la révolte, dirigée avec plus de prévoyance et de tactique, rebondissait. Les marines n'en pouvaient plus, harcelés, épuisés, par cette petite guerre de surprise, d'embuscade, mobile et impitoyable.

Pour sauvegarder leur prestige, les Américains embarquaient la nuit, leurs morts et blessés, à bord des croiseurs, ancrés dans les ports des Gonaïves et de Port-au-Prince.

Les révoltés marchaient à la mort, au rythme d'une chanson qui les exaltaient, chanson improvisée dans la bataille, par un barde puéril :

Balles, c'est coton-Ping, pandangf

Mitrailleuses, c'est bambou ! Ping, pandang !

Aéroplanes, c'est tourterelles ! Ping ! Pandang !

Ils étaient possédés, joyeux et illuminés. Ils mouraient comme des mouches, sous les rafales des « machin-gun », des grenades et des explosifs que laissaient tomber sur eux les avions volant très bas.

Mais l'agonie des camarades, le sang qui coulait, ne faisaient qu'exciter leur ardeur. Certains d'entre eux, bondissaient dans la mêlée, avec seulement au poing, un bout de couteau !

Malgré les prières de Similum Congo, Roger et Pascal se battaient à cheval. Ils étaient ivres de haine. Pascal Darty fonçait dans les chocs comme un lion. Il renouvelait le procédé de guerriers homériques, en lançant dans la bataille, en anglais, aux Américains, de belles injures. Roger, au contraire, silencieux, sombre et féroce, sur son cheval gris pommelé qui s'effarait, ne s'appliquait qu'à descendre, avec des balles sûres, Je plus de marines possible.

Pascal, parfois, sous le coup d'une hypnose, croyait en la possibilité d'une vie hypothétique. Il disait à Roger :

[144]

— Les Yankees peuvent bien nous f... la terre !

— Il n'y a que dans l'Histoire Sainte, répondait Roger, avec un sourire mince, que David a tué Goliath avec une fronde.

Aérodromes, campings, étaient pris, brulés et saccagés. En trombe, les bourgs étaient traversés, enlevés d'assaut. Les populations acclamaient les insurgés comme des libérateurs. Mais Roger, sur son cheval, n'entendait pas les ovations qui montaient vers lui. Il s'en allait, taciturne et désespéré. Bien qu'il ne fût pas plus brillant que les autres dans les combats, c'était lui, la Héros, dans l'imagination populaire.

Mais hélas ! la gloire et la renommée le trouvaient froid.

De temps en temps, la passion pour Gaude, le ressaisissait, tyrannique et brutale.

À ces minutes, il était d'une méchanceté sans bornes. Mais aussi, certains jours, sa bonté native réapparaissait. Un soir, au cours de la prise du camp de l'Attalaye, les rebelles allaient égorger un petit marine, fait prisonnier. Roger le retira de leurs mains.

— Il n'y a pas de quartier pour nous ! avait rugi Pascal Darty.

— Ce pauvre enfant, Darty, est innocent. Il est aussi un esclave. C'est Wall-Street qui l'a expédié ici pour garantir ses rapines.

*
* *

Gaude fut, par Seaton, des premières personnes informées de l'équipée de Sainclair. Elle en fut consternée. Elle eut des remords, s'imaginant responsable de cette folie. Son chagrin était inextinguible. Elle mangeait à peine, et restait des jours sans parler.

Deux semaines après, au cours d'une visite, Seaton lui avait appris qu'on, ne tarderait pas à capturer le « singe fou » ; que l'Occupation était en pourparlers, avec deux anciens militaires haïtiens, pour le faire tomber dans un traquenard.

À peine était-il parti, que Gaude s'était rendue chez les Ricard, où elle avait trouvé Louis Dorfeuill, Le musicien était très surveillé.

« L'intelligence Service » n'ignorait pas son intimité avec les deux rebelles.

Gaude les mit au courant du piège qu'on préparait contre Roger. Une lettre fut écrite par le romancier et remise à Dorfeuill qui se chargea de la faire parvenir à Roger.

À une question du romancier, qui s'inquiétait de la sûreté du messager, Dorfeuill avait déclaré qu'il confierait la dépêche à une jeune femme de la région, actuellement à la capitale, du nom de Florecita Miguel. Pour calmer [145] les appréhensions de Mme Ricard, il précisa que cette jeune femme était dans le temps une « petite amie » de Roger Sainclair.

Pourquoi Gaude ressentit-elle à ce détail un pincement au cœur ? Mais cette légère piquûre ne l'empêcha pas pourtant, d'ajouter un post-scriptain à la lettre où, elle envoyait à son « cher ami », « son éternelle sympathie ».

À mesure que les jours s'écoulaient, Seaton lui devenait davantage déplaisant. Son sentiment pour Roger, au contraire grandissait, en s'épurant.

Elle le considérait comme un personnage de légende, un héros de l'Arioste. La distance, la crânerie de son geste, la mort qui l'enveloppait déjà de ses voiles sombres lui conférait à ses yeux, une auréole nouvelle.

La Française, dont la race est guerrière par excellence, aura toujours des complaisances pour les grands passionnés qui se font tuer sans réfléchir, pour une belle idée, un orgueil, une rose.

Elle regrettait sa loyauté envers Seaton. Elle se disait que, Roger libéré, elle aurait dû rompre l'engagement pris envers l'officier et revenir crânement à l'aimé.

Elle pensait ainsi peut-être, parce qu'elle avait la certitude, de ne plus revoir « le masque de velours », qu'elle adorait maintenant sans restriction. Son double hostile triomphait, et souriait peut-être...

*
* *

À Hinche, où les insurgés avaient tenté un coup très audacieux, en plein midi, if furent défaits. Similum, Congo trouva la mort dans cette

affaire. Au moment de la retraite, il demanda que sa tête fût tranchée, — car il n'était que blessé mortellement, — pour qu'on ne pût pas l'identifier. « Ils seraient trop contents d'apprendre ma fin », avait-il dit d'une voix indistincte et sereine. Son désir fut exécuté par un rebelle, et Son corps jeté, dans les eaux rapides de l'Agua-Mucho, que le sang rougit une minute.

Le commandement suprême passa entre les [mains.de](#) Roger Sainclair.

Dans les péripéties de cette épopée en fusée mélange d'héroïsme et d'enfantillage, Roger oubliait parfois le cher visage. Mais, soudain, il s'érigait dans une nuée de poudre. Roger devenait alors une force naturelle, inconsciente et dévastatrice. Son regard chargé de foudre n'était pas soutenable.

Pascal Darty était repris, lui, par son insouciance, railleuse, sa blague divine. Souvent, il venait trouver Roger, assis, muet, sur une pierre ou un arbre écroulé, et lui disait en se rengorgeant :

[146]

— Je veux femme ! Lui seul déridait Roger.

Certains soirs, Pascal allait se mêler aux ébats des insurgés, que de belles filles de la région venaient parfois distraire.

Après ces plaisirs, souvent Roger ne le voyait pas revenir partager sa natte...

*
* *

Cette nuit-là, les révoltés campaient au centre des Montagnes-Bleues. Il faisait doux. Le ciel frémissait d'étoiles. La musique des sapins enchantait l'atmosphère. Des arômes précieux embaumaient.

Roger avait ordonné aux hommes de ne pas danser. Il comptait partir le lendemain, dans l'après-midi, attaquer le camp ennemi de Thomassique. Les insurgés dormaient. Assis sur un tronc de gaïac, la tête appuyée contre un jeune quenêpier, Roger se laissait aller à de hautes méditations, pour se consoler de la lumière du jour, qu'il allait perdre, croyait-il.

Ah ! les jolies soirées dans sa ville de Bourdon ! Entendre Dorfeuil, faire rire ou sangloter le piano, ses diserts camarades jeter, entre

les lentes gorgées de bon alcool, des paillettes d'esprit, cependant que de petites courtisanes élues, une rose à leurs cheveux crépus, dansaient nues, chantaient, pour l'apaisement de leur mélancolie ! Roger avait la nostalgie de toutes ces joies révolues.

Il songeait à une quantité de choses, l'esprit et le cœur en détente. Tout lui était prétexte à généralisations. La gomme qu'il voyait couler de l'écorce d'un sapotillier, qui bruissait devant lui, illustre à ses yeux, la loi de don, que toute chose, dans l'espace, doit faire à la Vie. Cette résine, couleur or, qu'expulsait l'arbre de son cœur, était sa virtualité qu'il offrait. Cet humble liquide servira, se disait-il, à embellir ou à fortifier quelque chose. Qu'importe même qu'il ne soit pas utilisé, pourvu qu'il ait eu le désir de servir. Ainsi, jugeait-il, j'ai raison d'être offertore. Mon sang qui sera répandu bientôt, enrichira peut-être une idée, une fleur, une plante, qui rendront la vie, moins disgracieuse.

Solitaire, le poète écoutait avec ferveur, la rumeur de la forêt : un cri de rapace, le choc d'un fruit, tombant sur la terre, le ronflement des insurgés.

Sans violence, il songeait à Gaude. Des lueurs de raison et de modération sourdaient en sa tête amoureuse, et tonifiaient sa tristesse. L'explication de la jeune fille était peut-être juste, pensait-il ? Il aurait pu s'accommoder aux réalités, car nul n'a jamais baisé son idéal.

[147]

Et Roger percevait vaguement que sa soif d'absolu était à l'origine de ses avortements.

Un coup de feu retentit dans la nuit avec un cri de femme.

Les hommes, en sursaut, se réveillèrent en saisissant leurs armes. Roger avait bondi, le pistolet au poing. Pascal était debout.

— Ce n'est rien, dit un chef de patrouille qui venait, c'est la sentinelle qui a tiré sur une femme qui s'avancait comme un loup-garou.

— Elle n'est pas blessée, interrogea Sainclair.

— Non. Suprême. Elle arrive.

La femme, deux minutes après, était conduite sous la tente. Avec ahurissement, les deux jeunes gens reconnurent Florecita.

— Mais ma petite, dit Roger en souriant, tu n'auras pas fini de me surprendre ? Que viens-tu faire ici ?

Émue, essoufflée, elle raconta que depuis quatre jours, elle avait laissé Port-au-Prince, marchant dans les bois, pour leur remettre un pli que Louis Dorfeuil lui avait confié pour eux. Elle défit l'ourlet de sa jupe, en tira la lettre, qu'elle tendit à Sainclair, qui alla la lire, à la lueur d'une torché de pin tenue par un rebelle. Pascal, la main appuyée sur son épaule, lisait avec lui. Roger pâlit du post-scriptum de Gaude Puis, d'une voix indifférente il dit :

— Il n'y a rien à compter avec les nègres Nous faisons bien, Darty, de leur fausser compagnie.

— Mais, Roger, répondit Pascal, qu'il y ait des traîtres parmi nos congénères, c'est naturel. En cela, ils sont hommes et appartiennent à l'humanité générale. On recevra les types.

Ils comblèrent la jeune femme de remerciements et d'attentions. Elle apprit aux jeunes gens que leur tête était mise à prix, cinq mille dollars chacune !

— Depuis la traite des nègres, dit Pascal en riant, ils n'ont pas haussé leurs prix, malgré le change et la vie chère. En 1650, si je ne m'abuse, 5.000 livres tournois, c'était le prix d'un beau nègre du Dahomay !

— Quand même, ajouta Sainclair, avec fatuité, nous valons mieux que cela !

— Ils peuvent offrir tout l'or de la Fédéral Reserve Bank, dit Pascal. Ils ne nous auront pas vivants.

— Pascal, si je suis tué avant toi, brûle mon corps sur un beau boucan. Je mourrais deux fois, si ces s...lds devaient traîner mon cadavre dans les rues comme trophée.

[148]

— Mais, intervint Florecita, pourquoi vous occupez-vous d'eux ? Dieu, les saints et les défunts, les puniraient pour vous. La mort est si triste !

— Délicieuse Florecita, nous ne mourrons pas, dit Pascal avec un sourire amusé. Quand nous serons las de les tuer nous irons dans un autre pays, sous la forme d'un papillon d'or !

— C'est vrai ? exclama la jeune femme naïve.

Elle leur apprit encore que Claude Maxcence avait fait huit jours de prison pour un article écrit à leur égard. De son corsage, elle sortit une feuille froissée de journal. Roger et Pascal lurent l'articulet qui s'achevait ainsi

— Vous me direz que c'était inutile, je vous répondrai avec le poète

C'est plus beau, quand c'est inutile !

— Ce Maxcence, dit Roger, est un abîme rempli de bien et de mal.

— En tout cas, répondit Pascal, je préfère sa manière à l'orgie patriotarde des pseudo-nationalistes, qui n'aiment le pays qu'en paroles !

Roger et Pascal ignoraient que Lapouitte, le Président de la Ligue « Résistance », en un prudent communiqué, avait déclaré : « Qu'ils menaient la bataille patriotique, eux, avec les armes pacifiques... » qu'ils étaient contre l'emploi de la violence, appuyés sur le roc himalayéen du Droit International ».

— Roger, dit Pascal, la petite Florecita est gentille, donne lui en récompense « une séance ». Fais avec elle une « fricarelle ».

— Tu sais, Pascal, que je suis très loin de ça. Et puis, depuis ce temps, Florecita a dû s'en mettre, acheva-t-il en riant.

— Non, Roger, je suis sage, répondit-elle très triste.

— Ne sois pas sage Flor. Demain, tu partiras. Je te donnerai de l'argent. Mais quand tu rentreras à Port-au-Prince va voir Claude Maxcence qui t'adore. Moi, c'est le passé...

Ils allèrent se reposer

*
* *

Six jours après, les deux hommes annoncés par la lettre de Ricard arrivaient au camp, énormes de forfanteries, de grandiloquences et d'affirmations de loyalisme. Durant quelques minutes, les jeunes gens leur donnèrent l'espérance qu'ils étaient leurs dupes. Puis, ils les livrèrent aux mains des rebelles. Un double éclair de cimenterre, fit rouler sur le velours vert de la pelouse, leurs têtes aux yeux épouvantés.

— Laissez rouler la Justice des hors-la-loi, célébra Pascal en riant.

[149]

— J'ai l'impression, Pascal, dit Roger, que nous sommes repérés. Cette région est peu sûre. Filons vers leur fameux camp de Bahon. Avant de mordre la poussière nous-mêmes, il nous faut leur faire le maximum de mal !

L'ordre de marche fut transmis à Gingembre Trop-Fort. Les lambis résonnèrent. Et les hommes, au nombre de cinq cents, s'enfoncèrent dans la brousse solennelle.

Pascal et Roger, leurs chevaux les précédant, conduits par deux hommes, à la bride, fermaient la marche.

Ils se parlaient peu. Loin de la vie civilisée, de la vie tout court, ils avaient l'impression qu'ils montaient vers une hauteur active et silencieuse où la jouissance était le fruit d'un anéantissement de l'esprit.

Ils avaient atteint Milot. Dans le lointain, se profilait, simple et formidable, sur le sommet du Bonnet à l'Evêque, la Cidatelle du roi Christophe, le plus beau bloc de pierre, érigé par la main de l'homme sur une altitude du Nouveau-Continent.

Ce château-fort, inspira à Roger une audace illimitée

Ils firent halte dans un champ de cafés verts. Le camp des marines n'était pas éloigné.

Comme conseillé par l'altier monument, Roger dit à Pascal.

— Nous attaquerons l'américain, sitôt le soleil couché ! Dans sa voix passait toute la violence courageuse de son ancêtre : le marron et le fondateur.

— Il le faut, Roger, car nous n'avons plus beaucoup de munitions. Il faudra bien que nous allions en prendre chez eux.

— Vous et Gingembre, partagerez entre vous le peu qu'il en reste. Je ne garderai avec moi que cent hommes, à la tête desquels je me battrai-à la « manchette ». Tu attaqueras à droite, Gingembre à gauche. Cinq minutes après, je tomberai, sur leur centre, l'arme au clair.

— C'est un camp pris, exulta Pascal. L'arme nue et tranchante, c'est la terreur des marines !

— Nos gaillards aussi, ajouta Roger, ne sont pas tendres avec leurs cimenterres. Ils ont dans le sang, le maniement de cet outil de choc.

Ils étaient assis sur la terre, côte-à-côte. Les rebelles tout autour étaient au guet, silencieux, prêts à bondir. Pascal eut une rêverie dans les yeux.

— Qu'as-tu « mon vieux pigeon » ? lui demanda Roger. Tu es rêveur ce soir. Toi, si vivant et joyeux, à l'heure de la bataille ?

[150]

— J'ai laissé dans les Montagnes Bleues une gosse adorable qui m'avait promis son corps pour ce soir.

— Je croyais, dit Roger, avec une ironie affectueuse, que tu ne t'attachais pas aux femmes ?

— Je ne m'explique pas cela, Roger. Je deviens sentimental depuis quelques jours, avec tout le temps une envie bête de pleurer, répondit-il, les yeux lointains...

*
* *

Le ciel, devenu subitement noir, crache une pluie fine. Dans l'immense clairière, où les hommes sont groupés par trois équipes, Roger leur fait ses dernières recommandations.

— Ce camp est plein de vivres et d'armes, leur dit-il. Beaucoup de fromages en boîtes (les rebelles en raffolaient). Pas de défaillances.

Gingembre Trop-Fort vient de partir à la tête de deux cents hommes. C'est le tour de Pascal. Ce dernier et Roger s'embrassent, comme ils le font avant chaque assaut.

Souple et terrible, le pistolet au poing, Pascal avec sa colonne, pénètre dans le bois.

Les marines sont à cinq cents mètres. Roger veut se mettre plus près d'eux, dans un petit bosquet de pomme-roses.

À voix basse il donne l'ordre d'avancer.

Comme des reptiles, les hommes rampent sur le sol boueux, à travers les feuilles vertes et les épines. Quinze minutes après, ils sont dans le boqueteau.

Voici le camp ennemi. Au centre, une vaste tente jaune flanquée de trois petites. Des fanaux acétylène, suspendus à leurs plafonds, les éclairent vivement. Sous la grande, deux cents Américains, au moins, sont réunis. Les uns se préparent à se coucher sur leurs lits de camp, bien alignés, recouverts de leurs moustiquaires blanches. D'autres, debout, devant les camping, bavardent tranquillement. Quelques-uns, assis sur des chaises pliantes, sous les lampes, lisent des journaux. Un phonographe joue un air » nègre. Deux hommes dansent. Un groupe charité tristement.

New-York time ! New-York time !

D'une tour de sentinelle, en madrier, partent, toutes les deux minutes, des fusées éclairantes, à travers l'éther noir.

Les assaillants, dans le petit bois, serrés contre la terre maternelle, retiennent leur souffle. Des rondes passent en parlant du nez. Le camp se complaît dans la sécurité des forts.

[151]

Soudain une décharge brûle la nuit, à droite, Pascal Darty a attaqué, Gingembre Trop-Fort réplique à gauche. Les marines-empoignent leurs mousquets et se jettent sur les deux ailes.

Commandements en anglais. Rafales de mitrailleuses. Eclatements de grenades Décharges intenses. La nuit est ensanglantée,

Le combat grandit. Roger Sainclair, de temps en temps, regarde le cadran lumineux de sa montre bracelet. Les cinq minutes lui apparaissent éternelles. Il meurtrit la poignée de corne noire de son cimeterre.

La bataille s'éternise, atroce, sur les deux flancs.

En avant ! crie Roger, d'une voix de stentor.

Comme des lions, les rebelles s'élancent au cœur du Combat, en jetant leur diabolique cri de guerre : dagni ! dagni !

Ils jouent du glaive en hurlant. Les boîtes crâniennes éclatent comme dés calebasses. C'est un horrible corps-à-corps. Des marines, soutiennent de leurs mains pourpres, leurs tripes qui pendent comme de fins cordages.

Désemparé par cette troisième attaque, la panique est dans le camp. Combien de minutes dure le carnage ? On ne sait. Mais il paraît interminable. La fusillade s'arrête. Dans la nuit, en désordre, fuient les vaincus, terrorisés.

Sur la terre labourée, blancs et noirs saignent et ratent.

Roger Sainclair, nu-tête, une légère [blessure.au](#) frontales vêtements maculés de boue et de sang, son glaive à la main, se jette sur la droite où se battait Pascal.

— Pascal ! Pascal ! hèle-t-il.

— Le « taureau » (c'était le nom de guerre qu'ils lui donnaient), répondit un rebelle, qui mangeait un long saucisson, était avec moi, près de cette tente, là-bas, aux prises avec deux kakis. Mais nous les avons égorgés comme des cochons ! Le « Taureau » donnait la chasse à un autre qui s'enfuyait.

Roger vole vers la tente désignée.

— Pascal ! crie-t-il encore.

— Ici, répond une voix faible, enrouée de sang.

Il contourne la tente, et trouve son ami étendu sur le sol piétiné. À ses pieds, un blanc gémissait doucement.

Roger se pencha sur Pascal qui lui dit-bas et haletait :

— Ce s...ld à qui j'ai f... une balle à bout... par tant m'a laissé sa baïonnette en ... c...adeau... S...ois dur... Ven...ge moi.... Adieu...

[152]

Un rebelle vint avec une torche. Pascal Darty eut un hoquet. Il ouvrit les yeux sur Roger. Une mousse de sang teinta ses lèvres pincées, qui esquissèrent un sa...re. Et il expira.

Un sanglot étrangla Roger. Mais il ne le laissa pas sortir. Il s'agenouilla, et baisa le mort sur la bouche. La sienne en fut rouge.

Suprême, dit Gingembre, qui venait d'arriver à la tête d'une escouade, voici sept marines que nous avons dénichés dans le petit bois de « pomme-rose ».

— Que dois-je en faire, tonnerre ? jeta la voix coupante comme une hache.

Les prisonniers furent emmenés plus loin...

Roger chargea sur son épaule le cadavre de Pascal Darty et s'en alla sur la rive d'un ruisseau voisin, qui mugissait. Il y déposa le corps, le déshabilla, le coucha dans l'eau et le lava de la tête aux pieds. Ensuite, il se fit apporter la valise de Pascal, en tira un pyjama de soie blanche, dont il revêtit le cadavre, qu'il rechargea encore sur son épaule et regagna la clairière.

Sur le champ de bataille, une escouade d'hommes ramassaient leurs blessés qui pouvaient être sauvés.

Un vieux rebelle, versé dans la connaissance des feuilles toxiques, faisait absorber, à ses compagnons tombés, qui paraissaient mortellement atteints, un liquide jaune, contenu dans une calebasse. Une goutte de cette matière foudroyait Tous les marines blessés furent exterminés.

Les insurgés pillaient le camp.

*
* *

La dépouille de Pascal Darty reposait sur un assemblage de bois, parsemé de feuilles vertes, où éclataient, ça et là, des fleurs sauvages. Tout autour, Roger avait fait planter dans le sol, des torches d'aman-dier. La lumière vive éclairait le masque pâle du mort, qui souriait quand même, semblable à-celui d'une statue. Plus loin, des fossoyeurs improvisés, creusaient une grande fosse. Roger appuyé contre un arbre, à la tête de son ami, pleurait sans bruit.

Sous un grand baobab, des blessés, couchés sur des peaux de bœuf, recevaient les soins des chirurgiens de fortune.

En de grands récipients d'étain, enlevés au camp ennemi, des cuisiniers faisaient, sur de grands feux, du bouillon avec la viande des bœufs, capturés dans un enclos voisin. De gros quartiers de chairs fraîches, dégoutantes de sang, étaient suspendus aux branches des arbres qui fléchissaient sous le poids.

[153]

Tout en riant, les cuisiniers pelaient bananes, maniocs, patates, qu'ils jetaient avec d'autres légumes dans les marmites.

Trois insurgés, dont l'un était ancien chantre de chapelle, vinrent demander à Roger, la permission de dire des prières, pour le repos de l'âme du « vaillant chef ».

Roger savait que Pascal était incroyant comme lui. Mais pourquoi refuser ? Et puis, au sait si ces prières ne feraient pas quelque bien à l'ombra de son cher ami. L'athéisme de Roger disparaissait devant le cadavre de Pascal.

— Faites ce que vous voulez ! répondit-il aux paysans d'une voix accablée

Les trois hommes s'agenouillèrent devant le lit de bois. D'autres se joignirent à eux, en cercle.

Et, dans la clairière, se déploya la supplication funéraire, sombre, indistincte, déchirante.

À la lueur des flambeaux, fichés dans le sol, Roger lisait sur ces faces, maintenant apaisées, la détresse de sa race et son fatalisme. Faces d'adolescents, creusées de désespoir et de crainte. Faces nobles de bouviers et de laboureurs. Faces tragiques de dévoyés, et candides cependant : — toute la richesse et toute la pauvreté...

Et l'athée pria en son cœur pour eux !

« Grâce Seigneur ! Les voici qui t'implorent ! Les voici qui haussent vers toi leurs mains rouges, leurs mains noires. Aucun ne manque de ceux qu'on méprise et qu'on lynche ! Voici Seigneur, les esclaves qui ont cinq mille ans ! Ils crient vers toi dans la nuit, les yeux levés vers ton ciel étoile. N'entendras-tu pas, Seigneur, leur lamentation ?

La prière des traqués, lourde d'espérance et de peine, s'éployait dans la nuit, ponctuée du gémissement des blessés.

Ayez pitié, Seigneur ! répondait le chœur des insurgés ».

L'oraison se cassait se reliait, s'élevait, hurlait dans la clairière, comme une meute de chiens perdus aboyant à la mort.

C'était le De Profundis des nègres, plus émouvant que celui des blancs, et que ceux-ci n'entendront jamais !

Roger Sainclair avait baissé le front. Il était pris dans la houle sombre.

« Miséricorde pour eux, Seigneur, pria-t-il, en son cœur. Prends sous ta protection les cernés les rejetés, les simples, les éternels calomniés, les Nègres ! puisque c'est toi qui les as engendrés ! Vois, comme ils sont purs, même dans leur abjection !

[154]

« Protège, Seigneur, ces enfants, aux cœurs détraqués par la misère, et qui pleurent dans la nuit...

*
* *

Roger avait enterré le cadavre de Pascal.

Lés rebelles cheminaient lentement, en silence, courbés sous leurs besaces, alourdies de rapines.

L'un d'entre eux portait sous son bras un phonographe, un autre une machine à écrire, un troisième un grand Kodak, un quatrième avait posé sur son crâne un haut-parleur.

Sur des brancards, pris au camp des Marines, une équipe transportait les blessés qui se plaignaient doucement.

Roger, sur son cheval, suivait, très affligé, refoulant ses larmes. L'amour déçu n'entraînait presque plus dans son affliction. Il lui semblait qu'il avait enfoui sa passion dans la fosse de Pascal.

La vanité des amours charnelles lui apparaissait, à la clarté de la mort. Il les trouvait indignes de ce qu'elles coûtaient. Il se jugeait comme l'animateur d'une opérette sanglante et niaise. Et voici que même le fatum le dédaignait aussi, sur les champs de bataille, comme pour le punir de ses orgueils et de ses colères.

« Mais non, se dit-il ; Je broie une philosophie de faiblard. Il y a des réalités chimériques, mais justes, qui valent qu'on meure pour elles ».

Le dernier mot de Pascal lui revint : « Sois dur ! Venge-moi ! » Ce souvenir, comme un vin salubre le ranima.

Il serra la mâchoire et murmura : « Poursuivre jusqu'à l'abîme, la voie que l'ai librement choisie. Il en restera peut-être le conseil d'un exemple ».

Dans les gorges de la montagne Joli-Trou, gorges ténébreuses et sûres, où ils s'avançaient en file indienne, Roger ordonna aux hommes de s'arrêter. Ils gravirent une hauteur abrupte, au sommet de laquelle il y avait un plateau, planté de manguiers. Les insurgés y firent halte.

Avec soulagement ; ils se débarrassèrent de leurs besaces de pailles de latanier et s'étendirent sur la terre.

Ça et là, des pipes trouaient l'obscurité. Ils s'entretenaient tranquillement, après la tuerie, presque gaiement. Ils se racontaient leurs prises, parlaient d'un tel qui était resté sur le champ de lutte, de la pluie qui viendra féconder les terres, pour la floraison du café, du *<i>* et du coton.

[155]

Quelques minutes après, ils s'endormaient avec la rapidité heureuse des bêtes. Devant ce coucher des hors-la-loi, Roger évoquait les contrées, où les pauvres s'endorment, avec l'espérance que demain, il y aura à leur profit un peu de justice et de bonté.

Mais ceux-ci n'ont jamais connu la pitié humaine.

Un petit insurgé, à peine pris par le sommeil, s'est réveillé en sursaut et a crié : « Maman moi ! ».

Vit-elle encore, ta maman, petit hors-la-loi, pensa Roger. Ne l'ont-ils pas aussi tuée ? Car d'après leur morale biblique, les mères doivent payer pour les fils.

Le camp ronflait comme un orgue lointain.

*
* *

Deux mois ont passé. Les rebelles tiennent toujours la brousse. Les troupes, lancées à leur poursuite, ne peuvent les détruire. Avec une mobilité d'élément, ils faisaient une apparition foudroyante sur un point, brûlaient, pillaient, tuaient et disparaissaient.

Gaude avait enfin accepté que ses fiançailles avec Seaton fussent annoncées. Elle croyait avoir mis comme un point final à sa vie sentimentale.

Maintenant, c'était la réalité plate, ses obligations, et le pathétique souvenir...

On a beau rêver d'une vie idéale, rêver de se dépasser, on finit presque toujours par se soumettre au prosaïsme des forces établies.

Elle songeait à Roger, parfois, comme à un lointain héros de conte qui aurait, quelques heures, enchanté son imagination.

La capitale attirait en ce moment, le révolté.

Il commençait à oublier Pascal Darty, dont la mort avait un instant, éclipsé sa passion. Tout son désir maintenant, était de tomber dans le voisinage de celle qu'il aimait encore.

Mirebalais !... Croix-des-Bouquets !... lieux qu'il avait conquis et abandonnés : c'étaient les noms de ses dernières victoires.

On était aux premiers jours d'Avril. À marches forcées, il s'avançait vers Port-au-Prince, laissant sur tout son passage, dans les quartiers américains, le tragique souvenir de son désespoir et de sa haine.

Alertée, l'Occupation prenait ses dispositions. Apeurée, la ville voyait, tous les jours, passer les lourds camions White, chargés de marines qui s'en [156] allaient vers la plaine, avec des mitrailleuses polies et brillantes, comme des jouets de gosses de riches.

*
* *

À dix kilomètres de la cité, le soir du 4 Avril, Roger et ses hommes étaient campés dans une forêt, où ils avaient passé la nuit.

Le lendemain, à 9 heures du matin, tandis qu'il était à contrôler ses munitions, il entendit le vrombissement d'un avion. Voulant se rendre compte s'il était repéré, il alla se poster derrière un flamboyant d'où, il suivait, les évolutions de la machine. Dans l'air limpide, l'aéroplane exécutait de larges cercles. Roger apercevait le pilote dans la carlingue et, derrière lui, un observateur dont il ne voyait que la casquette de cuir noir.

L'avion planait. Au-dessus de lui tournait en rond un grand oiseau gris.

Roger souriait, et se demandait quelle devait être l'obscur impression du rapace, en examinant ce rival qui violait son domaine ? Soudain, il le vit fondre sur l'oiseau mécanique. Que se passa-t-il ? Qui le saura jamais ! Mais, en vrille, l'appareil se mettait à descendre et venait s'écraser au milieu d'un champ de cannes.

— Gingembre ! Suivez-moi avec dix hommes ! exulta-t-il.

Rasant les champs, comme un vol de corbeaux, ils arrivèrent sur le lieu de l'accident. Odeur suffocante d'essence et de chair brûlée. Le pilote pris dans les ferrailles tordues était déjà tout noir. Un autre remuait et gémissait.

— Enlevez-le vite ! Courez avec lui au camp, ordonna Roger.

Deux hommes s'emparent du blessé, l'un par la tête et l'autre par les deux jambes qui sont brisées. Ils sont au camp et le déposent sous un arbre. Roger s'approche de l'aviateur et le contemple. Il passe la main sur ses yeux.

Non, j'ai mal vu ! dit-il tout haut. Il se penche sur l'homme qui grogne.

Est-ce possible ? S'écrie-t-il. Il existerait alors un Dieu !

Il se baisse encore, sur le blessé, comme pour lui donner un baiser, puis il éclate de rire.

— Non, se dit-il encore. Je ne suis pas halluciné. J'ai toute ma lucidité.

Il s'incline une dernière fois sur l'homme. La haine transfigure sa face.

— Smedley Seaton ! Finit-il par dire, d'une voix sourde et joyeuse. Me reconnais-tu ? Je t'avais bien dit qu'il n'y avait que les montagnes qui ne se rencontraient pas. Je suis Roger Sainclair, le supplicié, le forçat, l'insurgé, le sale nègre, des mains de qui tu as enlevé Gaude de Senneville !

[157]

À ce nom, l'officier entr'ouvrit un œil vitreux.

— Me reconnais-tu, crocodile ? Réponds donc. Tu vois, à chacun son tour, imbécile !

Les lèvres de Seaton se contractèrent. Un soupir sortit de son gosier. Alors, devant les rebelles saisis, qui ne comprenaient rien à ce monologue, Roger, à genoux devant l'homme, tira de sa gaine, le long poignard d'acier qu'il portait toujours à sa hanche gauche, en ajusta la pointe sur la pomme d'Adam de Smedley Seaton, et le lui plongeait, lentement, dans la gorge, jusqu'à la garde. Seaton gémit et vomit son reste de vie, par la bouche, avec un flot de sang.

C'était la première fois que les révoltés voyaient Roger achever un blessé de sa main.

Il se releva avec une grimace heureuse à la figure, toucha le cadavre du pied et célébra

— Tu ne l'auras pas non plus la belle jeune fille ! Je mourrai maintenant content ! Je tiens ma vengeance à mes pieds.

— Cingembre, rentrons dans la forêt. Je vais jouir, une heure encore, à ma fortune.

*
* *

Gaude accueillit la nouvelle de la mort de Seaton, avec plus de chagrin, qu'elle ne croyait pouvoir accorder à cette éventualité. Elle commençait à s'habituer à ce colosse amoureux et soumis. Et puis, il était mort ; il paraissait aimable.

Souvent elle envisageait son retour en France. De loin la vie européenne se renouvelait ses yeux.

Certains jours, elle évoquait les arbres du bois de Boulogne, vêtus de neige, la foule des boulevards, les salles de spectacle, les belles fourrures, les plages élégantes. Elle en éprouvait une légère nostalgie.

Ce soir-là, tandis qu'elle se promenait dans l'allée avec son père, le diplomate lui demanda d'assister à la fête de charité annuelle, qu'offrait l'alliance Française, fête dont les recettes servaient à venir en aide aux enfants nécessiteux des écoles, aux malades abandonnés.

Gaude refusa d'y aller, parce que la soirée était d'abord costumée et qu'ensuite, le décès de son fiancé ne datait que de quinze jours.

M. de Senneville, qui voulait la distraire, insista, en lui répondant qu'il 'otait pas indispensable qu'elle se travestisse.

[158]

Il ajouta qu'il avait d'ailleurs .demandé aux dames patronnesses, de réserver pour elle la table des fleurs. Gaude promit d'y réfléchir.

Malgré les atrocités que commettait Roger, atrocités dont Gaude avait entendu parler, elle ne pouvait s'empêcher de songer au jeune homme, avec quelque, tendresse. Sa vanité aussi était flattée de cette passion démesurée, qu'elle percevait être l'une des causes de la révolte de l'aimé.

M. de Senneville avait retrouvé sa sérénité souriante. Roger Sainclair n'existait plus, civilement. Seaton, dont le mariage avec Gaude l'enthousiasmait peu, était mort. Certes il donnait parfois, aux deux jeunes gens, une pensée apitoyée, mais ses ennuis avaient disparu ; et il considérait l'avenir, pour sa fille, avec des yeux moins inquiets.

*
* *

Debout .sur .un talus, l'Insurgé contemple avec, regret la ville illuminée. Il en est à quinze minutes, de l'autre côté du Pont Rouge. Il voudrait la revoir, non pas en bandit, comme tout à l'heure, à la lueur des fusillades, mais à la clarté de ses souvenirs d'enfance, en pèlerin pieux, désireux d'emporter dans la mort, les images d'un lieu, où il a aimé, où il a souffert.

Oh ! que Port-au-Prince est tentatrice aux regards de Roger Sainclair !

Dans le bois proche, tes hommes sont campés, l'arme au poing. Une chanson africaine, douloureuse et pure, monte d'un champ de cannes. Une automobile passe sur la grand'route où rient des villageoises.

Rapidement, Roger descend du monticule.

Oui ! il ira par la ville, en promeneur indifférent. Qui l'y reconnaîtra ? au reste, son geste sera prompt, en cas de mauvaise rencontre. La dague de bonne lame : « le cacique » est là, à sa hanche gauche.

— Gingembre, je vais essayer de me rendre compte de « leur position », avant l'assaut. Je reviendrai avant le lever de « Bayakou » (Etoile de Lucifer).

— Si Suprême le permettait, répondit tristement le jeune héros, je lui dirais qu'il provoque l'Invisible.

— Mal ne m'arrivera pas, Gingembre. Ils me verraient qu'ils n'en croiraient pas leurs yeux. En tous cas, si « Bayakou » scintillait, et que vous ne me voyiez pas revenir, sachez que je suis mort, et faites ce que vous voulez.

— Que Dieu vous garde, Suprême !

Roger s'en va à travers les jardins, et débouché sur le grand chemin. Il marche, tranquille. Des gens le croisent. Voici l'aérodrome des Navy qu'il [159] incendiera tout à l'heure. Marché de la Croix des Bossales. Des vendeuses y crient leurs marchandises. La Gare du Chemin de Fer. Le bureau du Port : musique, foule heureuse, caquetages de prostituées, matelots ivres. Une voiture stationne devant l'Hôtel de France, au par duquel il reconnaît quelques-uns de ses jeunes amis.

— Cocher, conduisez-moi à Bourdon.

Il pénètre dans la voiture qui roule en grinçant des roues. Il n'a rien de précis dans la tête.

« Où vas-tu, Roger Sainclair, pense-t-il, dans cette ville qui t'est étrangère ? N'es-tu pas un brigand, dont la tête est mise à prix ? » — Et voici que deux larmes coulent sur la face du rebelle.

Champ-de-Mars, lumières, chevaux de bois, rires. Partout des marines, des marines,... jaune plaine. Bourdon ! La barrière de sa villa est close. A quoi bon y entrer.

— Allez au haut de Bellevue, cocher.

Dix minutes. La fameuse villa de M. de Senneville. Pas de lumière aux fenêtres.

« Va mourir crânement, enfant trop sensible. Tu es prisonnier de ton attitude, » songe-t-il.

Roger s'attendrit sur lui-même.

— Quelle chose lamentable suis-je ce soir ? Je ne sais pas où je vais ? Je suis un cadavre dans une voiture ! Qu'ai-je fait ? J'ai voulu

simplement avoir un peu de bonheur. Mes mains sont toutes rouges ! Voici Bois Verna. Tiens ! La villa de Maxcence. Si j'allais lui dire bonsoir ?

— Cocher, attends ici.

— Je ne peux pas m'attarder. Le cheval est fatigué. Il faut que j'aïlle le dételer.

— Je vous donnerai dix dollars !

— Je reste !

La barrière n'est pas fermée à clé. Il entre. Un chien court vers lui et aboie. Une tête apparaît à une fenêtre. Une voix.

— Qui est là ?

— Quelqu'un qui voudrait parler à Claude Maxcence.

— C'est moi. Je descends.

Roger gravit les degrés du perron. Un bruit de pas dans la maison. Une porte s'ouvre.

— Qui êtes-vous, Monsieur ?

— Roger Sainclair, répond-il à voix basse.

[160]

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, Monsieur. Je vous demande qui vous êtes ?

— Je n'ai pas d'autre nom, Maxcence. C'est moi.

Le journaliste esquisse le geste de se rejeter en arrière.

— C'est toi Roger ?

— Oui, Maxcence.

— Entre vite, mon petit !

— J'ai une voiture dans la rue !

— Je vais la congédier, répondit le journaliste.

— Je lui avais promis dix dollars, les voici.

— Non, je paierai !

Claude Maxcence s'en va et revient après une minute.

— Entrons, dit-il.

Ils entrent. Maxcence referme la porte avec précaution.

— Excuse-moi, Maxcence, de venir t'ennuyer. Je passais. J'ai vu de la lumière chez toi. J'ai eu l'idée, dangereuse pour toi, de venir te dire bonsoir, et aussi, te remercier de ton courageux article.

Le journaliste, muet de saisissement jette ses bras à son cou et dit :

— Moi qui me vantais d'être brave, je tremble. Je ne suis plus maître de mes nerfs. Assieds-toi, mon petit Roger. En quel état ils me l'ont mis ! Cette barbe ! Ce visage de Christ abyssin, ces yeux toujours beaux et fiers !

Maxcence est très ému. Il continue :

— Et l'autre héros, Pascal Darty ?

— Le héros, c'est lui ! Tué à Bahon, il y a trois mois.

— Veux-tu manger, Sainclair ? Boire ?

— Non, merci, Maxcence. Rien.

— Et maintenant, que comptes-tu taire ?

— M'en aller à l'instant, reprendre ma tâche, à ma honte.

— Non, Roger, à ta gloire !

— Ma gloire ? répondit-il avec amertume. Adieu, Maxcence ! Mes hommes m'attendent.

— Reste donc, un moment, Roger.

— Je crains de réveiller ta femme, Maxcence.

— Elle n'est pas là, elle est au bal

— Vous dansez toujours, ici ?

— Que veux-tu Roger, c'est tout ce qu'ils nous ont laissé, les yan-kee.

— Et où danse-t-on ce soir ? interrogea Roger.

[161]

— Tu oublies. C'est aujourd'hui le 19 Avril. C'est le bal costumé de l'Alliance Française.

Il y eut un silence.

Dans la tête de Roger, incorrigible de fantaisie et d'enfantillages, une idée folle venait de naître. Ses yeux devinrent lointains et s'allumèrent.

— À quoi penses-tu Roger ? Tu ne songes pas à aller fusiller les danseurs ? Il se rapprocha du journaliste et, hésitant, il lui dit :

— Tu vas à ce bal, Maxcence ?

— Je dois y retrouver ma femme.

— Tu t'y déguises ?

— Oui, Roger.

— De quelle manière ? questionna-t-il encore.

— J'ai une cape rouge, un grand feutre noir et un masque de velours noir. Roger réfléchit un instant et dit timidement :

— Veux-tu, Maxcence, me les prêter pour une demi-heure ?

Le journaliste médita à son tour. Un sourire naquit à ses lèvres. Le romanesque hardi de l'acte, son allure, sa passion et son péril aussi tentèrent le vieil artiste. Quelle insolente et rare espièglerie serait-ce, que d'introduire dans leur carnaval, la panthère traquée ? Les yeux de Maxcence pétillèrent d'amusement tragique.

— Non, Maxcence. Cette idée est absurde. Je n'ai pas le droit de t'exposer ainsi. Je serais donc fatal à tous mes amis. Adieu Maxcence !

— Ta proposition, Roger est délicieuse. J'y tiens. Montons nous déguiser. Je me ferai une tête de Mexicain cynique.

— Non Maxcence, ce n'est pas sage.

— Monte héroïque jeune homme, te raser et t'habiller. Autre chose que la faim fait sortir le loup des bois.

Dix minutes après, Maxcence, au volant de sa voiture, gagnait en vitesse le bal de l'Alliance-Française.

À la barrière, Il dit à Roger :

— Tu es divin, Roger ! Tu donnes de belles émotions aux hommes.

*
* *

Il est onze heures. La fête bat son plein.

Roger laisse Maxcence, avec lequel il prend rendez-vous à la barrière pour une demi-heure après. Roger fait le tour de la vaste pièce. Il a un gros succès, en raison de son déguisement altier.

[162]

À l'angle droit de la salle, il voit Gaude assise derrière une table chargée de fleurs, bien disposées. Il s'est immobilisé et a porté la main sur son cœur, qu'il croit s'être arrêté. Elle est vêtue d'une robe estivale en crêpe de chine blanc, dont les plis, au corsage, sont passe-poilés de noir.

Son visage s'est émacié. Son sourire est devenu plus mince. Son inséparable Marcelle est à une table de parfumeries, à côté d'elle.

D'un mouvement gracieux, Sainclair a rectifié un pli de sa cape. Il a assuré son masque de velours et s'est avancé de trois pas.

Gaude a parlé à Morcelle Ricard qui sourit. Roger se repait les yeux une dernière fois de la splendide réalité. Cinq minutes, il est à la même place, comme une statue drapée, n'entendant pas la belle musique, les rires des masques qui se poursuivent.

— Oui, se dit-il avec désespoir, je m'en irai tout à l'heure ! Marcelle Ricard tourne la tête et dit à Gaude en le montrant du doigt :

— Gaude, un beau masque de velours !

Gaude regarde, pâlit. Est-ce un pressentiment ? Roger marche, vers elle, et dit :

— Me vend-on une rose rouge ?

— Elles sont toutes fanées, Monsieur, répond Gaude, avec une vague peur.

— Elles sont fraîches, Mademoiselle, vos mains les ont touchées.

— Il en prend une, qu'il respire par l'orifice du masque, passe la main sous son manteau et en tire un billet bleu qu'il dépose sur la table.

Gaude et Marcelle se regardent. Cette voix, cet air étrange et mystérieux ?

— Vous ne dansez pas, Mademoiselle !

— Non, Monsieur, répond Gaude, je regrette !

— Je vous en supplie, Gaude, ce sera pour la dernière fois implore l'inconnu

Aux yeux de Gaude, la salle s'est comme renversée. Sa raison vacille.

Marcelle est pâle comme une morte.

Gaude s'élève et prend le bras de Roger qui l'entraîne dans le tourbillon.

— Mais qui êtes-vous, Monsieur ? interroge-t-elle, tremblante.

— Vous m'avez reconnu dès le premier regard, Gaude. Oui, c'est moi, Roger qui n'ai pu mourir avant de vous avoir revue.

— Gaude a étouffé un petit cri.

[163]

— Pardonnez-moi, Gaude, d'être revenu vous tourmenter encore. Je m'en irai tout à l'heure. C'est pour vous, ajouta-t-il d'une voix plaintive, que je suis... ce que je suis...

Une énergie subite vint au secours de Gaude et domina ses frayeurs. L'agréable terreur qu'elle ressentait, chaque fois que le jeune homme la touchait, revint, impérative.

Son cœur battit plus vite pour le proscrit. Elle dit :

—Pauvre Roger ! Sortons dans la cour.

Ils disparurent par la porte du fond. En silence, ils s'en allaient,

— Roger, dit-elle, rompant le silence, je ne veux pas que vous mourriez !

— Que pouvez-vous, Gaude ? C'est mon destin. J'accepte. J'ai choisi. Je ne suis tout de même pas si malheureux, puisque vous me parlez avant le grand voyage...

— Je trouverai un moyen, Roger, pour que l'irréparable n'arrive...

— Merci, Gaude. Je ne peux pas désertier, me dérober aux conséquences de mes actes. Que diraient mes valeureux compagnons, Pascal Darty lui-même, qui est tombé, si, comme un lâche, je leur tournais le dos.

— Il est mort, votre incomparable ami ? interrogea Gaude avec tristesse

— Oui.

— Il n'y a point de déshonneur, Roger, à vivre, quand on est vivant comme vous, capable de servir les vôtres, d'une autre manière que par votre mort. Je sais que c'est aussi. un brin, à cause de moi, que vous voulez mourir. Accordez-moi, Roger, la grâce d'une réparation. Si vous m'avez jamais aimé un peu, ne résistez pas à ma prière ?

— Gaude, votre appel m'enchanté et me torture. Mais je ne puis pas vraiment. Et puis, que pourriez-vous tenter ?

— Demain soir, Roger, un paquebot français appareille pour la France Je m'arrangerai avec mon père pour qu'on vous y accueille en secret.

Ils étaient arrivés sous une tonnelle de vigne vierge-, Gaude était câline et tentatrice. Sous le masque de velours, l'insurgé pleurait.

— Je ne veux pas, Roger, que vous retourniez dans les bois !

— Il le faut, Gaude, répondit-il plus faiblement.

Elle prit le visage de Roger entre ses deux paumes, et le baisa à la bouche sur le masque.

Il poussa une plainte de vaincu.

Allez, continua-t-elle, douce et impériale, m'attendre dans le rond-point du parc, à la maison. Sautez le mur, du côté de le ravine, là où il est le moins haut.

[164]

— Ce n'est pas possible, Gaude, se lamenta Roger. Que dira votre père ?

— Vous irez, Roger ?

— Oui, j'irai, répondit-il, si bas, qu'elle entendit à peine.

Le héros superbe était devenu lâche... très lâche... il aimait... toujours...

— À tout à l'heure, Roger, dit Gaude, en s'éloignant lentement, comme éventrée dans la nuit par sa pitié...



Roger retrouva Claude Maxcence à la barrière.

— Alors, Roger, tu retournes là-bas ?

— Oui, Maxcence.

Roger prit le volant de la voiture qui partit.

— Laisse-moi te dire, Roger, la route que tu as choisie est glorieuse, certes, mais elle est indigne de ta formation. Renvoie tes hommes, ami. Viens chez moi, en attendant que je t'aide à gagner une terre étrangère. A l'heure actuelle, Roger, notre devoir à nous autres, nègres, c'est de vivre, non pas pour réaliser de suite notre destinée, mais pour planter des jalons, pour préparer l'ascension. Nous devons vivre, à cause même du mépris et des misères dont on nous accable.

La situation politique du pays s'améliore. Sous tes coups, nos oppresseurs modifient leurs méthodes. Même les cervelles de nos politiciens s'éclaircissent. Il y entre de la vertu et de la raison. Rien n'est éternel, Roger, ici-bas, pas même l'oppression de la force. Ces heures pénibles passeront pour notre race. De belles flammes envelopperont le monde. À leurs brûlures, beaucoup de disgrâces dont nous souffrons périront. Il faut vivre, Roger, pour pousser devant toi ta charrue, et voir lever les moissons. Contrairement, tu fuis la bataille, toi, un brave.

Et puis, mon petit, je crois aussi percevoir que les humanités opposées, seront bientôt lassées de se détester, de s'entre-déchirer. Il faut vivre, Roger. C'est le sceptique désenchanté qui t'en donne cette nuit, le conseil.

— Maxcence, répondit-il, tu enfonces une porte ouverte. Je viens de capituler. Tu me crois un héros ? Je ne suis qu'un déserteur. J'abandonne mon courage et mes morts.

Demain, viens me trouver, à la Légation de France, où je retournerai dans ta voiture... dans quelques minutes, si Dieu le veut.

Ils étaient arrivés près du camp des rebelles. Ils entrèrent dans la forêt.

[165]

Roger, avec une voix entrecoupée de sanglots, fit à ses compagnons, le plus poignant des adieux.

— Laissons In lutte, leur disait-il. De grandes choses se préparent. C'est nous la race des patients. Vos lances ont attendri le cœur de nos bourreaux. Il n'y a plus de corvées. Ils sont moins méchants. Ne croyez pas que c'est par lâcheté que je vous quitte... Vous m'avez vu combattre à votre tête... Mais... l'heure...

Il ne put continuer. Un silence solennel succéda à ses paroles. Un sanglot dans la nuit brisa ce silence. C'était Gingembre Trop-Fort qui pleurait.

— Viens, vieux frère, dit Roger.

Ils s'embrassèrent...

Roger vida ses poches, et lui remit, toutes les liasses de green-back, qu'elles contenaient encore, pour être répartis entre les hommes. Puis il s'arracha des hors-la-loi, auxquels il se croyait soudé.

Maxcence et lui remontèrent dans la voiture qui repartit.

Et, dans le bois qui renaissait à la vie, les insurgés se dispersèrent sans paroles, par petits paquets, avec ce fatalisme magnifique des noirs...

*
* *

Deux heures du matin. L'aube pointait. La ville dormait sous un ciel d'argent fin, plein d'étoiles.

M. de Senneville, dans la voiture qui le ramenait chez lui avec sa fille, ne finissait de s'extasier sur le pittoresque de la fête, et les belles perspectives de bien à faire, que lui ouvraient les recettes.

Gaude était lointaine et répondait tout de travers aux paroles de son père.

Le diplomate continuait à parler quand elle l'interrompit et dit :

— Papa, s'il y avait une œuvre à accomplir, au bénéfice d'un être vraiment malheureux, et qui te coûterait quelque ennui, la réaliserais-tu tout de même ?

— Un honnête homme serait blâmable, Gaude, d'hésiter. Le bien réalisé sans peine, à moins de valeur que celui fait avec difficulté.

— J'étais sûre, Papa, de ta réponse ! exclama Gaude en entourant le cou de son père de ses bras.

— Mais pourquoi cette question Gaude ?

Elle ne répondit pas tout de suite, puis elle murmura.

— Papa chéri, en ce moment Roger Sainclair est dans notre parc...

— Chez moi ? sursauta le diplomate ?

[166]

— Écoute-moi, petit père, jusqu'à la fin. Il est dans le parc sur ma demande. Il nous faut le sauver. Le français part demain soir, embarquons y Roger Sainclair ?

— Mais Gaude, tu perds la tête. Ton imagination sous ce climat crée des visions ?

Il la considéra avec inquiétude.

— Je suis raisonnable, papa. Je te dis la vérité. Ce pauvre garçon était au bal.

— Au bal ? dit M. de Senneville de plus en plus révolutionné.

— Oui, il est venu me saluer. J'ai eu pitié de lui et lui ai fait cette proposition, espérant en ta bonté...

— Roger Sainclair ? interrogea encore le diplomate, est chez moi, dans le Parc, à la Légation de France ? Mais Gaude, tu me compromets, tu brises ma carrière, cela ne s'est jamais vu. C'est contraire à tous les usages !

— On ne pourra rien te faire à toi. Tu es blanc, ministre de France, mais lui, on va le tuer.

— Gaude ! c'est impossible. Je prierai poliment ce garçon de s'en aller. Ce n'est pas de ma faute s'il est un hors-la-loi. La confiance de mon gouvernement,... les convenances internationales... Tu ne finiras donc pas de me créer des embarras.

— Tu le mettras à la porte, mais les conséquences de ton geste m'atteindront, je ne sais jusqu'où. J'ai espéré en ta charité. Il est trop

fier. Jamais il ne m'aurait demandé telle chose. Oh, mon Dieu, que je suis malheureuse !

Elle pleurait et continua :

— Il y a un enfant qu'on traque dans un bois, un innocent. Il y a moyen de le sauver. Les usages internationaux empêchent d'opérer ce sauvetage. Aie pitié, Papa. Ce sera facile. On n'en saura rien. On le prendra pour ton chauffeur, quand nous arriverons avec lui sur le wharf !

M. de Senneville se lamenta.

— Que de tracas, Gaude ! tu me procures ! Pour satisfaire ta fantaisie funeste et irraisonnable, je risquerai le scandale et ma position. Mais mon enfant, dans quel roman tu me fourres ?

Gaude se jeta à son cou et couvrit son visage de baisers.

— Tu verras, père adoré, comme c'est facile.

On penserait de prime abord que Mr, de Senneville, était un homme insensible à l'infortune de son prochain, pour ne pas s'être rendu de suite aux prières de sa fille. Non cependant. Il était de ces hommes qui chérissent la Justice, mais qui redoutent ses difficultés. Par surcroît, il était soumis aux [167] conventions féroces, tout en les jugeant bêtes et méchantes. Mais ce soir-là les larmes de Gaude eurent raison de sa pusillanimité.

Ils arrivèrent chez eux. Le chauffeur alla garer la voiture et se retira. Gaude et son père, anxieux dans l'allée, fouillaient des yeux l'obscurité. Bientôt ils virent une ombre qui, lentement, s'en venait d'entre les parterres. Mains tendues, le diplomate courut vers Roger et lui dit :

— Je suis heureux, Monsieur Sainclair, d'avoir l'occasion d'essayer de vous être utile. Gaude m'a parlé. J'espère que demain soir nous aurons la chance de vous voir hors de tout danger. Entrons !

Ils pénétrèrent dans la première pièce : un petit salon en face de l'escalier. Le diplomate réarma soigneusement la porte. Ils s'assirent. Gaude gagna l'office et revint avec un plateau, sur lequel il y avait un grand verre de lait qu'elle offrit à Roger. Celui-ci refusa. Elle insista gentiment. Il en but la moitié et remercia.

Maintenant, c'était avec quelque orgueil que Monsieur de Senneville se jugeait.

— Oui, songeait-il, en lui-même ; c'est la dignité des forts, de secourir les faibles.

Dans la maison, il y avait plusieurs chambres inoccupées. Vive et allègre, Gaude était déjà là-haut, en train d'en arranger une. Roger, presque inconscient de ces événements, causait avec le diplomate d'une voix de revenant.

Après un instant, Gaude, parut sur la plate-forme de l'escalier. Il y avait un court-circuit. Un bougeoir d'argent, qu'elle élevait, éclairait son visage radieux. Elle dit à voix basse, affectueusement :

— Montez.

Accompagné de M. de Senneville, Roger entra dans la chambre bien meublée, où lui souriait, comme un tombeau, le lit aux draps brodés.

— Bonsoir, dit Gaude à la porte.

— À demain et pas d'imprudence ! ajouta-t-elle rieuse.

— Bonsoir, répondit Roger, ébloui et hébété.

*
* *

Roger vient de s'éveiller, il fume, les yeux vagues, assis sur un divan de soie. Il entend les oiseaux qui piaillent dans les arbres. Sa tristesse est tranquille et méditative. Gaude, déjà est venue lui apporter son petit déjeuner. Elle a pour lui des tendresses d'infirmière, pour un grand blessé, dans la [168] région du cœur. Sur une petite table d'ébène, elle a déposé un vase en cristal où s'épanouissent trois roses rouges, celles qu'aime Roger.

Elle est revenue avec des revues illustrées, des cigarettes à bouts dorés, que ne prise pas Roger, mais qu'il fume, pour lui faire plaisir. Ils se sourient, comme des complices.

Roger s' imagine qu'il est en convalescence et qu'elle est une charmante épouse qui le soigne.

À dix heures, Claude Maxcence est arrivé. Roger l'a prié de régler pour lui, discrètement, quelques affaires d'intérêt. Dans l'après-midi, le journaliste est retourné avec de l'argent en green-back.

Roger a pris des nouvelles de quelques amis.

— Et Dorfeuil ? a-t-il demandé.

Le journaliste qui ne perd jamais le sourire répond :

— Beaudrap Marvil a fini par l'accepter pour Alice, à la suite d'une raclée que lui ont administrée, des marines ivres, entrés, un après-midi, dans son magasin, en quête d'alcool.

— Si cette leçon lui profitait, ce serait tant mieux, dit Roger en souriant avec lassitude.

— Dorfeuil, ajouta le journaliste, travaille beaucoup en ce moment. À son dernier récital, il a joué une chose merveilleuse intitulée « Danse de la Sulamite ». Il parle d'aller courir sa chance en Europe. Ah ! j'oubliais, Paul Ricard fait paraître un nouveau roman. Je crois que cela s'appellera : « Béliet d'Amour ».

Les deux amis se sont embrassés. Maxcence est parti.

*
* *

Six heures et demie. Un beau soir rose, un beau soir haïtien, empli de tendresse ardente. Roger pense qu'il fait bon vivre. Il entend Maxoule qui chante dans la cour. Louis-Quatorze qui y rit aux éclats.

Après le dîner, servi par Gaude, et qu'il a pris dans sa chambre, M. de Senneville est venu le chercher. Roger descend rapidement, va dans l'allée, et se met au volant de la Willy-Snight. Le devant de son panama est baissé sur les yeux.

Gaude et son père viennent prendre place dans le fond de la voiture. Roger met du gaz.

En vitesse, l'auto traverse la ville. Au bas du wharf, le chauffeur et les passagers descendent. Sous la lumière d'une lampe à arc, une jeune femme [169] qu'entourent quelques gens, danse. Elle a l'air « persécutée ». Avec tristesse, Roger reconnaît Florecita Miguel. Le jeune homme a les yeux humides.

Gaude et M. de Senneville, tout en se parlant, tranquilles apparemment, s'avancent. Roger les suit. Une main dans sa poche droite, étreint la crosse d'un pistolet automatique, l'autre tient un bouquet de roses rouges, que lui a remis Gaude. Il a l'air d'un domestique qui accompagne ses maîtres, apport tant des fleurs à un ami qui part.

Le wharf lui paraît interminable. Un marine de garde, dans une guérite, les interpelle.

Ministre de France, répond M. de Senneville, d'une voix mal assurée.

— All right !

Ils continuent. Des matelots, accoudés au bastingage des paquegots à l'ancre, devisent gaiement, en fumant de grandes pipes. Un groupe de travailleurs noirs, las et muets, quittent le quai. A la lumière des réverbères, Roger remarque à l'épaule de certains d'entre eux, des callosités, qu'y ont laissées, les sacs de café, transportés toute la journée, en chantant.

Il songe que lui aussi, avait chargé ses épaules d'un rêve trop pesant. Elles en sont encore toutes voûtées et indurées,

Le groupe arrive près de l'escalier pendu au bord du bateau français.

Gaude et M. de Senneville s'effacent pour que Roger passe.

— Après vous, dit-il, en un geste d'homme du monde, chic jusqu'à la dernière minute.

— Montez vite, M. Sainclair, dit Gaude en souriant, on peut nous pincer ! Son visage est avivé par la joie, l'orgueil et peut-être aussi par... l'amour.

Sur le pont, ils sont-reçus par le commandant dû navire, homme lesté et gros, qui les entraîne dans un petit salon privé, contigu au fumoir.

Gaude et Roger prennent place sur un canapé de cuir fauve. M. de Senneville s'en va avec Je commandant et lui parle bas.

Roger a un regard de somnambule. Gaude est émue :

— Ne soyez pas triste, Roger, vous allez chez nous, en France, vous y verrez que, dans un effort de compréhension, l'homme essaie d'être bon, d'estimer son semblable,—en France où, seules les vertus de l'esprit, du cœur et du travail, établissent entre eux des différences.

— Oui, répondit Roger, les yeux embués, la France ! la plus intelligente, la plus humaine entre toutes !

Il y eut un silence.

— Je vais voir la France, et vous Gaude, vous reverrai-je jamais ? dit-il d'une voix calme, grave et mélancolique.

[170]

— Oui, Roger. Nous rentrerons au pays d'ici quelques mois. On se retrouvera là-bas...

Roger sourit mi-sceptique.

Gaude sourit aussi, énigmatique et amicale...

Roger prend la main de Gaude qu'il porte à ses lèvres, avec plus de pitié encore que de passion amoureuse....

Des visiteurs, des passagers passent sur le pont du navire. Appels joyeux, rires, larmes essuyées, adieux de parents, d'amis.

Une odeur de fleurs, de goudron, de denrées, de victuailles, de fruits, emplit le paquebot. C'est celle du pays. Elle est douce au cœur du proscrit.

M. de Senneville revient en compagnie du commandant. Le diplomate fait L-s présentations. Le marin dit :

— J'espère, Monsieur, que vous ne vous ennuierez pas au cours du voyage. J'ai choisi pour vous une cabine là-haut, près de la mienne, sur la passerelle.

Roger remercie. Le commandant se retire. M. de Senneville dit :

— Bon, M. Sainclair, nous ailons nous séparer, je vous souhaite une heureuse traversée.

Roger balbutie des mots de gratitude.

— Ne nous remerciez pas, M. Sainclair, dit M. de Senneville, vous avez été admirable de courage. Nous n'oublions pas les heures exquises que nous vous devons.

— Celles de la forêt d'orchidées, Monsieur Sainclair, et surtout celles de Noailles, ajoute Gaude avec émotion.

— Je serai toujours votre débiteur, Mr. de Senneville, répond Roger.

Il s'incline sur la main de Gaude, qui part avec son père. Et le fugitif demeure seul.

— Il est encore à la même place, quand il voit Gaude revenir à la portière du salon, et lui dire d'une voix gonflée de tendresse,

— Donnez de vos nouvelles, « masque de velours » !

— Oui, répondit-il, en un sourire meurtri.

*
* *

Roger est sorti du salon ; il a gravi l'escalier de la passerelle. Il est entré dans la cabine qu'un garçon vient de lui désigner. Sur la couchette il a déposé son chapeau. Il est allé s'appuyer à l'accoudoir du petit pont.

Le fugitif évoque des jours anciens. Il revoit son enfance heureuse, son adolescence studieuse et sa jeunesse tragique. Il songe aux heures qu'il vient de vivre. Un désir de pureté monte en lui. Il regrette d'avoir désappris les [171] prières de son enfance catholique. Il regarde ses mains, il est honteux de lui-même. Le visage de Pascal Darty, exsangue et pathétique, domine sa méditation. Il écrase une larme à sa paupière, au souvenir de son « plus que frère » qui, là-bas, dans la belle clairière, reste pour garder la terre ! Il pense aux paysans aimés, ses frères naïfs. Il a comme un regret de les avoir laissés. Mais le désir de vivre était si fort en son cœur, même aux jours où il recherchait la mort.

A-t-il un don à faire à sa race, au monde ? Il ne sait. Mais il sent des germes qui travaillent en lui, qui veulent crever l'écorce humaine.

Maintenant, sans indulgence, il critique sa nature excessive. Ayant souffert dans sa chair et dans son âme, il est devenu modeste, plus clairvoyant. Il découvre la sagesse de la mesure dans les désirs.

Croit-il que Gaude le reverra à Paris ?

Il est plein de ce scepticisme tonique, qui soutient notre courage, contre la rigueur des réalités.

Mugissement de sirène. Coups de gong. C'est le branle-bas du départ. Lentement, le steamer s'éloigne du quai. Le bruit de l'hélice qui fouille la mer lui fait mal au cœur.

Bientôt la ville ne sera plus qu'une étoile, piquée sur l'horizon noir. Des ombres s'agitent sur le wharf. Une douceur lui est venue à travers l'espace. Est-ce de Gaude ou de la petite folle, Florecita Miguel, qui dansait, sous la lumière du réverbère ?

Des clartés de navires blessent les lointains. Un dernier boucan brûle sur un morne. Tout le paysage semble vivre d'une vie spirituelle comme dans l'espérance d'un grand événement.

Le vaisseau passe près d'une barquette d'où, un pêcheur jette en chantant, une nasse, dans la mer.

Elle dit, la chanson que sur la terre, l'homme noir est sans parents, sans amis, qu'il est préférable qu'il s'en aille dans le nuage d'or, là-haut, ou l'attend un doux ami, qui lui réserve toutes ses complaisances, car ici-bas son frère l'homme, ne lui propose chaque jour, qu'un duel au couteau.

— Non ! pêcheur, célébra le fuyard, à haute voix, la vie est un beau présent quand même ! Tu exagères ! Il y a encore sur la Terre, des êtres qui consolent du Genre Humain !

Il agita ses mains, dans la direction de la villa de Gaude, et murmura dans le soir, couleur d'aubergine, ce vers d'Annuzierque :

O France ! la plus douce entre les héroïnes !

FIN

[173]

TABLE DES MATIÈRES

À Antoine Rigal [iii]

Dédicace [v]

Prologue [vii]

Première partie. Gaude et Roger [ix]

Deuxième partie. Noailles [65]

Troisième partie. La Vengeance de Seaton [87]

Quatrième partie. L'Épopée en fusée [135]

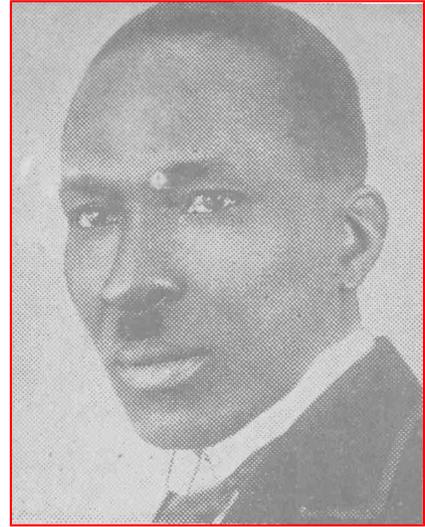
Le nègre masqué. Tranche de vie haïtienne.

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

STEPHEN ALEXIS

LE NÈGRE MASQUÉ (1933) de Stéphen Alexis est un roman où les passions s'aiguisent, où l'imagination créatrice riche et généreuse, multiplie les aventures et renouvelle sa matière. Ce livre est une observation, mais aussi une colère. L'auteur s'exprime lui-même, pousse ses personnages et leur prête ses propres réflexions. Ainsi les longues discussions qui aboutissent à l'acceptation de la formule maurrassienne, en passant par Marx, paraissent trahir un état d'esprit suspendu entre des solutions extrêmes dans la volonté de réformer le présent ...



... Le roman de Stéphen Alexis est, ... le roman du préjugé de couleur exposé sur deux plans. Le préjugé du blanc contre le nègre est à la base du roman, puisqu'il suscite les événements et leur donne son propre éclairage ...

... L'autre plan sur lequel évolue le roman et qui introduit l'élément d'observation sociale est le préjugé entre nègres haïtiens. Comment s'insurger contre le préjugé du blanc lorsque l'exemple est donné en Haïti même ? Et n'est-ce pas une juste punition que les racistes nègres soient confondus avec leurs frères dans une même réprobation et subissent ailleurs l'effet des sentiments inqualifiables qu'ils entretiennent en eux ? ...

(Dr. G. Gouraige in « *Histoire de la littérature haïtienne* »)